



LA FAMILLE

LA MÈRE

PAR

EUGÈNE PELLETAN

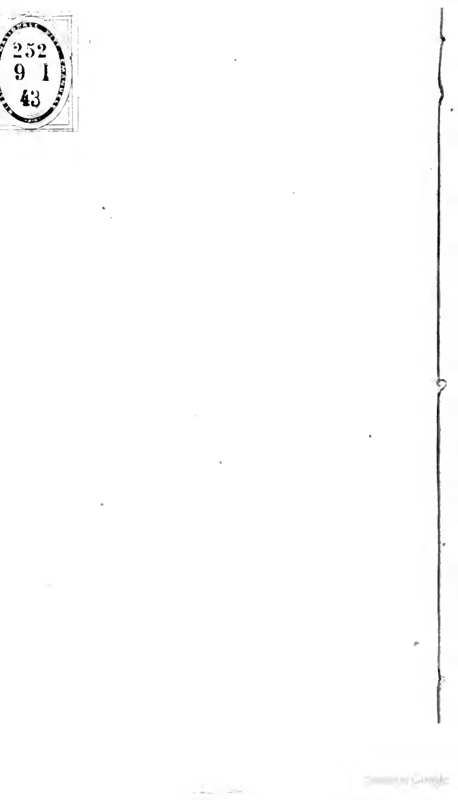
PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, boulevard Montmartre

PAGNERRE, LIBR.-ÉDITEUR
rue de Seine, 18

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, LEIPZIG ET LIVOURNE

1865


252
9 I
43

LA MÈRE



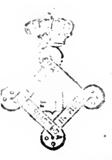
Non fu pubblicato altro.

LA FAMILLE

LA MÈRE

PAR

EUGÈNE PELLETAN



DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE | PAGNERRE, ÉDITEUR
15, boulevard Montmartre | rue de Seine, 18

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1865

PROLOGUE

I.

Je connais une femme d'esprit qui ne va jamais au spectacle, mais qui lit beaucoup en échange et trouve encore le temps de conduire son ménage.

Une petite maîtresse, séparée de son mari, lui disait, un jour, sur le ton de condoléance :

— Que faites-vous donc, ma chère? on vous trouve toujours un livre à la main, comme une écolière qui apprend le catéchisme.

— Que voulez-vous, madame! répondit-elle, la lecture est la coquetterie de l'esprit, et toilette pour toilette, celle-là du moins n'empêche pas d'aimer son mari et d'élever son enfant.

Il y a quelque temps, peut-être même longtemps, j'allai la voir rue Montaigne, au quatrième étage, dans un petit salon qu'elle appelle son Éden... je ne

sais trop pourquoi, si ce n'est qu'elle y a installé une jardinière et une volière. Elle vivait ainsi en tête à tête avec ces deux choses du ciel : la fleur et l'oiseau.

Elle avait meublé ce boudoir aérien avec le goût d'une âme poétique qui se réalise elle-même dans son mobilier. Elle en avait fait un petit musée, peuplé de statuettes du Parthénon et de gravures de Raphaël.

Mais elle avait sévèrement banni de sa cheminée cette chose réfractaire à toute forme, qui porte un disque de faïence divisé en douze parties égales, et un tourne-broche intérieur destiné à manœuvrer deux aiguilles différentes d'humeur, l'une paresseuse, l'autre active, comme Marthe et Marie.

Elle regardait la pendule comme la tyrannie de l'existence; tu n'as pas faim, mais ta pendule a faim pour toi, va dîner; tu veux dormir le matin, mais ta pendule a l'éveil, et de son fausset argentin elle te crie : Voici l'heure, lève-toi; et tu dois obéir à la sonnerie.

Je la trouvai, ce jour-là, assise au coin de son feu, avec un livre ouvert sur sa table à ouvrage. A peine me vit-elle entrer que, sans me laisser le temps de la saluer :

— Eh quoi! dit-elle, vous avez osé faire l'éloge de cela?

— Je voudrais auparavant connaître le corps du délit.

Elle me tendit un volume dont la couverture portait ce titre : *Liberté.*

— Non, madame, je n'ai pas osé et j'en ai du regret, car je pense mieux de ce livre que je n'en ai parlé.

— Même du chapitre du mariage?

— Surtout de ce chapitre.

— Allez, répliqua-t-elle, avec un geste de dépit, vous aussi, vous n'êtes qu'un homme!

— Ah! madame, une infirmité de naissance!... il n'y a pas de générosité de votre part à me la reprocher. Quelle hérésie cependant voyez-vous dans ce chapitre du mariage? Je connais Jules Simon, je l'aime, je l'estime, c'est mon philosophe; or, dans ce chapitre criminel, il ne fait que réagir contre une folie.

— Que vous appelez...

— La femme libre.

— Il y a femme libre et femme libre, monsieur; femme libre dans la rue, il n'y a qu'un homme qui puisse en vouloir; et femme libre dans le ménage, ce qui me paraît une autre liberté; je suppose que vous faites la différence.

— Sans doute, madame, mais qu'entendez-vous par la liberté dans le ménage?

— Pardon, c'est à moi d'interroger : puisque vous vous portez fort pour l'auteur, veuillez répondre à cette question; M. Jules Simon pose du premier coup cet aphorisme : *L'homme a été créé libre;* c'est bien

parler, mais qu'entend-il par l'homme? Est-ce l'homme complet, c'est-à-dire l'homme et la femme, ou bien n'est-ce que cette moitié du tout humain, dont le menton a le privilége de végéter toute l'année?

— Je présume que l'homme représente ici la raison sociale et que le lecteur doit entendre : l'homme et compagnie; car enfin la femme a la même vocation morale que l'homme, et par conséquent la même liberté pour accomplir sa destinée.

— Je présume... c'est de votre part trop de présomption; écoutez plutôt ceci :

Elle ouvrit le volume à une page marquée d'un signet et lut le passage suivant :

— « La loi de tous les peuples fait du mari le chef « de la famille, » dit votre ami.

Mais qui a fait la loi de tous les peuples? n'est-ce pas l'homme? Je récuse donc son témoignage.

« Il faut que la famille soit une, et pour cela « qu'elle soit soumise à une seule volonté. »

Mais, à ce compte, une volonté unique dans l'État constituerait aussi l'unité de nation; c'est la théorie du despotisme.

« Il faut que la famille ait un chef; il est bien « clair que ce chef c'est l'homme. »

Bien clair, oui, pour vous homme; mais pour moi femme, non, jusqu'à preuve contraire. Or voyons la preuve de l'auteur.

« Car l'homme a plus de force physique. »

Ne me parlez jamais de force, ou vous me mettrez en colère et j'irai chercher un revolver pour rétablir l'équilibre.

« Car l'homme a l'esprit plus juste. »

Plus juste, dans quel sens? de la justesse ou de la justice? Si c'est de la justice, la femme en a plus que l'homme, car elle a plus de bonté.

« Car il a la volonté plus ferme. »

Vous choisissez bien mal votre moment pour parler de fermeté; qu'avez-vous donc voulu fermement, depuis soixante ans, messieurs les maris de la République, de l'Empire, de la Restauration, etc.?

« Tout retient la femme dans la soumission. »

Veuillez colorer, de grâce; le mot manque de galanterie.

« Ses fréquentes maladies. »

Mais si un mari était plus souvent malade que sa femme, lui devrait-il donc obéissance?

« Ses grossesses. »

Ingrats que vous êtes, où en seriez-vous sans cela?

« Son aptitude au travail évidemment moindre. »

A quel travail, dites-le donc? car elle fait au moins la moitié de la besogne, et par-dessus le marché elle a la corvée de mettre au monde son tyran.

« L'excès de son imagination. »

Allez voir plutôt la boutiquière installée à son comptoir.

« Sa sensibilité exquise. »

Ah! le traître! il ne nous flatte que pour mieux nous asservir.

« Qui ne lui permet pas de se gouverner par la raison. »

J'aurais juré que le compliment cachait une impertinence.

« Sa nature qui la porte au dévouement. »

Vous avez trop de générosité pour abuser d'une vertu.

« Au renoncement. »

Mais vous avez écrit vous-même qu'on ne devait pas renoncer à sa liberté.

« A l'obéissance. »

Voilà enfin le mot lâché! Ainsi l'auteur donne un chef à sa femme; comment! un chef? un maître, il dit le mot. Eh bien! écoutez ma réponse : J'aime mon mari et j'espère qu'il me paye de retour; pourtant si jamais, lorsque je le gronde pour une dette de jeu, il avait l'impertinence de me dire : Tais-toi, je suis ton maître, je crois pouvoir répondre de moi en toute circonstance, mais ce jour-là, Dieu me pardonne...

— Que feriez-vous, madame?

— C'est mon secret; mais je ne lèverais la punition qu'après une pénitence proportionnée au délit.

— Vous auriez cette cruauté?

— Oui, sans doute, je l'aurais; tenez, voulez-vous que je vous dise la vérité tout entière? Vous pouvez, vous autres hommes, vous intituler les maîtres

de la femme, vous pouvez nous condamner à l'obéissance, du haut de votre majesté de philosophes et de jurisconsultes. La femme vous brave, vous et vos articles de loi et vos traités de morale; elle a pour elle sa figure, elle a sa beauté, elle sait pleurer, elle sait sourire, et avec cela elle tient le sceptre dans la maison. A genoux, messieurs! la reine l'ordonne.

Elle garda un moment le silence, une réflexion venait de lui traverser le cerveau :

— Pardon! dit-elle, voici le moment de la grammaire; je vous quitte pour donner une leçon à mon dauphin. A demain la suite de la discussion : vous ne pouvez manquer au rendez-vous, c'est un rendez-vous d'honneur, un duel à mort, comme vous voyez.

II.

Je me rendis le lendemain, à l'heure dite, sur le terrain; à peine avais-je fait mon entrée, qu'elle rouvrit la discussion.

— Voyons, reprit-elle, la main sur la conscience, pouvez-vous approuver une doctrine d'obéissance passive, dans un livre placé sous la rubrique de la liberté?

— Je trouve que ce livre a raison.

— Raison? dites-vous; mais voyez-donc l'inconséquence. Comment! pour soumettre la femme à l'omnipotence de la moustache, l'auteur commence par la priver ou la déclarer privée de volonté, d'intelligence, de santé, d'aptitude au travail, etc.: c'est bien; et en effet, tant que le mari vivra, la femme

n'aura rien et ne devra rien avoir de tout cela. Mais que le mari vienne à mourir, à peine aura-t-il rendu le dernier souffle, que tout à coup, à la minute, comme par une effusion de grâce, la femme va retrouver la volonté, la raison, la santé, l'aptitude au travail, et toute cette richesse intellectuelle et morale au même degré que l'homme probablement, puisque vous la proclamez à son tour chef de famille. Quelle vertu nouvelle gagne donc une femme à perdre son mari, pour que vous lui donniez, une fois veuve, toute la puissance dont vous lui refusez sa quote-part dans le mariage? Quoi! vous frappiez tout à l'heure la femme d'incapacité dans l'intérêt de la famille, disiez-vous, et maintenant vous lui livrez sans réserve la direction de la famille! Le droit romain avait plus de logique; il proclamait la femme mineure pendant la vie du mari, et à la mort du mari il la mettait sous la tutelle de son enfant. Vous le savez mieux que moi, je porte l'eau à la rivière.

— Je trouve que cette fois vous avez raison.

— Alors vous rendez votre épée?

— Non, madame.

— Expliquez cette contradiction.

— Si l'auteur, en écrivant ce chapitre du mariage, avait parlé à une femme comme vous, il aurait eu tort, j'en conviens, mais il répondait à quelque dame révolutionnaire, qui prétend supprimer le mariage, comme M. Proudhon supprime le gouver-

nement. M. Jules Simon a voulu simplement réagir contre cette émeute féminine de notre temps, qui voulait confondre le pantalon et la jupe, et partager entre l'un et l'autre le droit de légiférer, de juger, de guerroyer, que sais-je encore? si bien qu'au lieu d'une société on aurait une caserne; au lieu d'un peuple, un régiment composé moitié de vivandières, moitié de soldats; le tout pêle-mêle, mangeant à la même soupière, dormant au même dortoir, avec le travail alterné pour varier le plaisir; le grenadier allaiterait le produit commun au biberon, et pendant ce temps-là la grenadière ferait l'exercice du fusil. Or, en présence de cette république à la Platon, où chaque enfant aurait pour père tout le monde et pour nom de famille un numéro, M. Jules Simon a cru devoir rétablir énergiquement la discipline au foyer, dans l'intérêt de la femme encore plus que du mari. Il a fait comme ce margrave de Brandebourg, qui ne pouvait voir une femme dans la rue sans marcher sur elle la canne levée : Rentre chez toi, coquine! une femme doit garder la maison.

— A la bonne heure; vous commencez à me réconcilier avec l'auteur du livre de la *Liberté*, bien qu'il lève un peu trop la canne et qu'il frappe trop fort; je l'avais pris en mauvaise part, je veux bien en rabattre; mais j'ai encore un doute, laissez-moi poursuivre mon interrogatoire :

Croyez-vous que la femme possède l'intelligence?

— Oui, madame.

— Comme l'homme?

— Oui, madame.

— Autant que l'homme?

— Je n'ai pas qualité pour répondre.

— Vous manquez de franchise.

— Si je disais oui, vous pourriez m'accuser de flatterie, et si je disais non, de fatuité.

— Croyez-vous que la femme possède la raison?

— Effroyablement par instant.

— Et la volonté?

— J'ai connu une Anglaise...

— C'est bien; je vous tiens quitte de votre Anglaise... Et la mémoire ?

— Je compte sur la vôtre pour oublier cette querelle.

— Et l'imagination?

— Madame, je vous connais.

— Une âme complète enfin?

— Oui, sans doute, mais avec du plus ou du moins dans le pesage de chaque faculté.

— Et cette différence d'équilibre constitue à votre regard une différence de droit dans le mariage?

— Je proteste, madame, contre une semblable pensée.

— Et alors entendez-vous donc avec vous-même, entendez-vous donc avec votre ami qui nous condamne à l'obéissance; mais si la femme est une âme, son âme sera une révolte, car une âme ne doit obéir qu'à elle-même, par conviction et non par nécessité.

L'obéissance forcée n'est que l'anarchie à deux, étouffée peut-être, mais aigrie par la contrainte; entendez-vous avec ce paysan franc-comtois, galant comme un pain d'orge, qui dit de la femme qu'elle ne peut être au choix que courtisane ou ménagère; or, à quoi bon une âme pour écumer son pot ou pour faire la lessive? Entendez-vous enfin avec le bel esprit badin qui va répétant sans cesse que la femme n'est qu'une charmante linotte, bonne tout au plus à muer et à couver; qu'a-t-elle dès lors à faire d'une âme? Une cage suffit; seulement prenez garde de laisser la porte ouverte!... Mais qu'avez-vous à regarder cette gravure de Raphaël? N'est-ce pas une chose bien nouvelle pour vous que la *Madone à la chaise?* Vous l'avez vue, j'imagine, assez souvent pour ne pas tomber en extase devant elle; écoutez-moi, je vous prie, et répondez à ma question...

— Cette gravure, madame, y répond d'avance.

— Je ne comprends pas la réponse.

— Veuillez la regarder à votre tour : qu'y voyez-vous?

— Mais ce que vous y voyez vous-même, la Madone avec l'enfant Jésus.

— Oui, sans doute; mais la mère, penchée sur son fils, et refermée en quelque sorte sur lui, l'enveloppe tout entier de sa tendresse, comme pour mettre chaque fibre de son être en contact avec la chair de sa chair; et pendant ce temps-là son long

regard de colombe couveuse erre dans l'espace, pour aller chercher au fond de l'infini une âme de plus à verser sur le front de son enfant... Voilà la femme dans son double idéal; la femme vierge et mère, âme et beauté; beauté pour aimer et pour être aimée, âme pour idéaliser l'amour et pour élever son enfant, c'est-à-dire l'enfanter une seconde fois à la vie du cœur et à la vie de la pensée.

— Votre idée sourit au premier abord, mais elle a, je crains bien, un faux air de métaphysique. Vous vous rappelez sans doute le mot que vous me citiez l'autre jour : quand un homme qui ne s'entend pas parle à un autre qui ne l'entend pas...

— C'est de la métaphysique, disait Voltaire.

— Je vous prie donc de venir au secours de mon intelligence pour comprendre votre pensée.

— Volontiers, madame; avez-vous un quart d'heure à me donner?

— Une demi-heure si vous voulez, et je promets de ne pas vous interrompre.

— On voit bien que vous ne siégez pas au Corps législatif.

— Commencez, je vous écoute.

III.

— On a beaucoup parlé en ce temps-ci, lui dis-je, de l'égalité entre l'homme et la femme, et même de la supériorité de la femme sur l'homme. Vous connaissez sûrement le chef-d'œuvre de Toussenel sur la physiologie passionnelle de l'oiseau; vous y avez lu la théorie du gerfaut, qui établit clairement la prééminence de la femelle sur le mâle, dans toute espèce d'espèce, l'humanité comprise, malgré son défaut de plumage.

Mais l'égalité de l'homme et de la femme est une question mal posée, par conséquent insoluble. Si le Créateur avait fait de l'homme et de la femme un seul et même être, comme l'androgyne de Platon,

il y aurait, entre l'un et l'autre, égalité parfaite, et le monde n'aurait qu'à mourir d'ennui.

Mais le Créateur a fait l'homme et la femme deux, et non pas un, deux de corps et d'esprit; et en même temps il les a créés pour être unis, sans quoi ils ne pourraient pas revivre. La femme qui voudrait intervertir cet ordre de nature montrerait autant de sagesse qu'un homme qui voudrait accoucher, comme ce fou d'empereur du nom d'Héliogabale.

C'est précisément la diversité de l'homme et de la femme qui forme l'attrait qu'ils ont l'un pour l'autre, le bonheur qu'ils éprouvent l'un avec l'autre; changez la femme en homme, vous tuez l'amour, il ne reste que l'amitié. Vous aurez déchiré le roman de l'existence.

La question consiste donc à rechercher la vocation spéciale de la femme dans la collaboration du ménage et à l'élever dans le sens de sa destinée; et quand je dis la femme, je n'entends pas la femme de peine, en voie de formation, mais j'entends la femme au complet, en pleine possession d'elle-même et de sa pensée. Or, pour mettre l'homme et la femme, chacun et chacune à sa place, il suffit de faire l'anatomie comparée de leur cerveau. Chez l'homme, la judiciaire domine, et, chez la femme, la sensitive. L'homme raisonne, la femme sent; lui généralise, elle analyse; lui découvre, elle observe.

La providence a créé l'homme et la femme à la fois semblables et dissemblables; semblables pour

maintenir de l'un à l'autre l'unité, conséquemment l'égalité de l'espèce; et dissemblables pour satisfaire, par leur variété d'organisation, à la variété de travail exigée par la complication de la société.

C'est ainsi qu'elle a pesé à une balance différente, dans l'espèce mâle elle-même, l'imagination et l'intelligence; qu'elle a inscrit d'avance, sur le front de celui-ci, son titre d'artiste, et sur le front de celui-là, son titre de savant. Mais, poëte ou ingénieur, chacun marche sur le même pied que l'autre, car chacun rend indistinctement service à la société. Quelle mesure commune en effet pourrait-on invoquer pour mettre l'art au-dessus de la science, et la science au-dessus de l'industrie?

Ce qui est vrai de l'homme à l'homme, est vrai de l'homme à la femme. L'un diffère de l'autre, à coup sûr, par la chimie intellectuelle du cerveau, autant que par la courbe géométrique du corps; mais cette diversité de nature n'implique autre chose, pour l'un comme pour l'autre, qu'une diversité de fonctions. C'est le principe de la division du travail. L'homme a la fibre plus dure : qu'il aille au vent ou au soleil. La femme a la fibre plus tendre : qu'elle garde le foyer et le parfume de sa poésie. Ainsi, unité de destinée, diversité de besogne, voilà l'homme et la femme dans leur mystérieuse harmonie.

Telle est la formule; chacun l'accepte en principe, comme un lieu commun. On discute seulement

sur l'application. Faut-il définir la vocation de la femme sur la terre? On reconnaîtra volontiers que la vocation, pour la jeune fille, c'est de plaire; que, pour la femme, c'est d'aimer; que, pour la mère, c'est d'élever son enfant; que, pour la grand'mère, c'est d'aller à confesse ou de tenir un salon. La chose est bientôt dite; il n'y a pas une virgule à retrancher. Mais, de grâce, dites-moi, quelle instruction donne-t-on à la femme pour obéir au commandement de sa destinée, à chaque étape de son existence?

De toutes les parties du programme, on n'exécute en conscience que la première; on enseigne à la jeune fille à plaire, bien que la nature y ait pourvu d'avance; elle a donné en effet à la jeune fille, dans sa voix, dans sa marche, dans son sourire, dans le rhythme en un mot de toute sa personne, une férocité de beauté plus terrible que la dent ou la griffe de la panthère, pour atteindre l'homme et le terrasser d'un regard.

On enseigne donc à la jeune fille, avec un soin particulier, ce qu'on appelle les arts d'agrément; d'agrément, vous comprenez... le mot trahit suffisamment la pensée; c'est-à-dire qu'on lui apprend à frapper du piano, à chanter la romance, à peindre l'aquarelle, à danser avec grâce, à faire la révérence avec esprit, à sourire à moitié... la femme mariée a seule le droit de sourire tout à fait,... à tenir l'épaule droite de niveau avec l'épaule gauche, à porter sa beauté avec une coquetterie pleine de ré-

serve et à trouver la ligne mathématique d'une échancrure de corsage, qui a toute la poésie du sous-entendu, et laisse à l'imagination le soin de compléter le tableau.

Quant au reste de l'instruction, ce n'est qu'un hors-d'œuvre dont on ne tient compte que pour l'acquit de sa conscience; on consent bien à enseigner à la jeune fille un peu de grammaire, un peu d'histoire, un peu d'arithmétique, un peu de langue étrangère, mais pour la forme, mais au pas de course, si bien qu'en sortant du pensionnat ou du couvent, une jeune fille sait à peu près mettre l'orthographe et réciter de mémoire la table de Pythagore.

On élève ainsi la jeune fille pour la préface du mariage plutôt que pour le mariage lui-même; on l'arme en course à proprement parler, on lui délivre une lettre de marque pour capturer un mari; mais la capture une fois opérée, mais le contrat de mariage une fois signé, mais le mariage une fois contracté et le voile de noce serré dans l'armoire, la femme doit ensevelir au fond du même tiroir tout son petit bagage d'agrément, elle doit désarmer; car si par malheur elle voulait retourner à son talent de plaire, où irait-elle en chercher le placement? Hélas! de toute sa petite science d'un jour et pour un jour, inutile ou incendiaire désormais, il ne lui reste plus qu'à tirer, de temps à autre, une note gémissante de son piano, pour accompagner la mélancolique oisiveté de sa rêverie.

Il faut donc réformer ou plutôt compléter l'instruction de la jeune fille, l'instruire non pour un seul moment, le quart d'heure avant le mariage, mais pour tous les autres moments de son existence; il faut tenir la femme pour autre chose que pour la poupée ambulante de l'homme, habillée ou plutôt déshabillée à la dernière mode et ensevelie sous une meule de satin; il faut la tenir à la fois pour une femme et pour une âme, comme vous le disiez tout à l'heure, et remonter cette âme à sa véritable hauteur.

Sans doute, lorsqu'on parle de l'âme de la femme, on provoque le sourire de ce petit monde idiot de la jeunesse dorée qui trotte au bois de Boulogne, et qui regarde une âme, quelle qu'elle soit, comme une injure à son adresse. Mais qu'importe! il y va du salut de la France; car si la France a pu tomber dans une vie décousue, si le caractère y baisse de plus en plus, si l'égoïsme envahit de plus en plus le présent, si le scepticisme ravage l'avenir dans son germe, il faut bien le reconnaître, nous le devons en partie à l'éducation futile de la femme, à son âme frivole, à sa convoitise du chiffon, à sa profonde indifférence pour toute espèce d'héroïsme, de l'action comme de la pensée. Une moitié de l'humanité ne peut descendre, que l'autre moitié ne descende à son tour; telle femme, tel homme : c'est la loi d'équilibre.

— Merci, me dit mon hôtesse en me tendant la



main, maintenant je comprends votre pensée; je commence du moins à la comprendre.

— Alors, madame, vous n'avez qu'à tirer vous-même la conclusion.

— Non pas, monsieur; je veux vous en laisser le mérite.

— Ou le démérite; dans ce cas, je poursuis:

IV.

— Ninon de Lenclos disait un jour : On ne doit aimer qu'un homme d'esprit, car, dans la comédie du cœur humain, c'est l'entr'acte qui est le plus long, et il faut pouvoir en sauver la monotonie. Ce que Ninon de Lenclos disait de l'amour en style cavalier, on peut le dire à plus forte raison du mariage.

Eh quoi! voilà un jeune homme gradué, qui sort du collége ou de l'université, qui a passé par cette initiation intellectuelle, à la fois littéraire et scientifique, indispensable à une bonne éducation; il fera désormais de la pensée et de l'étude sa première occupation et sa première dignité, puisque c'est la connaissance qui classe l'homme dans la société et qui l'introduit dans la seule aristocratie possible,

dans l'aristocratie de l'intelligence ; et cet homme épousera un jour une jeune fille, et si cette jeune fille a passé à côté de l'arbre de la science sans en cueillir une pomme, si elle n'a rien appris, si elle ne sait rien que danser le cotillon, que résultera-t-il de cette disproportion de connaissances ? Il en résultera que, dans ce long tête-à-tête du mariage, le mari n'aura rien à dire à sa femme et que la femme n'aura rien à lui répondre.

Ce n'est pas le corps, c'est encore moins la dot qui fait l'union ; c'est l'âme, encore un coup, c'est l'âme seule; c'est en elle et par elle qu'on aime, c'est par un échange perpétuel de sympathie et de pensée qu'on allume et qu'on entretient le feu de l'autel ; et plus l'âme du mari rayonne dans l'âme de la femme, et plus l'âme de la femme renvoie le rayon, plus on vibre enfin, plus on pense à l'unisson de part et d'autre, et plus on aime par la même raison, et plus on prend un gage contre l'avenir.

Mais, lorsque le mari ne peut donner que la confidence du cœur et doit retenir la confidence de la pensée, qu'il doit étouffer en lui ce qu'il sent de meilleur, ce qui fait son titre d'honneur dans le monde, il vit alors à son propre foyer à l'état de séparation, sinon de corps, du moins d'esprit ; le mariage pour lui n'est plus que le dîner et le sommeil en commun.

Il faut donc, pour resserrer l'intimité du mariage, donner à la jeune fille une instruction qui la rap-

proche de son mari et la mette avec lui en communauté d'intelligence. Si j'avais à tracer un programme d'étude pour elle, j'y inscrirais non-seulement la grammaire, le solfége, l'arithmétique, mais encore l'histoire, parce que l'histoire est une sagesse de supplément, qui donne à chacun de nous quatre mille ans d'expérience; ensuite l'histoire naturelle, pour que la femme vive encore en famille avec la nature entière et qu'elle élargisse sa pensée à la mesure de la création; ensuite l'hygiène, la première science de la mère, car elle a sans cesse à veiller sur la santé de son enfant; enfin la philosophie...

La philosophie, je le sais, n'est pour la femme qu'une patente de ridicule, et pourtant, voyez la contradiction : on veut que la femme ait une religion, et si elle n'en avait pas, elle ne trouverait pas de lieutenant assez audacieux pour la demander en mariage. De quoi cependant parle la religion? De Dieu, du monde, de l'âme, de l'immortalité, toutes questions de métaphysique, et de la métaphysique la plus aérienne; la femme doit étudier et connaître tout cela sous peine d'anathème; mais si, par hasard, elle jette un regard à la dérobée dans le domaine de la philosophie, on la renvoie poliment à son pot-au-feu, et on l'accuse peut-être même de débauche d'esprit.

Mais de quoi traite donc la philosophie? Exactement de la même chose que la religion : de Dieu, du

monde, de l'âme, de l'immortalité, etc. Si la femme est capable de comprendre ces questions quand la religion les résout, pourquoi ne les comprendrait-elle plus quand c'est la philosophie qui les aborde? Capable ou incapable, choisissez; si vous la décrétez d'incapacité en philosophie, vous la frappez du même interdit en religion.

Mais du moment que la philosophie fait double emploi avec la religion, la religion suffit, dit-on; par quelle raison y ajouter une science de luxe? — Par la même raison qu'on donne cette science à l'homme, doit-on répondre; si la religion apprend à l'homme à croire, la philosophie lui apprend à penser; la femme aussi a besoin de penser, car à chaque instant la vie la met en demeure de choisir entre le bien et le mal, et par conséquent entre le vrai et le faux.

Mais c'est la femme savante cela, dit-on encore; et on rit. Eh! oui, c'est la femme savante. J'admire en vérité la logique du monde : il veut que la femme instruise son enfant, et il ne veut pas qu'elle s'instruise elle-même; elle enseignera donc ce qu'elle ne sait pas; qu'enseignera-t-elle alors?

Et qu'est-ce donc que la mère, si ce n'est la nourrice à perpétuité de son enfant? N'a-t-elle donc qu'à le mettre au monde une fois et qu'à lui donner le sein pendant une année? Non, non, elle doit encore lui verser le lait de l'âme, lui faire une âme, lui ouvrir l'intelligence, lui dire le premier mot de

toute chose, lui inspirer enfin la curiosité de la connaissance.

C'est là l'œuvre, c'est là la gloire de la femme, et pour cette mission bénie, il faut une instruction aussi développée, je suppose, que pour tenir une fabrique ou pour commander un escadron.

V.

— Savez-vous, monsieur, me dit-elle, que j'ai envie de crier au voleur?

— Je crois que vous me flattez.

— Vous venez de me dérober certaine petite pensée que je couvais depuis longtemps. Une dernière question, ajoute-t-elle, et je vous rends votre liberté. Si vous m'accordez le droit de la femme à l'instruction, vous lui reconnaissez, par là même, le droit de cité; la femme savante conduit logiquement à la femme citoyenne; donc elle devra voter, car voter, en définitive, c'est penser; si je vous pose la question, c'est pure curiosité de ma part, je vous prie de le croire, car je tiens médiocrement à une carte d'électeur : qu'en ferais-je? qu'en faites-vous vous-

même? Mais sans vouloir me flatter, il me semble que je placerais mon vote aussi bien que le frotteur de mon antichambre.

— Vous votez, madame.

— Comment? je vote! pourriez-vous me dire à quelle section?

— A toutes les sections; que croyez-vous donc que fasse le citoyen qui va porter son bulletin à la mairie? Il va tout simplement jeter dans l'urne un nom inscrit d'avance par un premier votant. Quiconque voudrait voter en dehors de la consigne explicite ou implicite de son parti, ne ferait que perdre ou égarer son suffrage. A ce compte, quiconque influe sur l'opinion et contribue à la former, contribue de fait à élire la représentation du pays. Or ce droit d'influence la femme le possède à l'égal de l'homme, dans la mesure de son intelligence. Plaidez pour la justice dans votre salon, plaidez pour sa sœur aînée la liberté, et je vous jure qu'un jour ou l'autre, chacune de vos paroles ira tomber dans la boîte de scrutin, et en ressortira sous l'honnête figure d'un député démocrate... et libéral, ce qui n'est pas un pléonasme depuis le nouvel empire.

J'entends déjà d'ici l'éclat de rire de tous les petits arrière-bâtards de Molière : Y pensez-vous? nous disent-ils; ôter à la barbe la toute-puissance, laisser tomber la politique en quenouille! mais ce serait mettre la France sens dessus dessous. Dieu nous préserve du règne des tricoteuses! Voilà ce qu'ils disent;

mais ils ne savent donc pas que les tricoteuses ont toujours régné, qu'elles régnaient sous la Fronde, qu'elles régnaient sous Louis XIV, sous la Régence, sous Louis XV, sous Louis XVIII, etc.; et si leur règne ne leur fait pas honneur, à qui la faute ? je le demande. Partout où vous mettez la prohibition, vous n'aurez pas le commerce, mais vous aurez la contrebande.

Ainsi, patente ou latente, directe ou indirecte, l'immixtion de la femme à la politique a toujours existé, existera toujours. Il y a une femme au fond de tout événement, disait un diplomate; vous ne la trouverez pas d'abord, mais cherchez bien, vous finirez par la trouver.

Napoléon lui-même en tenait compte, malgré son infirmité de nature pour la galanterie. Lorsqu'il envoya monseigneur de Pradt à Varsovie : Soignez surtout les femmes, dit-il à l'archevêque, en lui signant sa lettre d'ambassade. De Maistre les soignait aussi à Pétersbourg; on l'avait mis là pour le compte d'un roi de Sardaigne; il ne manquait à ce roi en demi-solde qu'un royaume pour régner. De Maistre avait mission de réclamer un os à ronger pour ce Jean-Sans-Terre du Piémont; mais il avait beau frapper l'air de sa complainte, on le laissait morfondre à la porte... Que fit-il alors? il demanda au roi de Sardaigne de lui expédier un page italien beau danseur et bon chanteur.

Le mieux n'est pas de nier l'influence de la femme

en politique ; le mieux c'est de la reconnaître pour avoir le droit de la moraliser et de la retirer à l'intrigue. Or, sans vouloir traiter cette question du droit de cité pour la femme, et sans chercher pour le moment à la jeter sur le Forum, je pense que nous devons la racheter de l'espèce d'indignité politique qu'on fait peser sur son esprit. Dans un pays où l'on coupe le cou à une femme dans l'intérêt de l'État, il est bien juste qu'elle sache au moins pourquoi, disait Mme de Staël. Il n'est pas moins juste qu'elle sache qui gouverne et comment on gouverne, car elle aussi a son enjeu dans la partie.

Eh quoi ! c'est dans la France de Jeanne d'Arc, qui a sauvé la France elle-même au moment où l'homme donnait sa démission, qu'on viendrait dire à la femme de garder le coin du feu en politique, sans jamais mettre la tête à la fenêtre, si ce n'est pour voir défiler les soldats au retour de Crimée, et agiter sur leur passage des mouchoirs arrosés d'eau de Cologne, en poussant des vivats dont elle ne comprendrait même pas la portée !

Loin de là ! la femme peut, la femme doit participer, sinon de la main, du moins de la pensée, aux événements, aux destinées de la patrie particulière et de la patrie universelle de l'humanité. Quand son enfant grandit et lui demande précisément le sens de ce mot de patrie, le plus beau de la langue humaine après le mot de liberté, mettra-t-elle le doigt sur sa lèvre et répondra-t-elle comme lady Macbeth :

C'est là une chose dont il ne faut pas parler? Non, mille fois non; que ce mot de patrie descende pour la première fois sur le front de l'enfant dans un baiser de sa mère, et qu'il y reste éternellement scellé avec ce baiser.

VI.

— Un mot encore et j'ai fini, lui dis-je, car je vois que j'ai dépassé mon crédit. L'instruction de la femme comme je l'entends a cet avantage, qu'elle ne bénéficie pas seulement à sa jeunesse, qu'elle retourne aussi au perfectionnement de la mère de famille ; chaque fois qu'elle acquiert une idée nouvelle, elle acquiert en même temps une nouvelle puissance de vertu.

Femme ménagère, femme vertueuse, a-t-on dit; mais à quel moment vient-on faire cette théorie? Au moment où la mécanique a supprimé le travail du ménage. Autrefois la femme filait; reine ou vachère elle filait également, elle cousait, elle tricotait, elle dévidait; mais maintenant que la machine à filer,

que la machine à coudre, que la machine à tricoter, que la machine à dévider lui ont arraché successivement de la main la quenouille, l'aiguille, le peloton, que fera-t-elle de cette économie de temps, si elle ne la reporte sur la culture de son intelligence ?

L'oisiveté engendre l'ennui; l'ennui va naturellement à la recherche de la distraction; que peut faire une âme vide condamnée à se parler à elle-même et qui n'a rien à se dire? Elle ne peut tenir à une semblable torture, elle a besoin d'échapper à son propre poids, n'importe comment; aussi, pour la préserver de la distraction à tout prix, on l'a toujours cloîtrée dans un gynécée, fût-ce sous le nom poli de ménage, et toujours mise sous la garde d'un eunuque, d'une duègne ou d'un confesseur.

Mais ce n'est pas un gardien extérieur qu'il faut donner à la femme, ni un mur, ni une duègne, ni un prêtre : c'est un défenseur intérieur; c'est à elle-même, c'est à sa conscience, c'est à sa raison, qu'il faut demander une garantie, toujours présente et toujours armée, contre la perfidie du piége et la fascination du serpent.

Il faut lui faire une âme riche de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est saint dans ce monde, afin qu'elle apprenne à connaître le prix d'elle-même au prix de son âme, et qu'elle puise, dans la conscience de sa valeur morale, cette fierté sereine qui n'est autre chose que la vertu au

repos. Puisque dans cette question de la femme on parle toujours de défendre la place, comment ne voit-on pas que c'est dans la place même qu'il faut mettre la garnison ?

Le problème de l'éducation de la femme une fois résolu, il résout à son tour la question de l'égalité dans le mariage. Quand la femme aura le droit d'atteindre à la plénitude de son intelligence, l'abîme entre elle et l'homme sera comblé, l'amour de l'un pour l'autre augmentera de tout le respect de l'un pour l'autre; le mari cherchera moins à régner sur la volonté de sa femme que dans sa confiance. Le pouvoir de plein droit démoralise toujours l'homme chargé de l'exercer; c'est dans l'intérêt du maître autant que de l'esclave qu'il faut repousser l'esclavage.

En théorie, sans doute, pour le bon ordre, on devait prévoir le cas de partage entre le mari et la femme; et, pour départager le débat, donner voix décisive au mari. Mais la pratique, Dieu merci, corrige amplement la théorie. Où trouver aujourd'hui un homme de l'école d'Arnolphe, assez infatué de la majesté maritale pour vouloir mener son ménage à la baguette? La femme de notre temps, grâce au progrès, grâce au développement de son instruction, exerce dans son intérieur et exercera de plus en plus une part d'influence; c'est à elle de savoir la conquérir et surtout de savoir la garder; affaire de tact et de mesure. Il en est du mariage comme du

gouvernement constitutionnel; c'est moins la lettre de la charte que l'application qui en fait le mérite.

Lorsque la machine fonctionne régulièrement, on n'y discute pas sur la prérogative de tel ou tel autre pouvoir; la prépondérance appartient à celui qui en fait le meilleur usage. Mais lorsqu'on vient à discuter sur le droit ou sur le devoir de chacun, on jette le trouble dans la machine, et la constitution cesse de marcher. J'en dirai autant du mariage; qu'importe sa charte dans le code civil? Sa véritable charte sera toujours l'affection. Votre sourire, madame, voilà votre pouvoir; comme vous le disiez tout à l'heure, aimez, faites-vous aimer, et ce débat de supériorité d'un sexe sur l'autre finira par un baiser. Dans ce gouvernement à deux pondéré par l'affection réciproque, chacun aura sa part réglée d'attributions. La femme tiendra le portefeuille de l'intérieur, le mari le portefeuille des affaires étrangères, et on résoudra toutes les questions en conseil des ministres.

— Est-ce bien là véritablement la pensée de M. Jules Simon ?

— Je le crois, madame, et j'en ai pour garant son amour de la faiblesse et son culte de la justice.

— Eh bien, donnez-moi la main. Je fais la paix avec lui par votre intermédiaire; mais vous me trompez peut-être.

— Pourquoi?

— Parce que vous autres écrivains vous formez

une société d'assurance mutuelle contre le public.

— Plût à Dieu, madame! mais je crains bien au contraire que la littérature ne soit que la guerre civile de l'intelligence.

VII.

A ce moment un bel adolescent, blond comme l'aurore, entra dans le salon.

— Et penser que ce bambin sera un jour un mari ! dit-elle en étouffant un soupir.

Elle plongea son regard dans le regard de son enfant, comme pour en tirer l'horoscope.

— Fais-toi aimer, ajouta-t-elle en l'embrassant, ou je te donne ma malédiction.

Elle laissa tomber la tête, et après un instant de réflexion :

— Je voudrais être un homme, dit-elle.

— De votre part, madame, ce ne serait pas de l'ambition ; mais pourquoi ce sacrifice ?

— Pour venger la femme.

— Une femme entendrait mieux la vengeance.

— On l'accuserait de partialité; mais vous, vous devez avoir quelque chose à dire sur cette question.

— Peut-être bien; avec l'assistance du Dieu de la bonne volonté.

— Je vous prends au mot, et je veux profiter la première de la leçon.

— Ce n'est pas moi qui la ferai; je n'ai pas cette impertinence.

— Qui donc la fera?

— L'histoire, madame; c'est encore la meilleure maîtresse d'école.

— Que dit-elle, sans curiosité?

— Elle dit que la femme, d'abord violée, puis enlevée, puis achetée, puis épousée, puis fécondée en troupeau, puis reléguée dans le sérail, puis mariée à un seul mari, puis rachetée par la dot, puis associée au ménage, puis garantie par le douaire, puis ressuscitée à son âme, délivrée de l'ignorance, relevée de sa minorité, spiritualisée enfin, instruite, initiée à l'art, invitée à la science, égalée enfin à l'homme par une législation de plus en plus sympathique, a pu en arriver d'évolution en évolution à être vous, madame, la femme de notre siècle, ce qui n'est pas encore le dernier mot de la femme; mais ce qui est déjà le premier rayon de son lever de soleil.

Comme je la quittais sur cette parole, elle me rappela dans l'antichambre.

— Voulez-vous, me dit-elle, me mettre de moitié dans votre travail ?

— Je ne demande pas mieux que d'écrire sous votre dictée.

— Vous me lirez seulement votre œuvre à mesure que vous la ferez.

— Pour l'essayer comme on essaye une sonate sur le piano.

— Parce que, dans la question de la femme, une femme peut donner un bon conseil.

— Prenez garde, madame, je dois tout dire sur ce chapitre, et ce tout pourrait mettre votre oreille à une cruelle épreuve.

— Qu'à cela ne tienne, une femme a le droit de tout lire, si elle n'a pas le droit de tout entendre; vous m'enverrez votre livre sous forme de lettre, chapitre par chapitre, et si une objection me vient à l'esprit, je vous ferai réponse.

— J'accepte le marché.

— Touchez là, dit-elle.

Elle me tendit la main, et je lui dis adieu; quelque temps après elle recevait un premier cahier.

LA MÈRE

I.

LA FEMME A L'ÉTAT DE NATURE.

Vous le voulez, madame, j'obéis au commandement. Je traiterai la question par correspondance; vous seule la lirez peut-être; vous la lirez, j'espère, comme je l'écris, en tout bien tout honneur.

Mais je ne réponds de rien. J'ai beaucoup à dire, et si j'en dis trop, ne vous en prenez qu'à vous-même qui avez voulu savoir toute la vérité. Pour peu d'ailleurs que la page vous brûle le doigt, vous n'aurez qu'à la tourner.

Vous ne la tournerez pas, vous la lirez sans crainte, car une âme comme la vôtre a le don du miracle; il suffit qu'elle touche une chose pour la changer en parfum.

On servit un jour, à une Apsara de l'Inde, une

coupe d'absinthe, mais sitôt qu'elle l'eut effleurée du bout de la lèvre, l'amertume ne fut plus que de l'ambroisie.

Quand l'homme eut tué l'homme pour la première fois, une voix lui cria : Qu'as-tu fait de ton frère? aucune voix, que je sache, ne lui a encore demandé: Qu'as-tu fait de ta femme?

Et pourtant, du premier au dernier jour, il n'a cessé de la tuer, non de la mort brutale qui fait un cadavre, mais de cette mort sournoise qui laisse encore respirer la victime.

L'homme doit aimer la femme, c'est là son mot d'ordre, sans quoi il n'aurait aucune raison d'être l'homme, ni la femme d'être la femme; mais comment l'a-t-il aimée dans le passé? Comment l'aime-t-il dans le présent?

Il faut mettre de côté l'état sauvage; il n'y a pas là de femme pas plus qu'il n'y a d'homme, car on ne saurait donner ce nom au singe épilé, admis à correction, qui n'a sur son aîné de ressemblance que l'avantage de pouvoir parler.

Mais le sauvage ne parle pas, ne pense pas, ou ne pense ou ne parle qu'à peine et ne peut que bredouiller au physique comme au moral. Il fait nuit noire dans son cerveau; il n'y a pour lui ni bien ni mal, ni tien ni mien, rien de ce qui fait l'homme enfin.

Il agit par soubresaut, au hasard, au coup de fouet de la passion ou du besoin : a-t-il la faim du ventre, il chasse son semblable et il le mange; a-t-il une

autre faim, il bondit à la gorge de la première venue et il la jette sur la bruyère.

La Nouvelle-Zélande nous offre encore à présent une contrefaçon de l'Éden : lorsqu'un Adam quelconque aspire à une Ève tatouée du voisinage, il va l'attendre à l'affût, derrière une haie, et lorsqu'elle passe à sa portée, il l'étend par terre d'un coup de bâton.

Ce contrat sommaire de mariage a régné partout à l'origine, à l'est, à l'ouest, au nord, au midi, au pied de l'Himalaya aussi bien qu'au pied du Capitole, en Scandinavie aussi bien qu'en Cafrerie. L'Inde lui gardait la place d'honneur dans la loi de Manou.

Quand, après avoir fait brèche à la maison et tué ou blessé, on enlève de vive force une jeune fille qui pleure et qui crie au secours, on appelle cela le mariage du géant, disait la loi de Manou.

C'est un mariage de ce genre avec coups et blessures que Krichna pratique à l'égard de Roukmini, Gunnar à l'égard de Moalde, et que partout ailleurs on retrouve dans l'union de Pàris avec Hélène, d'Achille avec Andromaque et du peuple romain avec la fleur de la jeunesse sabine.

L'union du géant survit encore à cette heure même sur la frontière du Zahara; lorsqu'un Arabe convoite une femme, il l'enlève à la tête d'une troupe d'amis au milieu d'une salve de coups de fusil, et il l'emporte pliée en deux sur la crinière de son cheval.

Le père de la mariée embrasse sa fille derrière la tête pour tout adieu, et lui recommande pour toute leçon d'être triste quand son mari est chagrin et d'être gaie quand son mari est joyeux. Le boucher en tournée n'en agit pas autrement avec une chèvre ou avec un mouton.

Il faut dire aussi qu'à son entrée en scène, la femme n'est la femme ni de corps ni d'esprit, elle n'en est que la statue ou plutôt l'ébauche, elle ne sait pas encore être belle, elle ne sait même pas que la première condition de la beauté c'est d'être cachée.

La voilà, le soir, après un jour de marche ou de chasse, assise, ou plutôt accroupie sur la cendre du bivouac, osseuse, anguleuse, flasque, la face éteinte, le front caché sous une forêt vierge de cheveux et la peau bariolée d'arabesques de vermillon.

Qu'est-ce que cela peut dire à l'imagination, la première muse de l'amour? Cela ne sent pas, cela ne rayonne pas, cela ne sourit pas, cela n'a pas encore le secret du regard, du parfum, du chant, de la danse, de la toilette, de la coquetterie, de la pudeur, d'aucune pièce, en un mot, de l'armure offensive ou défensive de la beauté.

La femme avant l'heure, c'est-à-dire avant la venue de la première civilisation, n'est et ne peut être qu'une rencontre de l'homme, une machine à gésine.

La veux-tu? la voilà. On la prend, on la quitte;

elle porte, elle met bas, puis elle erre à la queue de la tribu, son poids sur le dos, sans connaître le père de sa charge ni désirer le connaître. Elle nourrit la chose comme elle peut, et, quand elle ne peut pas la nourrir, elle la jette là ou bien elle la noie au premier ruisseau.

L'Abyssinie pratiqua de tout temps la promiscuité et en donna la contagion à l'Égypte; l'Abyssin n'aimait une femme que sur un certificat de grossesse; puisqu'un homme, disait-il, a déjà voulu de toi, tu dois avoir du mérite, et pour ajouter au mérite acquis, il l'épousait en règle, et il la repassait ensuite au voisin.

En Scythie, la femme vivait sous le régime de la communauté absolue, tout le monde mangeait à la gamelle en fait d'amour; et le grave Hérodote remarque, d'un air attendri, que cette mixture universelle resserrait singulièrement le lien de parenté entre chaque partie constitutive de la tribu.

Le sauvage n'a pas besoin d'aimer, et il en aurait besoin qu'il n'en aurait pas le temps, car il n'a pas trop de la journée pour gagner son dîner. Il chasse et il dort, et quand il songe à la femme, dans l'entr'acte, c'est pour la battre, sous prétexte d'amour.

Car la force a toujours mis sa gloire à rudoyer la faiblesse, c'est une manière pour elle de se regarder dans la glace, et de se prouver à elle-même qu'elle est la puissance; de temps à autre Sparte

fouettait l'ilote pour se rappeler à elle-même qu'elle le tenait en servitude.

Couche-toi là et tais-toi, voilà le lot de la femme et du chien, à l'époque de sauvagerie. La femme tour à tour brusquée, laissée, reprise, battue et toujours asservie, traîne péniblement, le front bas et le pas dans le pas du maître, le long supplice de son existence, jusqu'à ce qu'enfin la mort en ait pitié. Un trou en terre, et tout est dit : la pluie tombe et l'herbe pousse.

II.

LA FEMME A L'ENCAN.

Donc le rut et le rapt, voilà l'amour de l'homme au début ; la femme appartient de plein droit au premier ou plutôt au dernier occupant.

Ce n'est pas seulement en Asie qu'on trouve, pour tout mariage, l'accouplement en commun ; on le retrouve au centre même de l'Italie, à cette heure matinale de l'histoire.

On mangeait et on dormait ensemble en Étrurie comme à l'étable ; à la fin du souper chacun choisissait sa nuit. Quand deux concurrents faisaient le même choix, le fer tranchait la difficulté ; un enfant naissait : enfant anonyme, père inconnu.

La Grande-Bretagne elle-même, cette île frileuse noyée dans son brouillard, laissa la femme dans le

domaine public jusqu'à l'époque de la conquête; tout homme avait droit sur toute femme de même rang que lui, sinon la communiante aurait cru déroger.

Une dame romaine faisait un jour le reproche à une Bretonne titrée de cette circulation de la femme d'amour en amour.

— Il est vrai, répondit cette Anglaise primitive, que nous nous donnons au premier venu ; mais c'est toujours à ciel ouvert et à un homme de notre classe, tandis que vous vous livrez en secret au dernier valet de votre maison.

Mais la nature fait bien tout ce qu'elle fait, quoiqu'elle y mette de la dissimulation et de la paresse : si elle traite la bête humaine, à l'origine, avec un faux air de rigueur, c'est uniquement dans une arrière-pensée de bienveillance. Qu'un autre animal que l'homme vienne au monde, à peine a-t-il touché la terre du pied, qu'il sait déjà marcher, et, au bout d'un mois d'école, il vit à son compte et il possède l'espace.

Avec l'homme, au contraire, la nature prend son temps ; elle fait de l'enfance humaine une sorte de naissance prolongée. Il a besoin d'un surnumérariat bisannuel, rien que pour apprendre à mettre une jambe devant l'autre et à garder l'équilibre.

La mère doit donc rester, à poste fixe, à côté de l'enfant pour le soigner, pour le dresser à la marche, et le père à côté de la mère pour assurer, pendant ce temps-là, la nourriture de la nourrice et du nourris-

son. L'enfant sert ainsi de lien à l'homme et à la femme et les retient l'un par l'autre à côté du berceau.

La débilité de l'enfance a transformé ainsi l'accouplement en mariage et fondé la famille; la famille, comme toute chose créée, a besoin de prendre une forme et de marquer sa place; cette forme c'est d'abord la tente ou la maison nomade, et enfin la maison elle-même, immobile comme la patrie et perpétuelle comme la descendance.

Le jour où l'homme a fait un enclos de maçonnerie et l'a recouvert d'un toit, le jour où sous ce toit il a pu tenir le printemps en dépôt, grâce à l'invention du feu, et où il a pu avec une goutte d'huile allumer un soleil de rechange pour relayer l'autre soleil, il a réalisé ce jour-là le nid humain, illuminé par la lampe et réchauffé par le foyer.

Il passe alors de la vie au pied levé de la chasse ou de la pastorale, à la vie sur place de la glèbe ou de la cité; il laboure, il fabrique, il trafique, et avec son instinct de brocantage, il comprend qu'il a dans sa fille une consommation de première nécessité qu'il peut mettre en vente sur le même pied que le bétail.

L'achat de la femme remplace partout le mariage du géant; et encore à l'heure qu'il est, car la sauvagerie n'est que l'antiquité contemporaine, à l'ouest de l'Afrique, un mandingue vient-il à rêver d'une négresse, il en offre au père un prix raisonnable.

Du jour où le père consent à toucher un denier-à-Dieu et à manger avec le prétendant une noix de kola, la chose acquise passe immédiatement dans le domaine de l'acheteur. Si le père après cela refusait de livrer sa fille ou la cédait à un autre traitant, le premier acquéreur aurait le droit de la réclamer comme son esclave.

L'Inde, sous ce rapport, donnait la main à l'Afrique. Sitôt qu'un Indou avait une fille à placer, il mettait une branche d'arbre à sa porte ; le chaland entrait sur la foi de l'enseigne et débattait avec le père le prix de la denrée. Ce n'était qu'après avoir fait marché qu'il pouvait voir sa future et en prendre livraison ; il payait auparavant un à-compte ; mais si, au bout de l'année, il n'avait pas acquitté la dette, le père pouvait reprendre sa fille et la revendre à un mari solvable.

On célébrait la noce en trois temps, c'est-à-dire en trois jours. Le premier jour on dressait devant la maison un *pandel* ou pavillon de verdure ; le futur conduisait la future sous le reposoir et lui attachait au poignet un morceau de safran. Le second jour on allumait le feu nuptial sur une estrade, et la compagnie en faisait trois fois le tour, en accompagnant chaque tournée d'une révérence. Le troisième jour, enfin, les deux époux prenaient place sur un tapis, la figure tournée vers l'orient ; on leur versait un pot d'eau chaude sur la tête, et ils faisaient leur repas de noces sur une feuille de latanier.

La Chine brocante la femme comme l'Indoustan. Lorsqu'un Chinois rencontre chez le voisin une fille avantagée par la nature : Quelle belle enfant vous avez là ! dit-il au père; elle vaut mille taëls. C'est le compliment le plus flatteur qu'on puisse adresser à un maître de maison ; il y a même en Chine des agences qui font la traite des filles à marier, et les livrent pour une prime à la consommation.

Le mari achète sa femme, de confiance, sur l'étiquette; après la conclusion du contrat, on la lui expédie, sous escorte, dans une chaise à porteurs. Le mari vient la recevoir au seuil de sa maison. On déballe son emplette au son de la musique. Est-elle belle ? est-elle laide ? Le mari n'a pas encore le droit de le savoir. Sa fiancée porte un voile rouge sur la figure ; elle plie le genou devant lui, en signe d'obéissance, et il la conduit par la main dans le salon d'honneur.

Là, il allume un cierge sur l'autel et il adresse une prière à *Tien*. La femme, toujours voilée, garde l'incognito pendant la cérémonie : les nouveaux époux passent ensuite à la salle à manger. A la fin du repas, on apporte la noix de bétel; alors l'inconnue lève son voile, et son mari la voit pour la première fois; puis ils versent l'un et l'autre le vin de leur coupe dans une même coupe et ils font la communion.

La vente prenait à Babylone la forme d'une tontine : une fois par an on menait à la foire toutes les filles en âge de raison, et on les vendait à la criée,

en commençant par la fleur du panier, et ainsi de suite, par rang de beauté, à dire d'expert.

On faisait une masse de tous les numéros vendus, et cette masse servait à doter les infortunées trop disgraciées de la nature pour trouver un acheteur. C'était à vrai dire une société d'assurance mutuelle entre la laideur et la beauté.

Ailleurs, comme par exemple dans la basse Italie, on mettait la femme en concours et on la donnait en prix, ni plus ni moins qu'une génisse; le candidat inscrit le premier sur la liste choisissait avant les autres concurrents une beauté à sa convenance, et la liste suivait son cours par numéro d'ordre, jusqu'à extinction de la matière conjugale : c'était une vente comme une autre, mais sous forme de récompense.

A l'époque pastorale de la Grèce, une bergère passable valait sur le marché une tête de brebis, elle montait, en temps de disette, jusqu'à une tête de bélier; mais quand elle arrivait à une tête de bœuf, elle touchait au maximum de beauté; elle prenait alors le titre glorieux de vierge Alphésibée.

Quelquefois l'amant ne pouvait payer sa fiancée au comptant; il la payait en nature; il prenait du service chez son beau-père : on retrouve partout, dans la géographie comme dans l'histoire, ce mode patriarcal de mariage; ce ne fut qu'après un engagement et un rengagement de sept ans, que Jacob put épouser Rachel.

Femme vendue, femme esclave, et pourtant la

vente constitue un progrès dans sa destinée ; tout à l'heure elle n'était qu'une proie, la voici une propriété, sous la protection, par conséquent, du code civil. Ne touchez pas à la femme ni à la borne du champ : il y va de la tête du coupable.

III.

LA FEMME EN PRISON.

Quand on fait tant que d'acheter une femme, on peut bien en acheter plusieurs, ne fût-ce que pour faire preuve de munificence; l'homme tombe dans la polygamie : il épouse un troupeau.

Le troupeau toutefois pouvait errer; on le gardera donc au sérail; mais qui gardera le gardien? Un crime nouveau; après avoir incarcéré la femme, on mutilera le geôlier.

La femme vivra désormais à l'engrais, sous l'œil de l'eunuque, derrière la pierre grillée et dans l'air fade du harem; sans cesse gisante sur un coussin et gonflée d'ennui, elle conservera juste assez de force pour quitter, de temps à autre, la ligne horizon-

tale et battre pesamment le pavé de sa cellule du rhythme alternatif de sa babouche.

Mais rien ne sent, rien ne vibre sous cette masse lourde et molle de chair à caprice. Dixième ou centième femme d'un même mari, elle attend mélancoliquement, dans une silencieuse immobilité, un tour lointain de faveur. Le maître l'appelle, elle arrive; il la congédie, elle retourne; elle reçoit et ne renvoie pas l'amour.

La clôture du harem, toutefois, c'est l'enfance de l'art, la naïveté de la jalousie. L'Égypte y mit plus de délicatesse; elle comprit que la Perse n'avait imaginé le sérail et l'homme diminué, chargé de tirer le verrou, que pour empêcher la femme de promener sa curiosité au grand air et de faire la conversation avec un interlocuteur de contrebande.

Mais le verrou, mais l'eunuque, mais tout cela, c'était lui montrer sa prison, c'était lui donner la tentation d'en sortir, c'était l'humilier en pure perte et la provoquer à prendre sa revanche; l'art suprême consiste à déguiser la servitude sous l'euphémisme de liberté. Le code égyptien contenait une loi ainsi conçue :

Article premier : La femme a le droit d'aller et de venir.

Article deuxième : Elle ne pourra sortir sans être chaussée.

Article troisième : Défense à tout cordonnier de lui vendre de la chaussure.

Voilà la liberté ingénieuse, la liberté réglée; une personne de bonne maison, pour peu qu'elle eût le cœur haut placé, devait être indignée de son incarcération perpétuelle, de cette injure grossière comme une muraille. Une matrone de Memphis, au contraire, était flattée d'une liberté métaphysique qui était du moins une politesse à sa personne.

La perfection de l'art cependant consiste à faire de la femme elle-même l'ouvrière spontanée de sa propre réclusion. C'est à la Chine que revient l'honneur d'avoir résolu ce problème de haute diplomatie; on y a eu le talent d'insinuer à la femme qu'elle marchait avec d'autant plus d'élégance qu'elle ne pouvait pas marcher; et depuis ce temps-là la Chinoise broie son pied dans un étau.

A peine peut-elle aller d'un meuble à l'autre de sa chambre, en oscillant à chaque pas, avec une gaucherie qu'elle prend pour de la grâce, sur la plaie vive de deux moignons taillés en pointe, serrés dans la pantoufle de Cendrillon; c'est un supplice, mais la mode l'impose, et, par dévouement pour la mode, la petite-maîtresse chinoise porte sa torture avec délice.

Comment expliquer cette cruauté, cette perfidie de l'homme contre une créature désarmée, qui ne lui apporte que résignation et tendresse? Par la mauvaise opinion que l'homme a toujours eue de la femme, et qu'il a toujours affichée dans la théologie aussi bien que dans la jurisprudence.

C'est la femme en effet qui a inventé le mal et qui en a fait part à son compagnon d'existence; c'est elle qui, sous le nom d'Ève, a cueilli la pomme, et qui, avec cette pomme, a condamné l'homme au travail; c'est elle qui, sous le nom de Pandore, a ouvert la boîte de l'enfer, et versé sur la terre l'étrenne de la fièvre, de la guerre, de la discorde, de la famine, etc.

Brahma, disait la loi de Manou, a donné à la femme la passion de la parure, de la table, de la paresse, du mensonge, de la perfidie, de la luxure, etc. Il n'y a pas un vice, pas un défaut grossier ou aimable qui manque au rendez-vous. Une femme, ajoute le texte, peut écarter le sage lui-même du droit chemin; aucune vertu ne peut résister à sa puissance. Elle a la bouche du lotus, mais le cœur de l'acier tranchant; elle n'aime personne, elle n'aime qu'elle-même, et pour un caprice elle tue ou fera tuer mari, fils, frère et beau-frère.

Quand Dieu créa la femme, dit le poëte Simonide, il ne lui donna d'abord qu'un corps; mais, quand il voulut lui donner une âme, il fit l'âme de la première avec une portion de truie, l'âme de la seconde avec une mixture de renard, l'âme de la troisième avec une particule de chien, l'âme de la quatrième avec une motte de terre, l'âme de la cinquième avec l'écume de la mer, l'âme de la sixième avec une oreille d'âne, l'âme de la septième avec une queue de chat, l'âme de la huitième avec une crinière de

jument, l'âme de la neuvième avec une grimace de singe, et l'âme enfin de la dixième avec le miel de l'abeille; il n'y a donc qu'une femme sur dix qui trouve grâce devant Simonide.

L'Arabie elle-même a cru devoir joindre sa voix au concert; un prophète rencontra un jour Satan qui poussait devant lui quatre ânes lourdement chargés.

— Te voilà donc marchand? dit-il au démon.

— Oui, seigneur, et je ne peux suffire au débit.

— Quel commerce fais-tu ?

— Un excellent commerce, seigneur; voyez-vous ce premier baudet? je l'ai chargé d'injustices.

— Et à qui vends-tu ta marchandise?

— Aux sultans. Quant au second, que voici, je l'ai chargé d'envies.

— Et qui t'achètera cette denrée?

— Les savants. J'ai chargé le troisième d'escroqueries.

— Et à qui vas-tu les placer?

— Aux marchands. Enfin, j'ai chargé le quatrième, le plus fort de tous, d'un assortiment complet de séductions, de rages, de perfidies, de tromperies, de scélératesses.

— Et à qui pourras-tu écouler toute cette cargaison?

— Aux femmes, répondit Satan.

Ainsi, de tout temps l'oppresseur calomnie la victime pour justifier l'oppression et pour racheter l'injustice par l'injure.

IV.

LA FEMME EN ASIE.

La femme, une fois notée devant Dieu comme l'incarnation du mal, ne pouvait acquérir qu'une nouvelle vertu pour le mal par la culture de son intelligence. Il n'y avait que la bayadère dans l'Inde qui eût le droit d'apprendre à lire ou à écrire, par la même raison qu'elle apprenait à chanter ou à danser. Il fallait bien amuser ou égayer l'homme qui l'empruntait à la divinité et qui la louait à la journée.

L'Indou consentait à manger avec sa femme le jour de sa noce, mais il ne l'admettait que cette fois au tête-à-tête du repas; il la traitait le reste du temps comme une servante qu'il avait prise à viager,

pour faire la cuisine, pousser la navette, élever la progéniture, balayer la maison, traire la vache et cirer avec de la bouze l'argile du parquet; si par hasard le mari ne pouvait acquitter la dette de l'ancêtre, il prenait un substitut dans sa famille, pour le remplacer auprès de sa compagne.

Mais si la femme choisissait d'elle-même le substitut, elle tombait sous le coup de la loi contre l'adultère; son mari pouvait l'obliger à plonger son bras dans l'huile bouillante; si elle le retirait brûlé de la chaudière, la plaie portait témoignage contre elle, elle avait décidément trahi la foi jurée, et, en expiation de son crime, elle devait subir le supplice que voici :

On l'habillait d'une guenille traînée dans le ruisseau, on la montait sur une bourrique, la face tournée vers la queue et les joues barbouillées d'ordure; après l'avoir ainsi promenée de carrefour en carrefour, au milieu des huées de la foule, on la jetait toute nue aux chiens qui la mettaient en pièces et la dévoraient sur place.

La femme Indoue, en un mot, ignorante par état, voilée au dehors, la nuit sur son âme, la nuit sur sa figure, mangeait, dormait, accouchait, allaitait, travaillait et mourait sans penser que de la pensée de son mari, sans vouloir que de la volonté de son maître, sans surprendre un moment sur sa figure un regard ni un sourire de sympathie ou de reconnaissance. Voici comment le Padma Pourana formu-

lait la doctrine d'obéissance passive à l'adresse de la ménagère indoue :

Femme, disait-il, il n'y a d'autre dieu pour toi que ton mari. Lorsque tu le regardes dans le temple à côté de dieu, tu dois le trouver plus éclatant que le dieu lui-même; qu'il soit vieux, malade, infirme, goutteux, perclus, lépreux, ivrogne, bancroche, cul-de-jatte, débauché, brutal, querelleur, voleur, assassin, tu dois passer l'éponge sur tout cela et l'adorer comme ton seigneur. Écoute quand il parle, admire quand il danse, applaudis quand il chante, ris quand il rit, et pleure quand il soupire.

Non-seulement la femme devait pleurer quand son mari pleurait, mais encore le jour où il mourait elle devait mourir. On creusait une fosse en terre, et au fond de la fosse on jetait un fagot; on déposait sur le bûcher le corps du mari et on allumait le tout en grande cérémonie; la flamme pétille et jaillit du cratère.

Voici maintenant venir au son d'une musique voluptueuse la veuve, en robe écarlate, couronnée de fleurs et de feuilles de bétel. Pâle, effarée, grisée d'eau-de-vie de safran, et à moitié évanouie dans la poitrine d'un Brahmane, elle fait trois fois le tour du gouffre d'un pas chancelant; au troisième tour le prêtre la pousse par l'épaule, elle jette un cri et disparaît dans le brasier.

La veuve indoue devait accomplir le sacrifice du Sutti sous peine d'anathème; sinon, elle avait la tête rasée et vivait dans l'ignominie. En vain a-t-elle de

l'or, disait le Ramayana, celui qui sait juger n'en dit pas moins d'elle : Ce n'est qu'une veuve! Et la foule s'écartait d'elle avec dégoût; son fils lui-même détournait la tête en la voyant passer : la terre te revomit; meurs donc, misérable!

La moitié barbue de la Chine ne traitait pas l'autre moitié avec plus de galanterie. La femme, disait la Sapho chinoise Pan-vi-Pan, est faite pour la honte et pour la douleur; et la pratique confirme pleinement cette parole. Lorsqu'une femme accouche d'une fille, on met l'enfant par terre sur un chiffon, et ce n'est qu'au troisième jour qu'on porte secours à l'accouchée.

Quant à la fille, on l'élève parfois, lorsque la denrée manque sur le marché; si au contraire il y a encombrement, on prend un autre parti : le soir, à la brune, on entend souvent le long d'un fleuve des cris étouffés qui descendent avec le flot et qui expirent dans le lointain.

C'est la petite fille nouvellement née que le père a déposée dans une calebasse et qu'il a ensuite abandonnée au courant. La malheureuse Ophélie au maillot va ainsi à la mort, avant d'avoir pu même entrevoir le premier rayon et goûté le premier lait de l'existence.

Mais on n'a pas toujours un fleuve à sa portée, pour noyer sa progéniture; on la jette alors sans façon au coin de la borne ou à la voirie; chaque jour un tombereau ramasse cette couvée morte ou vivante et va

la décharger dans une espèce de Montfaucon où les chiens et les cochons du voisinage courent la manger.

Un mari peut répudier sa femme pour cause de bavardage ou de mauvaise humeur; tu me déplais, va-t'en! et elle va mendier, et, pour peu qu'elle ait de charmes, mendier de la dernière mendicité; car le mari la renvoyait sans autre indemnité que sa garderobe.

Il pouvait la battre à discrétion pour la moindre infraction à la discipline; il pouvait même la tuer au besoin, sans avoir de compte à rendre à la justice. Si la femme, au contraire, attentait à l'existence du mari, on la condamnait au supplice du couteau. L'opération consistait a déchiqueter la patiente en détail et à lui enlever la peau par lanières.

— Pourquoi me prêcher l'Évangile, disait un Chinois à un missionnaire.

— Pour sauver votre âme, répondit l'apôtre.

— A quoi bon, dans ce cas, le prêcher aussi à ma femme?

— Pour lui rendre le même service.

— Est-ce que ma femme a une âme! répondit le Chinois, en haussant l'épaule.

Aussi qu'arriva-t-il? C'est que cette femme sans âme perdit toute espèce d'idéal dans l'esprit de son mari, et que son mari alla chercher un idéal d'emprunt dans la fumée de l'opium. La femme voulut profiter à son tour de la recette pour consoler le veuvage de sa destinée, et le mari et la femme, au-

jourd'hui, meurent délicieusement et conjugalement, à côté l'un de l'autre, de la volupté idiote du pavot.

Il le faut bien; la vie veut vivre en définitive et vibrer n'importe à quel prix, et quand ce n'est pas la corde haute qui vibre en elle, c'est la corde basse; ou l'amour ou l'ivresse, pas de milieu, c'est une loi de l'histoire.

V.

LA FEMME EN COMMUN.

Le Juif professait pour la Juive le même mépris que le Chinois pour sa compagne. Mieux vaut un coquin qu'une honnête femme, dit l'Ecclésiastique. La femme n'est qu'un homme manqué, ajoutait le philosophe Philon. Le matin, à l'heure de la prière, le Juif disait : Béni sois-tu, Créateur du ciel, de ce que tu m'as fait homme; et la femme répondait à voix basse : Béni sois-tu, Seigneur, de ce que tu m'as faite comme tu l'as voulu.

José, fils de Jochanam, adresse quelque part cette mercuriale à un mari : Ne tiens de conversations avec aucune femme, surtout avec la tienne, car elle te détournerait de l'étude, et tu tomberais dans la géhenne. La Judée avait fait de son Dieu un Dieu

célibataire, et réservé exclusivement au sexe viril le signe religieux de la circoncision ; la femme ne participait ni à l'écriture ni au sacrifice, elle ne pouvait pas même entrer dans le temple, elle devait rester à l'antichambre.

La religion ne prenait aucune part au mariage, la chose se passait en famille. Quand on avait signé et contre-signé, de part et d'autre, l'acte de vente, puisque le mariage n'était en réalité qu'une vente à forfait, le père de la mariée plaçait la droite des deux conjoints l'une dans l'autre, et leur mettant la main sur la tête il leur disait : Que le Dieu d'Abraham soit avec vous, je vous bénis ! et la compagnie invitée à la noce dînait ensuite et dansait toute la semaine. Le premier soir seulement, à l'heure de la retraite, on chantait, à la porte des nouveaux époux, un duo ou un trio voluptueux, sur le modèle du Cantique des cantiques ; c'était comme un rappel d'amour qu'un vent de feu portait à leur premier sommeil.

Mais voici que cette nuit-là le mari a quelque raison de croire à une vente frauduleuse : on l'a trompé sur la qualité de l'emplette ; au lieu d'une page inédite, il trouve une page connue. Il a le droit alors d'intenter une action résolutoire. On déploie devant le tribunal je ne sais quelle pièce de conviction ; si l'expertise prouve que le mari a fait une dénonciation calomnieuse, on lui donne le fouet ; si elle montre, au contraire, qu'il a dit la vérité, on lapide la femme. C'était la loi de Moïse.

C'était aussi la loi qu'un Juif pouvait cumuler en fait de mariage. La femme elle-même aidait au cumul; quand elle désespérait d'avoir un enfant de son mari, elle prenait une suppléante pour accoucher, du moins par procuration. Que voulez-vous? la loi de multiplication, voilà la consigne du Seigneur. Il fallait chaque année au mari non pas un enfant, mais une portée; comme il ne pouvait l'obtenir d'une seule femme, il en mettait plusieurs en réquisition.

Qu'avait-il d'ailleurs à redouter? l'encombrement ou la dépense? mais il pouvait répudier la femme de trop, et il pouvait la répudier pour toute espèce de vice rédhibitoire, pour sa sueur, pour son haleine, pour sa prononciation, pour une verrue, pour un sein trop gros ou trop distant l'un de l'autre, et enfin pour un rôti brûlé. Il la renvoyait avec un congé écrit sur la corne d'une vache; mais il lui faisait cadeau, par bonté d'âme, de la vache et au besoin du vacher.

Le mari vient-il à mourir sans laisser d'enfants, la femme passe corps et biens au frère du défunt; c'est ce que la loi de Moïse nommait le lévirat. Le lévir devra prendre la survivance du mari auprès de sa veuve; mais si par hasard il refuse la succession, la veuve constate le refus en déchaussant le réfractaire devant le juge et en lui crachant au visage, après quoi elle a le droit de convoler à un second mariage.

Le Juif avait le cœur porté à la jalousie; il soupçonnait volontiers sa femme de curiosité pour le voi-

sin, et sur un soupçon, moins que cela, sur le mot d'une commère qui avait parlé de sa femme le soir en filant la quenouille, il pouvait la soumettre à l'épreuve de l'eau amère. Il la conduisait solennellement par le bras devant le Sanhédrin; si elle refusait de confesser le délit, le juge lui déchirait la robe sur elle, et, après l'avoir couverte d'un voile noir, il prenait Dieu à témoin et prononçait l'anathème de rigueur : Que ta cuisse tombe et que ton ventre pourrisse!

La femme buvait ensuite l'eau amère mélangée de la poussière du temple... Et alors qu'arrivait-il? vivait-elle? mourait-elle? l'eau amère contenait-elle un poison? On n'en sait rien; on sait seulement que si la femme avait quelque soirée équivoque de clair de lune sur la conscience, elle reculait devant l'épreuve.

La loi mosaïque traitait avec la dernière rigueur la femme convaincue d'adultère ou de débauche; mais chacune avait son genre de supplice, pour l'amour de la variété. On enterrait la première dans le fumier jusqu'à la ceinture et on l'étranglait avec une serviette mouillée. On enterrait aussi la seconde; mais, au lieu de l'étrangler charitablement, on lui versait dans la gorge du plomb fondu.

Ce plomb fondu n'empêchait pas la prostitution de prospérer à Jérusalem aussi bien que partout ailleurs, et de tendre son filet au passant jusque sous la fenêtre du roi Salomon, qui frappait sa poitrine et disait en gémissant : La lèvre de la courtisane est douce comme

le miel, mais son adieu est amer comme l'absinthe.

Le mépris de l'homme pour la femme la provoque naturellement à la profanation de sa personne; quand l'homme ne la respecte pas, pourquoi . e respecterait-elle? Quand on lui dit que sa nature la porte au vice, pourquoi voudrait-elle résister à sa nature? Elle prend l'homme au mot : Je ne suis qu'une pauvre femme, dit-elle; et elle a tout dit pour son excuse.

Aussi l'Asie a-t-elle été de toute antiquité une école modèle de débauche. Il n'y a pas de ville en Chine où la prostitution ne tienne garnison, pas de port de mer où elle n'ait une flottille fleurie et embaumée pour attirer la clientèle. Chaque fois qu'un nouvel empereur montait sur le trône, c'était dans son entourage à qui lui offrirait sa fille, pour compléter la collection de son harem.

Le brahmanisme mettait la débauche sous le couvert de la religion. Il élevait dans ses pagodes des troupeaux sacrés de vaches et des troupeaux non moins sacrés de femmes vouées dès leur enfance au culte du Lingam.

Les devadaschies, instruites par les prêtres dans tous les arts agréables aux dieux et aux hommes, arrosaient les idoles de beurre fondu, et, après avoir fait le service du temple, faisaient le service du public.

Les maris, en Perse, battaient monnaie sur la beauté de leurs femmes. Ils les avaient toujours à leur côté, quand ils donnaient à dîner aux étrangers;

le vin coulait et circulait, et au dessert les femmes ôtaient leur mantille, puis leur robe, et quand les convives avaient répondu au défi, elles tendaient la main au salaire.

A Babylone, les femmes devaient, au moins une fois dans le cours de leur vie, payer redevance à la Vénus Mylitta; au jour de la cérémonie, elles allaient s'asseoir, sur deux rangs, devant le temple de la déesse.

Les voyageurs allaient et venaient entre ces deux plates-bandes; quand un touriste avait admiré une Babylonienne, il la touchait du bout de son manteau en laissant tomber une pièce de monnaie.

L'élue le suivait dans le bois sacré de Mylitta, et, après avoir acquitté sa dette, elle demandait un reçu; cette quittance la mettait en règle avec la déesse.

Les prêtres de Thèbes, en Égypte, consacraient des jeunes filles de choix au dieu Ammon, jusqu'à l'époque de nubilité; après quoi on portait leur deuil et on leur donnait un mari.

Enfin Isis a retrouvé Osiris; pour fêter cette bonne fortune, les Égyptiennes dansent toutes nues devant le dieu Apis, et portent dévotement à la procession une marionnette du dieu créateur, dont elles tirent à chaque instant la ficelle.

Mais que dire de la femme grise d'opium, qui allait, la lèvre en feu et le sein au vent, rouler devant le bouc immonde ou le prêtre bestial caché sous cette figure?

Quand venait l'époque de la greffe, en Chaldée, on réservait l'honneur de l'opération à une jeune fille, et au moment où elle ouvrait l'écorce... Il n'y a plus de langue parlée qui puisse achever le récit.

Le jour de la fête d'Adonis, à Biblos, pas de femme honnête qui n'eût l'obligation de pleurer la mort du favori de Vénus, et de raser sa tête en signe de deuil; mais elle pouvait racheter sa chevelure en sacrifiant à la déesse avec un étranger de passage.

A Rhodes, l'oligarchie régnante jouait aux dés les femmes de la ville, et après la partie le perdant allait chercher l'enjeu à domicile et l'amenait de gré ou de force au gagnant.

Enfin, dans toute l'Asie Mineure, la jeune fille, quelle que fût sa naissance, faisait à Vénus l'offrande de sa première jeunesse, et sur le bénéfice du métier elle achetait un mari.

Donc, partout la prostitution, la prostitution sous un prétexte ou sous un autre, la prostitution au temple d'Anotis, la prostitution au tombeau d'Hylade, et non la prostitution cachée, honteuse, flétrie, punie, mais sacramentelle, mais déifiée, mais honorée et passée en quelque sorte à l'état d'institution et de liturgie. Et pourquoi non? qu'est-ce que la femme après tout? Voici la coupe : bois et passe, puis essuie ta lèvre. Est-ce même la peine de l'essuyer? l'autre coupe va circuler.

VI.

LA FEMME EN ÉTAT DE GRACE

La femme est une créature artificielle créée par elle-même, ou, pour mieux dire, par ce créateur de seconde main qu'on appelle le progrès. La nature ne l'a faite qu'à moitié, et l'a chargée ensuite de poursuivre l'opération. La femme l'a poursuivie de siècle en siècle, avec une infatigable conscience, et chaque fois qu'elle ajoute une plus-value à la première mise de fonds, elle monte en grade, elle prend un gage sur l'homme et passe enfin de l'état de chose à l'état de personne.

C'est en Grèce, pour la première fois, qu'elle donne signe et qu'elle fait acte de puissance. Un jour la foule d'Athènes, réunie sur la grève, vit sortir de la mer une jeune femme nue, qui secouait du pied

l'écume de la lame et tordait l'écheveau ruisselant de sa chevelure. C'était une étaïre, du nom de Mnésarète, qui donnait en public une répétition de la naissance de Vénus. La foule crut voir la déesse elle-même et entonna d'enthousiasme l'hymne à Cypris; ce jour-là la Grèce proclama la sainteté corporelle de la beauté. Or, sanctifier la beauté c'est glorifier la femme, qui en est l'expression suprême.

La Grèce a fait la femme belle, non-seulement sur le marbre, mais encore en nature. Jusqu'à l'époque d'Homère, il n'y avait dans le monde que la femme de peine, vouée par l'homme à un travail d'homme, sous le soleil et à la poussière: c'est elle qui moissonne, c'est elle qui attelle la mule, qui teille le chanvre, qui porte l'eau, qui lave le pied du voyageur ou qui le met dans la baignoire, qui l'essuie après le bain, qui le frotte d'huile et le revêt de sa tunique.

Cette vie de corvée, dans la maison et hors de la maison, ne pouvait que flétrir son corps et abrutir son esprit. Mais lorsque le développement de la cité eut développé l'esclavage, l'esclave releva la femme de faction; il prit à sa charge la grosse besogne : la femme n'eut plus que l'aristocratie du travail.

A partir de ce moment, elle garde la maison, elle y croît à l'ombre en grâce et en fraîcheur, elle y vit d'une vie sédentaire, mais non recluse; au lieu de croupir et de gonfler comme l'odalisque dans la stagnation forcée et dans l'atmosphère aphrodisiaque

du harem, elle fait au besoin la part de la gymnastique ou de la marche à l'air libre, et grâce à cette alternative de mouvement et de calme, elle revêt cette beauté définitive de formes que la sculpture a saisie au passage et fixée dans le Paros.

Le tissu cellulaire, dilaté par le repos et débarrassé de son trop-plein par l'exercice, ne prend que l'extension nécessaire pour adoucir les angles du corps et pour en éteindre les saillies; rien de heurté ni de brusque dans la statue de la femme; la ligne, partout elliptique comme la ligne de la colombe, glisse et coule, d'onde en onde, pour fuir et pour fondre, évanouie dans une autre ellipse.

Mais ce n'est là que la femme première, la Vénus sous-marine, en quelque sorte; il y a la femme seconde, je veux dire la femme en robe, car c'est la robe qui fait la femme. Puisque la question vient nous trouver encore une fois, il faut bien redire ici ce que déjà l'on a dit ailleurs.

La Providence, toujours maternelle pour l'homme, n'a pas voulu le vêtir, car elle l'eût vêtu comme tout autre animal d'un vêtement à poste fixe, adhérent à la chair, véritable suaire de l'épiderme, qui ensevelit le corps et qui amortit la sensation; elle a voulu au contraire laisser à l'homme le mérite de se vêtir lui-même d'un vêtement mobile qu'il peut prendre, quitter, alléger, épaissir, décorer à volonté, selon l'heure, la saison, l'état de son âme ou de sa personne; au moment de la genèse, sans doute, il reste

en arrière de la fleur et de l'oiseau sous le rapport de la couleur; mais avec le temps, grâce au costume, il peut soutenir la concurrence de la rose et de l'alcyon.

Car la beauté ce n'est pas seulement la ligne, c'est aussi la couleur. La femme a l'une et l'autre à la fois, le jour elle marche dans la dignité de sa robe, car c'est la robe qui l'a retirée du domaine public et qui l'a soustraite au communisme du regard; la femme a fait connaissance ce jour-là avec sa première vertu, avec la pudeur; elle a conquis la propriété de sa personne, elle a tenu sa beauté scellée sous le voile d'Isis; la beauté parle d'autant plus à l'imagination qu'elle repose, comme la divinité, dans la poésie de l'invisible, derrière le rideau du sanctuaire.

C'est l'amour qui donne, a dit Platon; lorsqu'il ne donne pas, lorsqu'il abandonne, ce n'est plus l'amour, c'est le sacrifice; l'amante est une victime; le don n'a de charme que parce qu'il a le droit de refus. Qui donc peut tenir à une grâce qui n'est pas une préférence et n'est qu'une contrainte? Voilà le secret de la ceinture de Vénus; grâce à cette ceinture magique, la femme dispose d'elle-même et possède désormais une double nature : l'une extérieure, l'autre confidentielle, l'une pour le courant, l'autre pour un élu.

Voici l'heure sacrée de l'intimité, où la vie renaît de la vie, où elle entre dans son apothéose, puisqu'elle revêt l'immortalité par la régénération; plus de tra-

vail ni de tumulte, tout est recueillement et mystère; la nuit fait silence, et le ciel couve la terre de son innombrable regard : le dieu approche de Psyché, et Psyché le reçoit sur son cœur, car une loi secrète d'harmonie a voulu que dans cette étreinte religieuse où l'âme cherche l'âme, à travers le voile mortel du corps, il n'y ait pas une fibre de l'être qui ne participe à la céleste entrevue.

Mais au delà de la robe, il y a la toilette, c'est-à-dire la poésie de la beauté. La femme de la Grèce avait le génie de la coiffure. Tour à tour nouée ou dénouée, relevée ou flottante, ornée d'un bandeau ou d'une résille, et toujours parfumée d'eau de marjolaine, la chevelure, au temps d'Athènes, semblait parler une langue variée, appropriée à l'état du cœur ou au besoin de la circonstance; la femme grecque sentait que toute sa puissance était sur cet olympe de sa personne; elle y accumule la richesse de séduction, elle y entrelace la perle et la rose, le lierre et le pampre, et fait en quelque sorte de son front l'autel vivant de la nature.

Elle appelle l'orfévrerie et la bijouterie à son secours; elle porte une grappe d'or à son oreille, une couleuvre d'or à son bras; elle jette négligemment sur son épaule la mantille de Tarente; elle passe enfin tout entière dans sa robe, elle en fait une chose vivante qu'elle anime de l'ondulation de sa taille et de la cadence de sa marche, si bien que partout où elle passe elle laisse, dans le sillage de sa ceinture

flottante au vent, cette mélodie ambroisienne dont parle Homère.

La femme grecque ne sait pas seulement marcher; elle sait aussi danser, elle possède cette musique muette du corps qui en module la pose et en multiplie la beauté. Elle possède encore l'autre musique, cette langue rêveuse de la passion; elle jette au vent, d'un doigt de feu, la note de la lyre ou de la harpe; de la chanson envolée de sa lèvre, elle verse un philtre dans l'âme de l'amant.

Enfin, le miroir révèle la femme à elle-même et lui donne la conscience de sa beauté. Je suis belle, donc je suis. A nous deux! peut-elle dire à l'homme; je connais le secret du regard, du sourire, je ne sais quoi de vague, de flottant, qu'on appelle la physionomie et qu'un poëte nommait l'âme à la fenêtre. La grâce, désormais, va lutter contre la force, et Vénus victorieuse pose déjà le pied sur le globe et plonge son doux œil bleu à l'horizon lointain de l'avenir.

VII.

LA COUR DE L'OLYMPE.

Partout, l'homme a fait Dieu à son image, mais nulle part autant que dans l'ancienne Hellade. La religion grecque n'est autre chose que la Grèce elle-même, la Grèce en l'air, mais si près de terre, que de part et d'autre on peut se donner la main et se croire en famille.

Le dieu grec, c'est l'homme en grand, l'homme moins la mort, et encore jusqu'à nouvel ordre, car la théogonie insinue que Jupiter pourrait mourir à son tour et laisser la place à un héritier; mais provisoirement il a l'éternité à son service.

L'Olympe forme une république fédérative, subordonnée à une sorte d'amphyctionie; chaque dieu, comme chaque déesse, a son département et sa be-

sogne, qui le ciel, qui le soleil, qui la terre, qui la mer, qui l'enfer, qui la poésie, qui l'agriculture, qui le commerce; seulement on avait déféré d'un commun accord l'hégémonie à Jupiter; chaque fois qu'il y a une question sur le tapis on la traite en conseil, et quand un dieu fait défaut on renvoie la délibération à une autre séance.

Donc la divinité, qu'elle soit mâle ou femelle, passe par toute la filière de l'existence humaine; elle naît comme l'homme, elle tette comme l'homme, grandit, travaille, mange, boit, et le reste toujours comme l'homme, plus que l'homme seulement; entre l'élément divin et l'élément humain, ce n'est jamais qu'une question de quantité. Enfin une déesse accouche ni plus ni moins qu'une mortelle, et elle y met autant de difficulté, puisqu'au moment de l'opération elle avait recours à la sage-femme Ilythie.

L'essence divine, toute divine qu'elle est, ne met pas un corps céleste à l'abri de la souffrance. Quand Ajax blesse Mars, le blessé crie à fendre le ciel, et quand il blesse Vénus elle porte la main à sa blessure et sanglote de douleur. Jupiter sent un jour la colère lui monter au visage, il secoue sur son front sa touffe olympienne, et levant sa main enflammée sur Junon, il menace de la marquer si profondément qu'elle n'en pourra guérir de douze années.

Un habitant de l'empirée avait l'âme pétrie du même limon qu'un héros d'Homère; par charité sans doute pour la nature humaine, la tribu divine

en partageait toutes les passions, la colère, la perfidie, l'hypocrisie, l'envie, la vengeance, l'astuce : Cérès ment, Appollon ment, Junon ment pour tromper Vénus; Jupiter ment, bien que l'omnipotence pourrait le dispenser du mensonge; aussi aucun dieu ne croyait à la parole d'un autre dieu, il exigeait toujours, en matière grave, un serment sur le Styx, parce que ce serment soumettait le parjure à la juridiction de l'enfer.

La divinité avait surtout la jalousie du métier: pour peu qu'on manquât de respect à sa puissance, elle vengeait cruellement l'injure; Minerve essaye de jouer de la flûte, mais elle voit sa grimace au miroir, elle jette la flûte de dépit; Marsyas la ramasse et continue la mélodie; pour le punir de l'impertinence, la déesse lui administre la bastonnade. Un autre jour, l'infortuné virtuose défie Apollon au contrepoint, et Apollon cloue Marsyas à un arbre et l'écorche tout vif, pour lui inculquer le respect que l'homme, né de la femme, doit au dieu de la musique.

Mais c'est sur le chapitre de la galanterie que la divinité touchait de près à l'humanité. Jupiter avait sans doute une femme unique pour le décorum; mais il allait sans cesse à la découverte, mais il battait les buissons en compagnie de Mercure; il prenait toute espèce de travestissement pour surprendre quelque pauvre imagination terrestre affolée de surnaturel; après l'avoir divinisée en passant, il remontait dans toute sa gloire à côté de Junon qui boudait et faisait

lit à part pour punir l'infidèle de son absence. Puis un bâtard naissait de l'aventure, moitié homme, moitié dieu, qui mettait de plus en plus le ciel et la terre de niveau.

Puisque le maître de l'Olympe interprétait ainsi le mariage, une déesse pouvait bien suivre l'exemple. Aussi Vénus, la plus mal lotie de la troupe en fait de mari, allait-elle chercher une indemnité auprès de Mars, car, de tous les amants possibles, c'est encore du soldat qu'une coquette peut tirer le meilleur parti; mais Vulcain surprit l'intrigue, on connaît la bouffonnerie de sa vengeance; l'Olympe en rit encore à gorge déployée. Le dieu de la guerre pris en flagrant délit dut payer l'amende à la partie lésée.

La leçon ne corrigea pas Vénus, incorrigible de sa nature; quand elle ne trouvait pas de dieux à sa portée, elle descendait à un étage au-dessous et passait la soirée avec Anchise. Elle donna ainsi le ton à tout ce qui avait dans les veines une goutte de sang divin; une nymphe menait toujours l'amour bride abattue; Circé enleva Ulysse à première vue par droit d'aubaine. Une déesse n'avait pas de fierté et il n'y avait pas de petit service qu'elle ne rendît à l'occasion; Thétis chassait les mouches du corps de Patrocle.

La cour de l'Olympe n'était en réalité qu'une cour d'amour, une apothéose voluptueuse de la force et de la beauté. Il y avait à coup sûr, sous toute cette mythologie, une symbolique acceptable, une philosophie quelconque de la nature; on y retrouve çà et là

comme un écho perdu du panthéisme de l'Inde et de l'Égypte. La fable de Cérès, par exemple, représente, à n'en pas douter, l'énergie créatrice du monde; aussi l'insigne de la génération figurait à sa procession aussi bien qu'à la fête d'Isis.

Mais la Grèce n'avait pas de clergé attitré, de théologiens par état; on tirait le sacerdoce au sort comme on tire aujourd'hui le jury, le premier citoyen venu pouvait exercer le souverain pontificat, et après une année de fonction il retombait dans la multitude. Comme cette prêtrise d'occasion n'avait ni ne pouvait avoir mission de dégager le dogme caché sous le symbole, il arriva naturellement que la légende dévora l'idée; la religion sortit du domaine de la théologie, pour entrer dans le monde de l'imagination; ce ne fut plus que la poésie légère de l'amour et du plaisir.

Quoi qu'il en soit, la religion bisexuelle de l'Olympe, en mettant le dieu mâle et le dieu femelle sur le pied d'égalité, devait réagir sur le sort de la femme et la relever par le mérite de la déesse; aussi, concurremment avec l'homme, et quelquefois à l'exclusion de l'homme, la femme avait le droit d'exercer le ministère de la prêtrise dans le temple, de présenter la victime à l'heure du sacrifice; quelquefois même elle versait le vin sacré dans une coupe d'ambre, moulée sur son sein, et le répandait ensuite sur l'autel, comme pour offrir au dieu tout ce qu'elle pouvait avoir en elle de divin.

C'était bien en effet dans le sein de la femme que le dieu faisait élection de domicile, lorsqu'il voulait parler à la terre et lui signifier l'avenir. Une jeune fille a pris place au trépied, et là, penchée sur le soupirail, effarée, hérissée, travaillée par le fluide sacré, trop fort pour la chair humaine, elle bondit sur elle-même et rend la divinité dans un flot d'écume. La Pythie donnait ainsi le mot d'ordre à la Grèce et faisait la paix ou la guerre, du fond de sa caverne.

Quand la femme compte devant Dieu, elle compte devant l'homme; la Grèce la relève d'un mot : un seul homme a une seule femme, et la dot complète la monogamie. Le mari n'achète plus la femme, ne la possède plus par conséquent; elle paye son écot et contribue à la dépense de la communauté. Elle entre dans le mariage non plus à titre de cheptel, mais sur le pied de sociétaire, et à la rupture de l'association, par décès ou par divorce, elle reprend son apport. Elle a donc une existence personnelle, une existence civile, bien précaire encore sans doute; mais la monogamie a posé une promesse, la logique secrète de l'histoire en dégagera la conséquence.

VIII.

LA FEMME A SPARTE.

Il ne faudrait pourtant pas surfaire cette liberté première, qui n'était après tout qu'une réduction de la servitude; mais, avant de parler de la femme en Grèce, un mot de la femme à Sparte; cette république contre nature mérite une mention.

Lycurgue avait organisé la piraterie en république; il avait fait de la nation une bande et de Sparte une caverne. Ni science, ni industrie, ni commerce, rien que la guerre et toujours la guerre, sinon Sparte meurt d'ennui.

Cette race-là tient de la bête fauve, elle hurle pour combattre, elle hurle pour voter, c'est le candidat qui obtient le plus fort hurlement qu'elle choisit

pour éphore; elle a le génie de la cruauté et la vocation de la perfidie.

Là on fouette l'enfant pour lui enseigner la douleur, on fouette l'esclave pour le rappeler à la servitude; quand la jeunesse n'avait rien de mieux à faire pour le moment, elle allait, à la brune, attendre l'ilote attardé au coin d'un bois et le tuait, à l'affût, en partie de plaisir.

Sparte envoie au loin une expédition, mais qui gardera pendant ce temps-là les esclaves? Elle les assemble un matin sur la place : J'ai besoin de soldats, leur dit-elle, choisissez deux mille braves parmi vous, et, sur votre désignation, je les affranchis et les enrôle dans mon armée.

Ils nomment les deux mille au scrutin; Sparte couronne les élus de fleurs et les promène en triomphe autour de l'autel de la liberté. Depuis, on n'en a plus entendu parler; Sparte les égorgea, un à un, pour décapiter toute tentative de révolte.

Ce peuple de proie, ce peuple de nuit, qui ne rêvait que meurtre et que vol, ne vit dans la femme qu'un moyen de fabriquer des soldats, et, pour perfectionner la fabrique, il la soumit au même régime que l'enfant de troupe qu'on appelait le jeune Spartiate et qu'on dressait pour l'armée.

On luttait ensemble au pancrace, on faisait le coup de poing ensemble, la jeune fille vêtue jusque-là, et encore à peine, et le jeune lutteur couvert d'huile pour tout vêtement. Ainsi traînée et roulée dans la

poussière de la palestre, la femme changea de nature en quelque sorte : ce ne fut qu'un hermaphrodite, une bravade à la nature.

Entre gens qui s'étaient tout dit et qui n'avaient plus rien à se montrer ni à se cacher, il ne pouvait être question d'amour, tout au plus pouvait-il être question de mariage; mais le mariage n'était qu'un coup de main de plus, dans l'ombre, et un partage au hasard.

Quand venait la saison des épousailles, on faisait une battue de toutes les filles à marier, et on les jetait en bloc dans une salle obscure; une heure après on lançait les garçons à travers cette nuit, peuplée de spectres invisibles.

Ils allaient à tâtons, les bras tendus, interrogeant l'inconnu de la main et palpant le vide; mais sitôt qu'un Spartiate avait mis le doigt sur une tête, tout était dit, le mariage était conclu; il l'avait touchée, elle lui appartenait désormais; il devait épouser quand même le numéro qu'il avait tiré à la loterie, à ce colin-maillard conjugal; pour avoir voulu essayer un autre tirage, un roi dut payer l'amende.

On mettait à part la jeune fille ainsi prise au jugé, et après lui avoir rasé la tête et jeté sur le dos une cape d'homme, on la conduisait dans un cabinet noir où elle attendait son heure en silence. Le mari allait souper, pendant ce temps, à la table commune de la Phytidie. Mais entre un service et l'autre, c'est-à-dire entre un brouet et un ognon, il faisait

une absence sur la pointe du pied et il revenait ensuite, en rasant la muraille, reprendre sa place au repas. C'était cette absence d'un quart d'heure qui constituait toute la cérémonie du mariage.

Lycurgue n'avait compris l'union de l'homme et de la femme qu'au point de vue du rendement, c'est-à-dire de l'accroissement de population; le reste n'était qu'un hors-d'œuvre, un passe-temps de fainéant. Aussi avait-il chassé l'amour de sa caserne. En revanche il refusait au célibat le droit de cité.

Aux premières neiges de l'hiver on faisait main basse sur les célibataires, on les déshabillait de la tête aux pieds, et on les forçait de courir autour de la statue de Diane; les beautés Spartiates leur donnaient en passant des soufflets ou des étrivières et leur chantaient, pendant l'exécution, une chanson burlesque, pour leur apprendre à respecter les lois de la nature; les battus payaient ensuite l'amende.

On n'avait à Sparte aucun sentiment de pudeur; avant tout il fallait peupler. Un mari prêtait sa femme au voisin et lui empruntait la sienne en retour; c'était la loi qui ordonnait ce troc nuptial pour croiser l'espèce, et chacun reprenait son bien à la fin de l'expérience. Quand un vieillard épousait une jeune fille, tout homme de bonne volonté avait le droit d'aller au secours du mari.

L'armée spartiate faisait le siége de Messène; elle avait juré de ne rentrer à Sparte qu'après avoir pris la ville d'assaut; le siége traîna autant que le

siége de Troie, et, durant cette longue Iliade, les jeunes filles condamnées au célibat forcé semaient tristement leurs fleurs au vent du désert.

Heureusement qu'il y avait au camp, devant Messène, des conscrits vierges de tout serment, qui pouvaient retourner à Sparte sans manquer de parole à la divinité. On les détache du corps d'armée pour une mission secrète, pour le service de l'État; ils entrent de nuit dans Lacédémone et ils exécutent leur consigne. On donna le nom de Parthénies aux enfants qui naquirent de cette expédition.

Ainsi, voilà un législateur, un monomane de guerre, qui prend la femme dans sa main de fer, et qui la repétrit pour le besoin de sa ménagerie, qui la tue à elle-même ou qui la dénature dans toute sa personne, pour en faire quoi? une espèce de poulinière humaine bien conditionnée, bien proportionnée, qui donne à la patrie le plus de produit et le meilleur produit possible, et quand elle met au jour un enfant malingre, bouche inutile, on le jette au rebut.

Eh bien, cette femme ainsi mutilée, ainsi froissée dans sa grâce, dans sa tendresse, dans tout ce qu'il y a de plus sacré en elle, va précisément dominer avec le temps et confisquer un jour la république. Elle a jeté au vent toute retenue, elle a puisé, dans le pêle-mêle de la gymnastique, l'habitude de tout oser; elle pourra d'autant mieux commander à l'homme qu'elle a trouvé le moyen de s'en passer. Sans cesse veuve d'un mari absent, elle a cherché dans la dé-

bauche une consolation de la solitude, et de débauche en débauche elle a fini par tomber dans l'andromanie. Alcibiade corrompt la femme du roi Agis malgré la garde des éphores; il y mit à la vérité un prix raisonnable, la somme de cent dariques; quand on lui en faisait le reproche : J'ai voulu fonder, dit-il, une nouvelle dynastie.

Vénus a toujours mené Mars à la lisière, Homère l'a dit le premier et partout l'histoire le redit. A Sparte, l'homme règne et la femme gouverne. Il y avait à cela plus d'une raison : d'abord le mari partait à tout propos pour la guerre, et ce qu'il pouvait y faire de mieux c'était de mourir, il y mourait donc la plupart du temps; avec ce système de coupe réglée, la population de Sparte baissa des neuf dixièmes du siècle de Lycurgue au siècle d'Aristote.

Or, à Sparte, la femme avait le droit d'hériter, et, grâce à la mortalité du sexe guerrier, elle hérita si bien, que de succession en succession elle posséda bientôt le tiers de la Laconie. Comme elle avait la gérence exclusive de son patrimoine, elle faisait la loi à son mari, du droit de la bourse, et elle profita de son omnipotence pour déployer un lyrisme forcéné de toilette.

Le luxe engendre la luxure : tout ce qu'il y avait de joaillerie en Grèce, ou d'étoffe impalpable comme une toile d'araignée, prit le chemin de Sparte pour aller briller sur la tête ou sur la poitrine d'une

arrière-petite-fille de Lycurgue. Bientôt, malgré la déconsidération attachée au célibat, il n'y eut plus de célibataire assez intrépide pour épouser un objet de luxe aussi coûteux qu'une héritière spartiate. Voilà une belle robe, disait un philosophe à Pentésilée, une robe ineffable et divinement brodée, mais elle t'empêchera de trouver un mari.

Une femme en robe brodée ne saurait songer à mourir. La citoyenne de Sparte pouvait affecter autrefois je ne sais quelle emphase de patriotisme; elle pouvait, dans un accès d'héroïsme, mettre la nature au défi, elle pouvait danser en apprenant la mort d'un fils tombé sur le champ de bataille, ou bien encore tuer de sa propre main un fils coupable de lâcheté; mais, depuis lors, Sparte avait eu le temps de piller la Grèce, la femme avait eu sa part de butin, et de ce moment elle contracta ce tremblement chronique qu'on appelle l'esprit de conservation.

L'heure de la défaite sonne enfin pour Sparte; l'armée d'Épaminondas approche, elle touche déjà au faubourg; partout autour d'elle la campagne brûle, comme pour marquer son passage; que va faire au moment de l'assaut cette héroïne élevée militairement dans la palestre? va-t-elle retrouver le vieux cœur spartiate, l'élever à la hauteur du péril, prendre la pique au besoin et combattre sur le rempart? Non, à la première vue de la fumée thébaine, elle court éperdue à travers la ville, elle crie, elle

pleure, elle donne le signal du sauve-qui-peut et jette le désordre dans la garnison.

Jamais œuvre ne tourna plus complétement contre la pensée de l'ouvrier que l'œuvre de Lycurgue : il a voulu exclure l'amour de sa république, et il y a introduit la débauche ; il a voulu y organiser la pauvreté, et il y a concentré la richesse ; il a voulu supprimer la femme, et il l'a exaltée au-dessus de l'homme ; il a voulu l'exercer à la bravoure, et il l'a dressée à la poltronnerie ; et de cette république paradoxale, qui n'était qu'une perpétuelle contravention à la nature, il ne resta qu'une chose, une seule, la démonstration de l'impuissance de l'homme à tirer une société de son cerveau.

IX.

LA FEMME A ATHÈNES.

Ce n'est donc pas à Sparte qu'il faut chercher la femme grecque, on ne la trouve que dans Athènes. Au lieu de la prodiguer dès l'enfance et de la jeter sur la place publique, le peuple Athénien la tenait au secret dans l'arrière-boutique du gynécée; une jeune fille ne pouvait voir ni entrevoir l'innomé que le sort lui tenait en réserve. A peine avait-elle atteint l'âge de nubilité, que son père faisait choix pour elle d'un jeune homme ou d'un vieillard, peu importe; elle n'avait pas à discuter le candidat, elle n'avait qu'à l'accepter.

Ischomaque disait à sa femme le lendemain de son mariage : Après avoir délibéré, moi pour moi, et ton

père pour toi, je t'ai choi sie. e mari choisit, la femme subit, voilà le mariage d'Athènes; on débat le montant de la dot; le chiffre une fois arrêté, le fiancé donne un baiser à sa fiancée et ajoute à ce cadeau un autre en argent.

Alors la jeune fille prend congé de Diane, la déesse de la virginité, elle lui offre en sacrifice pour l'apaiser une mèche et une truie. Mais elle a soin de distraire le fiel de la victime, pour le jeter derrière l'autel; ce qui voulait dire que la femme ne devait jamais garder rancune à son mari.

Quand la future avait mis sa conscience en règle avec Diane, son futur allait la chercher dans un char à la tombée de la nuit; elle montait à côté de lui, une couronne de sésame sur la tête et une poêle à frire dans la main; de chaque côté du char marchaient deux files de canéphores, la corbeille pleine de fleurs ou de fruits selon la saison; un paranymphe ou garçon de noce ouvrait la marche, une branche d'aubépine sur l'épaule, de conserve avec une hyponymphide ou compagne de la mariée.

Le paranymphe chantait : J'ai changé mon sort pour un sort meilleur. Lorsque le cortége touchait à la maison du mari, enguirlandée pour la circonstance, la mariée mettait pied à terre, et à peine avait-elle franchi le seuil, qu'on brûlait l'essieu du char, pour constater qu'elle devait abdiquer toute pensée de retour; pour plus de clarté, elle trouvait dans l'antichambre une statue de Vénus le

pied sur une tortue; elle soupait ensuite tête à tête avec son mari, et au dessert une canéphore lui versait une corbeille sur la tête en signe d'abondance.

Le souper fini, elle passait dans la chambre nuptiale ; une esclave venait la déchausser pendant qu'une autre esclave, appelée loutrophore, répandait sur elle l'eau lustrale de la fontaine de Callirhoé; après l'ablution, elle partageait avec son mari une grenade ou un coing par moitié, et, à dater de ce jour, elle avait le droit de filer la quenouille, c'est-à-dire de mourir d'ennui; mais si elle savait comprendre la poésie terre à terre du pot-au-feu, elle portait le titre glorieux d'épimélide, c'est-à-dire de ménagère.

L'épimélide gardait son nom de famille, car si elle avait pris le nom de son mari, on aurait pu croire qu'elle faisait un avec lui, tandis qu'on faisait deux en ménage. Du jour où elle était mariée, elle ne voyait plus le maître de la maison ou ne le voyait que par période, à l'époque réglementaire de Solon; car la loi imposait au marié une visite de rigueur à la mariée par quartier de lune. A qui parles-tu moins qu'à ta femme, demandait Socrate à un de ces maris intermittents? A personne, répondait naïvement l'Athénien ; et en effet, quelle parole pouvait-il échanger avec une ingénue effarouchée, élevée à la cantonade, dans une parfaite ignorance?

La femme, en revanche, devait garder les arrêts dans son gynécée, relégué pour plus de sûreté sur

la basse-cour, au premier ou au second étage; on y arrivait par une étroite allée fermée d'un guichet, et souvent par une échelle mobile qu'un esclave retirait au coucher du soleil. Défense à la femme de quitter son quartier sans permission, de passer d'une pièce à l'autre, de recevoir aucune visite et de mettre la tête à la fenêtre.

Obtient-elle un laisser-passer de son mari pour aller en ville ou à la campagne, elle ne peut prendre, de par la loi, qu'une robe de rechange et un panier d'un faible échantillon, de crainte qu'elle n'abuse du congé pour prolonger son absence; quelque part qu'elle aille, une duègne ou un garnisaire la suit pas à pas, la nuit avec une torche et le jour avec une ombrelle; pendant toute la durée de la promenade, elle garde son voile sur la figure, mais elle doit soigner sa toilette, car, à la moindre hérésie de la tenue, le gynécome ou inspecteur chargé de la police féminine condamne la délinquante à une amende et affiche son nom, dans le Céramique, sur l'écorce d'un platane.

Le peuple athénien n'avait pas conscience de la vie d'intérieur; la maison elle-même portait témoignage de son indifférence pour le chez soi et le quant à soi; on n'y trouvait rien de ce qui montre l'identification de l'homme à sa demeure. La maison de Socrate valait deux cents francs, le mobilier compris; une maison du prix de deux mille francs passait pour une folie. La vie publique, en Grèce, absorbait la vie

privée, le citoyen vivait en plein vent et disparaissait dans le panthéisme de la cité.

L'esclave seul travaillait en Grèce; l'homme libre aurait cru déroger en apprenant un métier; aucune occupation par conséquent ne le retenait au domicile; il vivait donc à l'état perpétuel de vagabondage, au gymnase, au théâtre, à l'agora, au Pyrée, à l'Académie, au cabaret, partout enfin où il pouvait trouver un dédommagement du travail et secouer la fatigue du farniente.

La loi avait bien institué la monogamie en Grèce, mais elle autorisait le concubinage, c'est-à-dire la polygamie à distance. Nous avons une femme, disait Démosthènes, pour notre lignée, et une concubine pour notre plaisir; mais la concubine ne gagne la gageure contre la femme légitime qu'à la condition de l'emporter sur elle en puissance de séduction; donc le mari vivra chez elle de préférence.

Que fera la femme ainsi laissée à l'abandon ou réduite à son quartier de lune? Elle voudra lutter corps à corps avec sa rivale; la rivale est belle, car la beauté est sa condition : eh bien, la femme sera belle à son tour, elle demandera un coup de main à l'art contre la nature, elle déploiera tout ce que le génie de la stratégie féminine a de ressources pour ramener la victoire de son côté; et la voilà qui peint ses sourcils, qui poudre ses cheveux, qui couvre ses joues de céruse, qui les farde de jus de mûres, qui badigeonne sa poitrine d'une teinte verte de jaspe



et qui parfume le tout d'un flot de cinnamome ; et, après avoir jeté un regard dans son miroir, cette femme polychrome allume sa lampe et attend.

Mais le temps fuit; elle attend en vain, et pendant que, la tête tombée de désespoir sur son chevet, elle y essuie l'enluminure de son visage, elle entend tout à coup un air de flûte au rez-de-chaussée, puis un bruit de voix et d'éclats de rires : c'est le mari qui traite sa concubine en société d'amis, et à la fin du repas, pour incendier l'imagination des convives, un jeune danseur et une jeune danseuse jouent au naturel l'union de Bacchus et d'Ariane.

Que pourra-t-elle donc faire pour fuir le supplice de ce divorce dans le mariage? Travailler? mais l'esclave travaille pour elle. Lire? mais la femme n'apprenait pas à lire, et d'ailleurs le livre à cette époque était une rareté. Rêver? mais de quoi? la rêverie suppose une activité d'âme que l'instruction pouvait seule donner; que fera-t-elle donc, encore un coup, pour échapper à l'obsession de cette monotonie d'une heure qui tombe toujours la même, avec le même poids, comme la goutte d'eau dans la clepsydre?

Alors la femme cherche un alibi dans l'ivresse; elle boit à outrance de ce vin grec, épaissi à la cuisson, espèce de gelée alcoolique qui portait au cerveau; elle poussera si loin la curiosité de l'amphore, que le mari devra cacheter la porte du gynécée pour empêcher sa compagne de descendre ou plutôt de

monter à la cave, car l'antiquité plaçait la cave au grenier.

Hélas! dit une femme d'Aristophane, nous n'avons plus la liberté de prendre nous-mêmes du vin dans le cellier, nos maris en ferment la porte avec une petite clef laconienne d'une insigne perfidie, et ils cachettent la serrure avec un cachet vermoulu dont on ne peut imiter l'empreinte.

Voilà ce que disait une Athénienne du temps d'Aristophane? Mais qu'importe la clef laconienne, qu'importe le cachet vermoulu? il n'y a pas de porte ni de muraille à travers laquelle une femme ennuyée ne puisse passer.

X.

LA BACCHANTE.

Le vin ne suffit plus, il faut l'orgie. Evohé! voici le Dieu qui passe; c'est la fête de Bacchus; et la foule répète le refrain d'Evohé.

A cet appel, il n'y a pas une Athénienne dévote qui ne sente le dieu agir. Elle jette sa robe, et, à moitié nue, la poitrine au vent, elle bondit au milieu de l'ouragan bachique, en hurlant à son tour : Evohé!

Et les voilà, bacchants et bacchantes, pêle-mêle, les bacchantes échevelées, en état de grâce, c'est-à-dire d'ivresse; et ils vont, et ils roulent en désordre, une peau de bouc sur l'épaule, au bruit des tambours de basque, des flûtes, des castagnettes et des grelots. Evohé!

En tête marchent les canéphores, les matrones, prêtresses qui portent le vase mystique, la balançoire sacrée et le drapeau de l'un et l'autre sexe en bois de figuier.

Puis viennent les ménades, couronnées de lierre et la tête renversée, qui fouettent l'air de leurs thyrses, et secouent sur la foule des poignées de serpents.

N'approchez pas, vous qui passez, car elles ont la main terrible des bacchantes d'Euripide, qui tuaient un bœuf rien qu'à le toucher; elles mettraient un homme en lambeaux, comme Orphée ou comme Panthée.

De temps à autre, une outre crevée passe de main en main, et les ménades collent leurs lèvres en feu à la plaie béante, pour aspirer dans une dernière goutte de vin une recrudescence d'inspiration divine.

Et alors elles arrachent les chevreaux des mains des sacrificateurs, elles les éventrent avec les ongles, avec les dents, et, la bouche barbouillée de lie et de sang, elles vomissent une ordure lyrique, en complétant la strophe par la pantomime.

Il faut bien que la femme honnête ait son tour d'existence, qu'elle rattrape la vie perdue par un redoublement de débauche; vautrons-nous, mais vivons.

La contagion gagne, de proche en proche, jusqu'à l'homme lui-même; au passage de la bacchanale, il sent passer dans son corps je ne sais quel frétillement

sacré, et il trépigne de sympathie, et toute la population entre en danse à la fois.

Démosthènes descendait un jour de la tribune, où il venait de tonner contre Philippe; il voit passer le cortége sur la place de l'Agora, et aussitôt il exécute une cordace à l'honneur du dieu de la vendange.

La nuit vient enfin, il est temps qu'elle vienne; les bacchantes ne peuvent plus marcher, leurs jambes fléchissent, leur tête ballotte, et à peine ont-elles atteint le temple du dieu Liber, qu'elles s'écroulent de tout leur poids, et se roulent sur l'herbe du bois sacré...

Çà et là, une torche agitée par le vent jette une clarté intermittente sur des groupes confus, et l'on n'entend plus que les derniers soubresauts de l'épilepsie bachique, qui expire dans les ténèbres.

A la première étoile du matin, les ménades refroidies se réveillent comme d'un mauvais songe, elles se lèvent du champ d'orgie, et pâles, et brisées, elles regagnent lentement leur maison, et souvent elles rapportent de cette nuit secrète un enfant de plus à leur mari.

Une fois réintégrées à la prison conjugale, elles reprennent le cours interrompu de leur ennui; l'habitude invétérée du galvanisme alcoolique ravageait leur système nerveux et les jetait dans une funèbre mélancolie, aggravée encore par je ne sais quel exorcisme solitaire de fabrique milésienne...; jusqu'à ce qu'enfin, lasses d'évoquer l'ombre d'un mari absent,

elles cherchent, comme ce mari lui-même, à élargir le cercle du mariage.

Elles étouffent dans cette asphyxie ; il leur faut de l'air, du drame, de l'espace, n'importe où, n'importe comment, n'importe à quel prix, pourvu qu'elles aillent, qu'elles sentent, qu'elles multiplient la sensation en elles par la multiplicité de la péripétie.

Le mérite de la difficulté vaincue donne un attrait de plus à l'amour de contrebande. N'est-ce pas justice, après tout? n'est-ce pas la loi du talion? Demandez plutôt à la femme de Démosthènes : son mari a pris un amant, elle le partage avec son mari.

Plus une matrone, d'ailleurs, court de dangers, plus elle déploie de stratégie ; la femme d'Ephilète sait huiler une porte à propos et donner un tour de clef à son geôlier; Philumène, bien que mariée à peine de la veille, verse un narcotique à son mari, et va souper en compagnie, et quelle compagnie! et quel prix voit-elle donner!

Malgré la sévérité de sa réclusion, la femme mariée descend au niveau de la courtisane, elle fait de la débauche sa nourriture quotidienne, et quand elle doit célébrer une neuvaine de continence pour la fête de Cérès, elle a besoin de recourir à un contre-poison de circonstance et de coucher sur une paillasse d'agnus castus.

Le mari, toutefois, peut surprendre l'intrigue de sa femme; si c'est avec un esclave, faute de mieux, il tue l'esclave : il en a le droit, bien plus, le devoir. Si

c'est avec un citoyen, il met sa femme à la porte, et la délinquante, ainsi congédiée, n'est plus qu'une créature de rebut, hors la loi; la frappe qui veut, la tue même qui veut, et pour inscrire sa faute sur elle et la crier au regard, elle marchera pieds nus et portera un habit de mendiante.

Quant au complice, on le soumet à une épilation en règle, et on le bouche avec une rave ou avec une branche d'épine, et on saupoudre la partie suppliciée avec la cendre du foyer. Le mari avait le droit de le tuer sur place, au moment du délit; généralement il aimait mieux en tirer une rançon.

Mais avec le temps et à la réflexion, on avait fini par souscrire, entre mari et femme, un concordat tacite de tolérance mutuelle. Qu'une femme ait un commerce avec un autre homme, disait Xénophon, son mari ne l'en estime pas moins, s'il croit que leur amitié n'en ait reçu aucune atteinte.

Il faisait mieux que l'estimer, il l'exploitait à l'occasion; il la mettait en vente et partageait le bénéfice; il pouvait même légalement la prêter à un substitut d'un jour, sans qu'elle eût à réclamer contre cet abus de confiance.

Il pouvait la léguer par testament à un ami; le légataire pouvait, à son tour, accepter la succession sous bénéfice d'inventaire; mais la veuve léguée n'avait aucune action en nullité contre ce legs de sa personne.

Quand une périclère, c'est-à-dire une héritière

universelle, n'avait pas d'enfant, son plus proche parent avait le droit de prendre d'office à côté d'elle la place du mari, pour réparer le tort que son incapacité faisait à la famille.

Enfin, quand le mari d'une péricière mourait sans laisser d'héritier de son mariage, le plus proche parent de la veuve, fût-il déjà marié, devait répudier sa propre femme, pour accepter la survivance du défunt.

La loi de Solon le voulait ainsi, pour maintenir l'unité de famille par l'inviolabilité du patrimoine. La chose passait avant la personne, la personne formait en quelque sorte le cheptel du patrimoine.

La femme avait, comme le mari, le droit de réclamer le divorce pour incompatibilité d'humeur, mais c'était un droit purement honoraire, qui ne descendait jamais dans la pratique; quelle femme aurait osé raconter en public une infortune conjugale qui n'eût soulevé qu'un éclat de rire?

La femme d'Alcibiade voulut un jour essayer du divorce, mais à peine eut-elle comparu devant le juge, qu'elle balbutia, qu'elle demanda grâce, et que son mari, la prenant par le bras, la ramena chez lui aux applaudissements de la multitude.

L'Athénienne, toujours frappée d'incapacité et tenue à la chaîne, jeune fille, sous la tutelle de son père, femme, sous la tutelle de son mari, veuve, sous la tutelle de son enfant, ne peut ni gérer son patrimoine, ni témoigner, ni tester, ni poursuivre en justice; Lysias enseigne quelque part qu'on pouvait

l'assimiler à un esclave et la soumettre à la torture.

Quand un mari compromet la dot de sa femme par une mauvaise gestion, la femme ne peut intenter par elle-même aucune action contre le déprédateur de sa fortune, il faut qu'elle ait recours à un tuteur légal, à l'archonte éponyme.

Quand enfin son mari vient à mourir, elle retombe de la domination maritale sous la puissance de son enfant, et cet enfant, à l'âge de seize ans, mineur lui-même, incapable de contracter mariage, fait de sa mère sa pupille, et, de son omnipotence de tuteur, il peut lui imposer un second mari.

C'est que la femme portait encore sur son front le poids de je ne sais quelle déchéance; la femme a moins de vertu que l'homme, disait Platon; la femme n'a qu'une âme en sous-ordre, disait Aristote; la femme ne doit faire parler d'elle ni en bien ni en mal, disait Thucydide. La femme, disait Hippocrate, est perverse par nature; son penchant doit être journellement réprimé, autrement il pousse en tout sens comme un arbre : quand le mari est absent, les parents ne suffisent pas pour la garder. On lui refusait jusqu'au droit à la vertu; Périclès recommandait aux femmes de pleurer leurs maris, pour ne pas ajouter l'ingratitude à tous leurs défauts de nature; pourquoi parler mal d'une femme? ajoutait Carcinus, ne suffit-il pas de dire que c'est une femme? enfin, Euripide les interpellait ainsi en plein théâtre :

C'est votre mauvais génie, c'est la perversité innée

de votre âme qui jette le deuil dans notre patrie. Il serait à souhaiter que la nature découvrît une recette pour perpétuer le genre humain sans recourir à votre assistance.

La femme n'avait donc qu'à souffrir et à mourir, et quand on croyait qu'elle avait bien vécu, on gravait une bride sur sa tombe; c'était là son plus grand éloge : elle avait su ronger son frein et garder le silence.

VI.

L'ÉTAÏRE.

Si la femme n'est que cela, la meilleure, à coup sûr, c'est la femme qu'on garde à volonté ou qu'on ne garde pas, c'est-à-dire l'étaïre.

Or, qu'est-ce que l'étaïre? la femme en liberté, *libertina*, la femme déclassée, la comète errante de l'amour.

L'étaïre aime comme elle veut, qui elle veut, mais de préférence, bien entendu, qui flatte son amour-propre ou qui met le prix à son sourire; elle lui envoie une pomme mordue ou une rose fanée, et il peut entrer en jouissance.

Il ne faudrait pas cependant faire de confusion; il y avait à Athènes Vénus et Vénus, et entre l'une et l'autre toute la distance de la borne au boudoir.

Il y avait la Vénus omnibus, la *Pandemos*. Mais qu'était-ce? une déesse de louage à tant l'heure, à peine une obole. Elle porte un bouc sur son blason, et loge dans un quartier perdu d'Athènes; on passe devant son temple, et on entre, et on sort, et ensuite on va au bain noyer l'odeur.

Cette Vénus-là n'est qu'une esclave qui sert le public au lieu de tourner la meule, et qui rapporte religieusement sa recette au propriétaire; elle ne peut circuler dans la rue qu'en robe à ramages et le masque sur la figure.

La Vénus étaïre, au contraire, cette aristocrate du vice, ne voit que la bonne compagnie; on n'entre chez elle qu'autant qu'elle veut bien ouvrir la porte, et elle ne l'ouvre pas toujours.

On entend parfois, le soir, une sérénade sous sa fenêtre, c'est quelqu'un qui chante la complainte du Paraclautiseron; mais si on l'a blessée, ou si elle veut être blessée, elle reste majestueusement enfermée dans la fierté de l'offense.

L'étaïre prodigue de sa beauté peut la disperser de droite ou de gauche, elle n'a jamais qu'un tenant en titre, homme d'État ou banquier, qui fait la gloire de la maison ou en défraye la dépense.

Elle contracte avec lui une sorte de pacte amiable, révocable à loisir; mais, comme dans ce cas elle a pour obligation expresse d'attirer et de retenir, elle ne néglige aucune précaution pour résoudre ce double problème.

Et d'instinct, comme par état, elle devra posséder à fond le génie et le doigté de la toilette; ce n'était pas une sinécure dans cette ville d'Athènes, où la femme avait trente coiffures, trois ou quatre robes l'une sur l'autre, trois ceintures d'étage en étage, une sous l'aisselle, l'autre sous la poitrine et l'autre, enfin, à la ceinture, et autant de couleurs différentes sur l'épiderme, pour le front, pour les joues, pour le sein, si bien qu'à première vue on l'eût prise pour une palette.

Ce n'était là encore que la matière première de la beauté, il fallait y ajouter la mise en œuvre; savoir sourire et rire à propos, montrer ou cacher ses dents. arrondir ici, déprimer là, contrefaire ou surfaire la nature, imprimer à sa robe, en marchant, un mouvement savant de balançoire, ou bien affecter sur son lit de repos l'ondulation voluptueuse de la couleuvre.

Et à cet art purement féminin, il fallait ajouter l'art proprement dit, la danse, la musique, la poésie, l'éloquence, la philosophie même au besoin; car l'étaïre, à la suite du premier quart d'heure, devait trouver en elle-même le talent d'intéresser le quart d'heure suivant, de renouveler la volupté sensuelle, évanouie dans sa propre explosion, par la volupté intellectuelle de la musique et de la causerie.

La Grèce donnait à Vénus pour dame de compagnie la déesse Peito ou Suada, la nymphe de la grâce ou de l'éloquence. L'étaïre apprenait ainsi tout ce que l'homme apprenait lui-même pour mettre son

âme au diapason du convive de sa beauté et lui donner la réplique, dans l'interrègne du banquet.

Quand la femme a droit à l'instruction, elle a droit au talent, c'est-à-dire au rayonnement de sa pensée; pour peu que l'étaïre ait le feu sacré, elle peut rendre témoignage d'elle-même et atteindre, comme l'homme, à la renommée, et la Grèce autorise la femme à tenir sous la couronne de fleurs la royauté de l'esprit.

Sapho trouve le secret de la poésie lyrique; elle aime et n'est pas aimée ou n'est plus aimée, et elle tire de son cœur, comme d'un volcan, ce cri d'amour qui donne encore le frisson; la Grèce l'appelle la dixième muse, elle aurait pu l'appeler la première; Mytilène, toutefois, met la figure de Sapho sur sa monnaie.

Aspasie enseigne à parler; elle dresse, si elle ne souffle pas Périclès; elle gouverne la Grèce du fond de son boudoir; quand Périclès meurt, elle prend un marchand de bœufs pour ministre responsable, et elle en fait le monarque de la tribune.

Il n'y a pas un homme illustre ou influent d'Athènes qui n'ait son étaïre ou sa double ration de talent, et quand il ne peut l'avoir à lui seul, il se cotise avec un ami : l'un possède le jour pair, l'autre le jour impair.

Plus d'un philosophe à longue barbe, en faisant son cours dans la plaine parfumée d'Athènes, au milieu des buissons de lauriers et de roses, avait à sa droite

une disciple chérie qui répandait la grâce de son sourire sur l'austérité de la leçon.

On peut donc regarder l'étaïre comme la muse de la civilisation grecque tout entière; c'est elle qui lui a donné l'inspiration, c'est elle qui a porté à l'art grec la recette de la beauté, c'est elle qu'on retrouve dans chaque fragment de marbre échappé au déluge.

Mais si elle tient la première place dans l'art, elle tient la dernière dans la cité; elle monte à la gloire, elle n'arrive pas à l'estime; elle a, il est vrai, la propriété de son âme, mais à condition que le corps en paye la rançon.

Comment expliquer ce contre-sens? puisque l'étaïre avait pris le sphinx pour symbole, il faut bien essayer de lui arracher le mot de l'énigme.

Si l'homme n'était qu'un corps, il n'y aurait aucune différence de l'homme à l'homme, ou il n'y aurait qu'une légère différence; on vivrait d'égal à égal comme dans le troupeau, car le corps est essentiellement égalitaire, et, comme il est en outre essentiellement stationnaire, l'humanité resterait partout rasée au même niveau.

Mais le corps, Dieu merci, n'a pas seul la parole dans ce monde, il la cède avec le temps à quelqu'un qui vaut mieux que lui, je veux dire à l'esprit; or l'esprit c'est le grand révolutionnaire qui transforme l'homme, et sépare celui-ci de celui-là de tout l'intervalle de la science à l'ignorance. C'est lui, et toujours lui et lui seul, qui jette de la variété dans le

bétail humain et qui crée la première hiérarchie de la terre, la hiérarchie de la pensée.

Mais, à l'origine, l'esprit humain sommeille dans l'inconscience de lui-même, il ne sait encore ni lire ni écrire; la société, réduite à l'existence corporelle et frappée à la même marque, vit sur le pied d'égalité, et par conséquent en communauté; car la communauté n'est que l'égalité associée, la molécule à côté de la molécule; donc table commune, femme commune, etc.

La force avait pu sans doute mettre un intervalle entre le maître et l'esclave, entre le sexe armé et le sexe désarmé, mais l'esprit avait fini par effacer la distance. Ulysse faisait volontiers la conversation avec son porcher, et il n'éprouva jamais une minute d'ennui auprès de Pénélope. L'ignorance commune établit une sorte d'égalité intellectuelle entre l'homme et la femme, et cette sympathie au rabais resserre l'intimité du mariage.

Mais le progrès marche, et en vertu du progrès, qui n'est que l'esprit humain en mouvement, l'homme invente l'écriture; il ajoute à son âme l'âme universelle de la civilisation, de tout ce qui a pensé ou senti avant lui, de tout ce qui sent ou pense autour de lui, et riche de cette richesse, fort de cette force de pensée, il revêt une nouvelle nature qui réclame satisfaction à son tour.

Malheureusement, en Grèce, l'homme avait le monopole de l'instruction. Il avait excommunié la femme

du banquet de la pensée comme de l'autre banquet, et alors qu'arriva-t-il? Il arriva que l'homme, emporté de plus en plus loin de son point de départ, laissa de plus en plus derrière lui la femme attardée dans l'ignorance, et finit par l'abandonner, comme Énée abandonna Créuse, pour aller à la découverte.

L'âme est égoïste, parce qu'elle est divine : c'est elle-même qu'elle aime, c'est sa divinité qu'elle cherche dans son amour, et quand elle ne l'y trouve pas, elle va la chercher ailleurs; la bêtise et l'esprit ont toujours fait mauvais ménage; or qu'est-ce que l'ignorance? la bêtise provisoire, qu'on peut secouer ou qu'on peut garder.

L'Athénienne la gardait par routine; la femme ignorait, le mari savait, il pouvait échanger une minute, jamais une idée; l'homme avait l'ennui de sa femme à la seconde parole, et il alla demander un dédommagement de l'âme absente n'importe à quel amour, fût-il l'amour monstrueux intitulé l'amour philosophique, ce défi à Dieu et à l'homme, ce blasphème contre la nature.

L'étaïre, condamnée par état à la culture de son intelligence, offrait précisément à l'homme intelligent deux satisfactions pour une dans l'amour; le mari, désormais placé entre la femme officielle et la femme officieuse, entre la femme illettrée et la femme lettrée, abonde dans le sens de son esprit, et il fait à l'étaïre le sacrifice de son foyer, il consent à entrer en partage avec la multitude.

Et que voit-on partout dans cette Grèce inspirée, cette école printanière de l'humanité adolescente? l'étaïre faire la contre-partie du mariage, et le génie marcher, bras dessus bras dessous, avec elle à l'immortalité comme à une partie de plaisir, Sophocle à côté d'Archippe, Épicure à côté de Léontium, Praxitèle à côté de Phryné, Apelle à côté de Laïs, Platon à côté d'Archéanasse, etc.

Quand on faisait un vœu dans un moment de danger, on votait une jeune fille à Vénus; après sa victoire, Thémistocle entra dans Athènes sur un quadrige, en compagnie de quatre étaïres. Mais l'homme porte la peine de la disgrâce qu'il inflige à la femme: en descendant à la vie inférieure de la volupté au jour le jour, il renonce à la joie permanente de la famille; il oublie le bonheur pour le plaisir. Après avoir pris sa femme en dédain, il se prend lui-même en dégoût. On connaît le mot de Démosthène à Laïs: Je ne paye pas si cher un remords.

Mais un jour, un homme, un Grec, éprouva le besoin de secouer de son manteau l'ordure de l'amour grec, et précisément à la fin d'un de ces banquets où cet amour tenait la place d'honneur, et où il venait de faire sa confession par la bouche d'Alcibiade; Socrate lève la main au ciel et il expose la théorie de l'amour idéal, non pas en son propre nom, mais au nom et en quelque sorte sous la dictée de Diotime.

C'était une étaïre de génie, versée dans toute espèce de science, dans la médecine aussi bien que

dans la philosophie. Elle sut à la fois préserver Athènes de la peste et formuler la doctrine de l'amour.

Diotime entrevit la première que ce qui aime en nous, ce n'est pas le corps, mais bien quelque chose de plus, le je ne sais quoi qu'on nomme l'immortel, puisque l'amour, à tout prendre, n'est qu'un acte d'immortalité, le secret d'échapper à la mort par la régénération.

La prophétesse de Platon fit de l'amour les fils du travail et de la pauvreté, le génie créateur sur la terre dans l'ordre de la matière aussi bien que de la pensée. Mettre au monde un enfant ou un chef-d'œuvre, c'est toujours aimer, car c'est créer.

Diotime retire l'amour de la fange pour le rétablir dans l'âme, et elle déclare que l'âme chez la femme ne peut aimer ou être aimée qu'à la condition de garder auprès d'elle ces deux filles d'honneur, la chasteté et la modestie. Et pendant que les convives d'Agathon roulent ou dorment sous la table, elle montre du doigt, derrière l'épaule de Socrate, la figure immaculée de la Vénus-Uranie au-dessus de la lampe fumeuse du banquet.

XII.

LA MATRONE.

Rome n'est qu'une autre Grèce, sur un plus grand théâtre; même théodicée, même morale, même philosophie, même opinion sur le monde en général et sur la femme en particulier, à quelques variantes près, commandées par la race et par la géographie.

Il y avait à Rome trois espèces de mariage : d'abord la confarréation, qui consistait à comparaître au temple de Jupiter et à manger un gâteau à deux, le mari couché et la femme assise, en présence de dix témoins;

Ensuite la coemption, espèce d'achat symbolique conservé probablement en commémoration de l'ancien achat de la femme par le mari; on payait la femme un sou pièce, toujours par symbole;

Enfin l'usucapion ou la prise de possession par usufruit. Lorsqu'un homme avait cohabité avec une femme, de l'aveu du père, pendant une année, sans découcher plus de trois nuits de suite, l'usufruitière montait à l'ancienneté au rang d'épouse.

Par la confarréation, la femme passait de la main du père dans la main du mari, autrement dit, elle mourait à la famille de son père pour renaître à la famille de son mari, et devenir civilement, non sa femme, mais sa fille aînée.

Ce procédé de mariage, exclusivement patricien, tombe en désuétude à la décadence du patriciat; Virginie, fille d'Aulus, épouse un consul roturier; pour la punir de cette mésalliance, l'aristocratie féminine lui ferme l'autel de la pudeur patricienne. L'hérétique rend défi pour défi et dresse un autel à la pudeur plébéienne. A dater de ce jour, la coemption, jusqu'alors abandonnée à la plèbe, devient la forme courante de mariage. Lorsqu'on l'accompagnait de la cérémonie sacramentelle *per æs et libram*, elle entraîne pour la femme la même conséquence légale que la confarréation; elle tue la femme à sa première famille pour l'engendrer à la famille de son mari; mais, avec le progrès du temps, la coemption dégénère en simple usure ou mariage par usufruit.

Ainsi, au début de Rome, sous le régime du droit quiritaire, la femme légitime, fille de son mari par transfert de l'autorité paternelle, vit sans répit à l'état de mineure, *in manu*, c'est le mot légal. Elle n'existe

pas ou n'existe que par reflet, et à la mort de son mari elle passe sous la tutelle d'un agnat, qui la traite avec tant de rigueur qu'on disait : *Ne sis mihi patruus oro*; de grâce, ne sois pas mon tuteur.

Un Romain sollicite une Romaine en mariage, une jeune fille de douze à quatorze ans souvent; sitôt qu'il a obtenu l'aveu du propriétaire de l'enfant, c'est-à-dire du *paterfamilias*, il débute par la préface du sponsalia; le sponsus ou le promis passe un anneau de fer au petit doigt de sa promise, parce qu'il y a un nerf qui correspond de ce doigt au cœur, à ce qu'on disait.

La veille ou le matin de la noce, on sacrifie une truie, comme en Grèce, et on jette le fiel derrière l'autel. On rédige ensuite le contrat de mariage et on le décore de cette clause finale : que tout se passe en tout bien et toute justice. Après la signature du contrat, le camillus ou garçon d'honneur apporte l'écrin de la mariée dans un coffret de métal sculpté qui représente la chronique de Vénus avec cette légende : Vive un tel! et vive une telle! le nom du futur et de la future.

Les compagnes de la mariée procèdent ensuite à sa toilette; elles lui mettent sur la tête un voile écarlate et par-dessus le voile une couronne de marjolaine; elles lui passent une robe blanche en signe de virginité et lui attachent une ceinture ornée d'un nœud embrouillé, *nodus Herculeus*. Il faudra en effet un travail d'Hercule pour le dénouer. Les futurs com-

paraissent ensuite devant le préteur. — Femme, dit le mari, veux-tu être ma femme? — Je le veux, répond-elle; et aussitôt le mari lui promène sur la tête la pointe d'un javelot, pour la marquer du signe de la servitude.

A la tombée de la nuit, la mariée prend le chemin de la maison conjugale, sous l'escorte de matrones et de jeunes filles qui portent, les unes des torches de résine, et les autres une quenouille, ou une corbeille, ou une casserole, ou une navette. La noce défile au son de la flûte; de temps à autre les jeunes gens chantent un chant fescennien ou couplet grivois, et les jeunes filles battent des mains en cadence.

Le mari reçoit la femme à l'entrée de sa maison; avant de lui ouvrir la porte, il lui demande : Qui es-tu? Elle répond : *Ubi Gaius ego Gaia*, c'est-à-dire : tu es mon compagnon et je suis ta compagne. La mariée suspend une bandelette à la porte et la frotte avec de la graisse de loup, pour en écarter le mauvais sort, d'où vient le nom d'*uxor* ou de graisseuse.

A ce moment deux jeunes filles enlèvent la mariée aux cris de *Thalassius*, en l'honneur de l'enlèvement des Sabines, et la déposent dans l'atrium sans qu'elle ait effleuré le seuil consacré à Vesta; là, on apporte une torche et une cruche; le mari et la femme touchent à l'une et à l'autre, pour accomplir la double purification par l'eau et par le feu; après quoi Gaius donne à Gaia la clé symbolique qui l'investit de l'intendance de la maison, et il jette des noix aux enfants



pendant que l'assistance chante en chœur la chanson : *Sparge nuces.*

Les deux époux passent ensuite à la salle du festin, et de la salle du festin dans la chambre à coucher; ils y trouvent un lit dressé sous un dais de pourpre au sommet d'une estrade, et tous les dieux du mariage accourus au rendez-vous, le dieu Jugitanus, le dieu Domidicus, la déesse Manturna, la déesse Virginosis, le dieu Subigus, la déesse Mater prima, la déesse Pertunda, la déesse Vénus, et qui encore? On ferme la porte sur les dieux et sur les époux, et pendant que le mari défait le nœud d'Hercule, un chœur de jeunes filles chante l'hymne d'hymen; et au point du jour le même chœur revient chanter à la même place l'*excitatorius* ou le chant du réveil.

Voilà le mariage romain; la femme ajoute à son nom le nom de son mari. Elle signe Marcia Catonis, Tullia Quinti, comme l'esclave prend le nom de son maître : Marcipor, Quintipor, c'est-à-dire esclave de Marcius, de Quintus. La matrone dans son intérieur n'avait que le droit d'obéir. Le mari est son juge né, dit Caton; il a sur elle plein pouvoir. Si elle a commis une faute, il la châtie, et si elle a bu du vin, ou faussé la foi conjugale, son mari la condamne; mais Caton dit condamne par euphémisme, il complète ailleurs sa pensée. Si tu surprends ta femme, tue-la; mais si elle te surprend, qu'elle passe et ne te touche pas, même du bout du doigt.

La pratique confirme la théorie. Egnatius Metellus

étrangle sa femme pour une coupe de cécube; quand le tribunal domestique portait la sentence, c'était un parent qui servait de bourreau.

En tout état de cause, le mari peut la battre; Hérode Altius fit fouetter par un affranchi Rhégilla, sa femme, malgré sa grossesse; l'infortunée expira au milieu du supplice. Si le mari éprouvait quelque répugnance à flageller ou à égorger sa femme, il pouvait la répudier ignominieusement en lui retirant la clé de sa maison et en lui disant : Va-t'en! et il la jetait à la porte après lui avoir arraché sa robe de matrone et lui avoir passé la toge ou livrée de courtisane.

C'est qu'à Rome, ainsi qu'en Grèce, l'homme avait mauvaise opinion de la femme et la tenait pour une erreur de la nature. La femme est une bête indomptable, a dit Tite-Live; toute femme qui pense, pense mal, ajoute Publius Sirus. La majesté du mari et l'imbécillité de la femme formaient un axiome de jurisprudence. Le peuple romain avait fini par regarder le mariage comme un acte de dévouement à l'humanité; aussi le citoyen prudent aimait mieux garder le célibat; le mot dit tout, le ciel sur la terre, le bonheur de l'empyrée.

Et pour remédier à l'épidémie toujours croissante ou décroissante, le censeur Métellus Numidicus crut devoir tenir ce discours : Si on pouvait se passer d'une femme, il n'y a pas un de nous qui voulût en prendre une à sa charge; mais puisque, d'après l'or-

dre de la nature, on ne peut d'une part vivre bien avec elle et de l'autre continuer sans elle l'espèce humaine, je vous prie de vouloir sacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt public.

Mais, en dépit de cette brutalité d'opinion ou de législation, la femme de Rome n'en accuse pas moins un progrès marqué sur la femme d'Athènes; elle a rompu le ban du gynécée, elle a conquis le droit de sortie, et elle ne sort plus voilée comme en Grèce, mais le voile à moitié rabattu sur sa figure; si ce n'est pas encore l'émancipation complète, c'est du moins la moitié de l'émancipation de sa beauté.

La matrone fait table commune avec son mari, elle prend place avec lui au banquet; elle possède le *consortium omnis vitæ*, c'est-à-dire qu'elle entre en partage de tout ce qu'il y a d'humain et de divin dans la maison. Elle exerce concurremment avec son conjoint une sorte de prêtrise domestique à l'autel du foyer; elle porte matin et soir son offrande aux dieux de la crémaillère.

Lorsqu'elle a une plainte à formuler contre son mari ou que son mari la tient en disgrâce, elle peut l'appeler en conciliation à la chapelle de la déesse Viriplaca, gardienne de la paix du ménage; ce n'était qu'un recours en grâce ou plutôt un rappel à la conscience du mari; mais la déesse, par esprit de corps, plaidait pour la femme dans le cœur du maître, et la guerre civile du foyer finissait par un nouvel abonnement de tendresse. Grâce à l'intervention de la

déesse Viriplaca et aussi à la simplicité rustique des premiers temps de Rome, le divorce resta dans la loi à l'état de lettre morte, jusqu'à la fin de la guerre punique. Il y eut alors un Romain du nom de Carvilius qui répudia sa femme, et encore il la répudia en gémissant, uniquement pour cause de stérilité.

Le mari et la femme, à cet âge d'or de la république, également étrangers l'un et l'autre à la culture de l'esprit, sentaient et pensaient à l'unisson, comme ces deux lyres dont parle Aulu-Gelle; on les suspendait, en face l'une de l'autre, aux deux colonnes de l'atrium. Quand l'une venait à vibrer au vent du soir, l'autre vibrait d'elle-même à son tour et répétait la note à l'oreille.

La liberté d'ailleurs porte avec elle je ne sais quel état de grâce; non-seulement elle élève le mari au-dessus de lui-même, mais encore elle relève la femme par le mari. Au contact journalier et en quelque sorte au souffle du citoyen romain, la femme sent entrer en elle l'âme de la cité; elle a, elle aussi, toute la virilité du patriotisme; elle sait à l'occasion faire preuve d'héroïsme et mettre sa tête en gage pour le salut commun.

Et en effet, dans toutes les crises et à toutes les heures tragiques de Rome, la femme apparaît dans l'ombre ou sur la scène. C'est une femme qui provoque l'abolition de la royauté, une autre qui amène le renversement de la tyrannie. Lorsque Coriolan porte la main sur Rome, c'est une femme qui dé-

tourne le coup; et enfin quand Porsenna menace la ville, c'est une femme qui enseigne à braver l'ennemi. Rome, émerveillée de ce trait de courage, dresse une statue à Clélie, et quand la foule passe par la voie Sacrée, elle peut voir une vierge à cheval; enfin, elle mérite si bien de la patrie, que le sénat permet de faire l'éloge de la femme en public et qu'il élève un temple à la fortune féminine.

XIII.

MESSALINE.

Il y eut un jour où un consul monta au Capitole en traînant derrière son char une femme à la fois éplorée et souriante, comme l'Andromaque de l'*Iliade*.

C'était la Grèce vaincue et victorieuse, qui venait asservir Rome dans Rome même, par la main du vainqueur.

Jusqu'alors le Romain, plus ou moins soldat laboureur, n'avait connu que l'épée et la charrue. En dehors du corps-de-garde et de la gerbe, il n'avait guère soupçonné l'existence de quelque chose, du nom d'Homère ou de Platon.

Mais à peine eut-il fait connaissance avec la poésie et avec la philosophie, qu'il éprouva cette satisfaction d'amour-propre que l'esprit éprouve toujours à sen-

tir et à penser. Il apprit la langue grecque; il la parla comme une langue de bon ton, il fit de la Grèce enfin la patrie de son intelligence. Il alla y étudier sur place l'humanité élevée à sa suprême expression.

Le vieil esprit romain chercha bien à réagir contre l'invasion de l'étranger. Il regardait notamment la philosophie comme une injure personnelle à la divinité. Il y avait une science qui avait l'audace de tenir tête à Jupiter et d'expliquer sans lui, contre lui peut-être, l'énigme de notre destinée! On mit tous les philosophes à la porte et on les renvoya blasphémer dans leur pays.

Mais ces vieilles barbes stoïciennes ou épicuriennes laissent leur suppléance à des lèvres bien autrement dangereuses, aux étaïres venues de Grèce et philosophes à leurs moments perdus. Ces érudites du corps et de l'esprit savent convaincre tous les sens à la fois et jeter des roses sur les idées; elles auront bientôt achevé la conversion de la jeunesse romaine.

Et en effet le sénat apprend un jour à l'improviste un scandale inouï : un aventurier, un impie sorti on ne sait d'où, de quelque bas-fond de la Grèce, avait introduit subrepticement les mystères de Bacchus au milieu de l'Italie, et avait choisi pour entrée en matière précisément l'Étrurie, cette terre classique du communisme en fait d'amour.

De Toscane l'affiliation mystérieuse avait gagné sous terre jusqu'au centre de Rome et y avait recruté de sept à huit mille mutins, hommes et femmes, tous

ou presque tous de la première jeunesse. Ils célébraient la nuit l'orgie bachique, avec les formalités requises, et ils égorgeaient même à l'occasion les jeunes filles naïves, égarées dans ce coupe-gorge, lorsqu'elles essayaient de résister.

Une courtisane dénonça cette conspiration de débauche; le sénat en fit une justice sommaire: on pendit les hommes; on étrangla les femmes en famille. Mais les bacchanales étouffées dans leurs catacombes remontèrent à la lumière du soleil. Rome, livrée corps et âme au césarisme, ne sera plus désormais que la Messaline des nations.

On avait fait main basse sur le monde, on avait mis l'humanité au pillage; la richesse, improvisée à coups de victoire, et accumulée de plus en plus dans les mains de l'aristocratie, y avait surexcité toutes les fermentations de la fainéantise.

Il faut bien qu'un millionnaire trouve le moyen de passer sa journée; comme il ne comprend d'autre occupation que la volupté, il mettra la physique à la torture, pour en extraire une nouvelle curiosité de jouissance.

Le travail libre avait fini par disparaître devant l'esclavage et avait emporté avec lui le dernier contre-poison de l'empire. Le peuple romain tout entier n'eut plus qu'à vivre, les bras croisés, et à savourer la béatitude du farniente, chacun à sa manière : le patricien en dépensant son argent, le plébéien en tendant la main à la sportule.

Il n'y eut plus dans Rome qu'une pensée : Amusons-nous ; et ce peuple autrefois libre et fier de sa liberté dit au premier venu assez riche pour le payer : Donne-moi du pain, et je te livre en échange ma part de souveraineté.

Le despotisme pervertit, la liberté moralise. La corruption gagna bientôt jusqu'à la matrone enfermée dans la solitude du ménage. L'irruption de la Grèce intellectuelle avait rompu l'équilibre entre le mari et la femme; l'un montait de plus en plus en connaissance, tandis que l'autre apprenait à peine à signer.

Le mari fit la comparaison de la femme illettrée, dont la conversation ne disait plus rien à son esprit, avec la courtisane lettrée, dont la parole avait la vertu de le distraire. Il comprit de moins en moins la poésie intime de la marmite, et plus d'une fois les dieux attristés du foyer attendirent en vain son retour.

Mais que pouvait la matrone contre la courtisane grecque, versée dans tous les arts d'agrément et dans tous les secrets de l'Asie? En la voyant descendre la rue Suburra, debout sur un quadrige attelé de mules blanches, qu'elle conduisait elle-même, la matrone aurait pu croire au triomphe inébranlable de l'étaïre.

Eh bien, non, cependant; elle soutiendra la gageure; elle a sur sa rivale l'avance de la position; elle cherche à l'écraser par le luxe de sa livrée,

c'est-à-dire qu'elle lutte de coquetterie avec la courtisane, et, pour la combattre à armes égales, elle deviendra courtisane à son tour, du moins par la parure.

Ce qui restait encore de rigorisme romain, incarné dans Caton, voulut arrêter ce débordement de toilette et réduire l'ornementation de la matrone à la simplicité primitive du siècle de Régulus; mais c'était désarmer les matrones; elles firent une émeute au Forum, et sous le coup de cette insurrection du désespoir, il fallut rapporter la loi Oppia. La femme mariée aura désormais le droit de séduction.

Allait-elle à la promenade après l'opération laborieuse de son petit lever, elle sortait dans un palanquin ouvert, portée à dos de mulet, par huit hercules cappadocéens, couchée comme une déesse dans un nuage de pourpre, la tête négligemment appuyée sur le coude, une couleuvre vivante roulée dans sa poitrine, pour la tenir au frais, et une boule d'ambre dans la main pour la parfumer d'une suave moiteur. Elle passait ainsi sous le feu croisé des regards, et rendait défi pour défi.

Allait-elle au bain, et elle y allait souvent comme au rendez-vous général de galanterie, où l'un et l'autre sexe avaient droit d'entrée; l'un et l'autre sans doute jouissait d'une étuve particulière, mais on pouvait frayer ensemble dans la salle d'attente. Il n'y avait qu'une piscine pour les baigneuses; elles nageaient en commun à l'état de néréides, et, au sortir

du bain, elles pouvaient faire l'anatomie comparée de leur beauté.

Du bain, la matrone passait au théâtre, et qu'y trouvait-elle? La comédie grecque traduite en latin, la débauche en action : toujours et invariablement l'intrigue d'une courtisane. Mais on avait une morale coulante sur ce chapitre : le grave Tite-Live dit quelque part, en parlant d'un fils de famille : « Hébutius aimait Fescennia, sans faire tort à sa bourse ni à son honneur. » A sa bourse sans contredit, car la courtisane partageait avec Hébutius le salaire du métier.

La matrone néanmoins préférait la pantomime à la comédie; la comédie avait trop de prétention littéraire; et puis l'oreille a plus de pruderie que le regard : on ne peut tout entendre, mais on peut tout regarder. Aussi courait-on applaudir un histrion comme Bathylle, qui savait représenter au naturel le tête-à-tête d'un faune avec une naïade.

Il y avait mieux encore que le théâtre, il y avait le cirque, ou plutôt l'abattoir humain. Là, du moins, la femme élégante d'un sénateur pouvait étudier à loisir les frissons de la douleur, entendre les râles de l'agonie, respirer les miasmes de la bête fauve, et les vapeurs de sang qui donnent du montant à l'amour.

Après avoir ainsi rempli sa journée, la matrone revient souper. Un jeune esclave lui verse sur les mains un flot de cinabre d'Arabie, elle essuie négli-



gemment le parfum aux cheveux de l'enfant, puis elle tend la coupe à l'échanson; ensuite elle trempe le bout du doigt dans l'écume du vin, et elle trace sur la table un hiéroglyphe aimable que le jeune Romain, couché à côté d'elle, a seul le droit de comprendre.

Au dessert, la flûte de Bérécynthe, plaintive comme le soupir et haletante comme l'ivresse, donne le signal d'une danse érotique dansée à deux, par un jeune homme vêtu d'une couronne et une jeune fille habillée d'une robe à jour, qui ne la couvre que pour la montrer.

Enfin, la matrone rentre dans sa chambre à coucher, et partout où tombe son regard, elle voit étalée autour d'elle, sur la muraille, cette peinture pornographique que la Grèce avait produite, et que Rome avait reproduite à satiété, comme pour apprivoiser l'imagination de la femme à la débauche.

Mais, la tête encore échauffée du souper, elle ne peut dormir, elle appelle la lecture au secours du sommeil, elle donne l'ordre à une esclave de lui lire une fable milésienne ou bien un conte lubrique de la prêtresse Éléphantide, illustré par la gravure, pour compléter le texte au regard.

Ainsi promenade, bain, théâtre, repas, musique, danse, peinture, lecture, tout à Rome provoque la femme à la débauche; il n'y a pas une heure de la journée, pas une pierre de sa maison, pas une pièce de son mobilier, qui ne lui parle d'amour, qui ne

lui montre une priapée, qui ne lui conseille le libertinage.

Aussi qu'arriva-t-il? C'est que le mariage ne fut plus qu'un mot: Chacun de son côté. La confarréation avait disparu, la coemption disparut à son tour; on se mariait à l'essai, on se mariait à l'année, et on avait soin de découcher trois nuits pour empêcher la prescription.

La précaution même devient inutile; on répudie la femme quand on veut, comme on veut, avec ou sans prétexte, et on la reprend avec la même aisance, si on a encore au fond du cœur un regain de tendresse. Caton cède sa femme à viager à son ami Hortensius et rentre dans sa propriété à la mort du locataire.

Un Romain du temps de Sylla, à commencer par Sylla, répudie couramment cinq, six, dix femmes, et la femme de son côté épouse quatre, cinq, dix maris consécutifs; si bien que ballottée sans cesse de bras en bras, elle n'avait plus le temps de reconnaître le père de ses enfants.

Le mariage, réduit à son minimum, le concubinat, ne fut plus qu'une polygamie successive, où les deux parties trouvaient également leur avantage; le mari pouvait toujours congédier sa femme par cupidité ou par lassitude. Il lui envoyait un affranchi lui porter ce libelle de répudiation : « Pars, tu me dégoûtes, tu te mouches trop souvent. » Et la femme de son côté, libérée de la tutelle, pouvait gérer par elle-même sa fortune et la dépenser à sa fantaisie; elle use de la

permission pour acheter sur le retour un supplément de jeunesse.

La loi romaine donnait au mari le droit de garder la dot de sa femme, lorsqu'il la répudiait pour adultère. A peine un patricien endetté avait-il dépisté une héritière débauchée, qu'il l'épousait finement pour la surprendre en flagrant délit; il confisquait ensuite la dot; la femme dévalisée n'avait d'autre ressource que d'aller demander une inscription de courtisane sur le rôle du préteur.

Le fils de famille besogneux descend au dernier métier de l'homme sur la terre, au métier de galant entretenu par une matrone décrépite; il touche de sa main patricienne une sportule d'ignominie, il couve cette proie de la mort d'un œil d'amour, jusqu'à ce qu'un matin il serre un testament sur sa poitrine alors il jette ce cri de délivrance : Elle vient de mourir, je vais vivre enfin; cette maison m'appartient, avec son mobilier.

La femme, maîtresse de sa fortune, tient l'homme sous sa domination et constitue à Rome une véritable ploutocratie. La loi Voconnia voulut redresser cette espèce de renversement de la société; elle déclara qu'aucun homme ne pourra faire de legs à aucune femme et qu'aucune femme ne pourra hériter de plus de cent mille sesterces. Cette loi ne fut qu'une expérience; la femme hérita comme par le passé, et comme par le passé elle fit de l'adultère le complément du mariage.

Auguste, le divin Auguste, le vice et le crime en un seul homme, essaya d'arrêter le dévergondage, et il fulmina la loi Julia contre toute relation illicite avec une femme mariée; et le lendemain, sur le Forum même où l'on venait de promulguer le décret, sa propre fille Julie, et peut-être mieux encore que fille, allait mettre la loi au défi avec le premier venu.

L'empereur en éprouva un accès de colère et, sans doute, aussi de jalousie; il voulut tuer Julie sur le moment, mais à la réflexion il consentit à la reléguer sur un rocher et à la tenir au pain sec, avec défense à qui que ce soit d'en approcher.

Le flot du siècle emporta la loi contre l'adultère, comme il avait emporté la loi contre le luxe et la loi contre l'héritage. A partir de ce moment l'histoire de Rome n'est plus que l'épopée du priapisme. Égorgement, empoisonnement, avortement à l'état courant, prostitution de toute nature, contre toute nature, à tout âge, même de l'enfance, voilà la femme sous l'empire romain. « Je ne me souviens pas d'avoir été vierge, » dit une héroïne de Pétronne. Bientôt l'homme aura peur de la femme et renversera l'ordre de nature.

Il n'y eut jamais homme plus pudique et plus timide que Virgile; il rougissait au moindre mot comme une vestale, aussi l'appelait-on la vierge de Parthénope; si un enfant le regardait dans la rue, il allait se cacher dans une boutique. Pour qui ce-

pendant soupirait Virgile? Il faut le taire par respect pour le génie.

A côté de Virgile la poésie n'enseigne qu'à aimer. Aimer quoi? aimer comment? Il faut lire Ovide ou Properce pour le savoir; mais voici Apulée ou Suétone, retirons-nous; la grotte de Caprée vient de revomir une nuit de Tibère; voyez-vous cet empereur couvert de pustules et de meurtres, accroupi dans un coin de son antre, souiller dans une même minute ces deux choses saintes, la vieillesse et l'enfance. Les boucs eux-mêmes en auraient tourné la tête de dégoût.

La matrone a rompu la barrière qui la sépare de la courtisane; même cœur, même vie; l'illusion est complète; on ne peut plus les distinguer; elle va maintenant changer de sexe, prendre un habit d'homme, pour entrer au service d'un histrion et jouer à côté de lui sur le théâtre. Enfin, elle va descendre dans le cirque, pour lutter nue contre un homme nu et offrir au peuple romain le spectacle gratuit de sa beauté. Est-ce assez comme cela? qu'y a-t-il à dire encore?

La république avait donné Lucrèce, l'empire donna Messaline. Messaline partageait loyalement son temps entre un empereur et un muletier, et au fond le muletier aurait eu le droit de protester contre la confusion. L'exemple de la luxure partait toujours du palais de César. Néron, tour à tour femme ou homme, épouse en costume de mariée un certain

Pythagoras, et en costume de marié son affranchi Sporus.

La femme, dépravée par l'homme, le déprave à son tour. « Je voudrais bien t'ouvrir le ventre, disait un césar à sa césarine, pour y chercher le secret de l'amour qui me dévore. » Quand on regarde dans ce charnier du mont Palatin, on ne sait qui des deux, de l'empereur ou de l'impératrice, a porté la majesté impériale au plus haut degré de pourriture.

XIV.

LA FEMME CHRÉTIENNE.

Pendant ce temps-là, une femme accouchait dans une étable de Bethléem. Son fils grandit obscurément, au fond d'une vallée de la Palestine. Mais par moment il regarde le ciel et il laisse entendre qu'il a quelque chose à faire.

Ce n'est rien moins que de nettoyer le monde; il vit chaste, en attendant; non de cette chasteté contrainte qui n'est que la révolte de l'homme contre la femme, mais de cette chasteté aimable qui a toujours une bonne parole, même pour Madeleine.

Le coude appuyé sur la margelle d'une citerne, il écoute avec un sourire de mansuétude la Samaritaine aux cinq maris. Lorsqu'une passante, prodigue

de sa jeunesse, lui parfume les pieds et les essuie avec ses cheveux, il lui dit : Va en paix, tu as beaucoup aimé.

La foule traîne une femme sur la place en criant : A mort l'adultère ! chacun se baisse pour la lapider, Jésus se baisse à son tour et écrit sur le sable : Que celui qui est sans péché...

Il allait même jusqu'à recevoir l'offrande des pécheresses, pour leur donner une occasion de faire le bien et les réhabiliter à leur propre regard. Il savait que toute créature ici-bas porte un rédempteur caché dans un bon sentiment.

Parfois cependant il semble méconnaître la femme et même la brusquer. Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi, lui dit-il ? Mais la femme écoute la voix de son cœur en écoutant le Christ, et à je ne sais quel instinct secret, elle sonpçonne en lui un bienfaiteur ; elle le suit jusqu'au tombeau.

Au moment où il meurt sur la croix, elle serre la potence, d'une étreinte passionnée ; et, quand il descend du gibet, elle apporte des aromates pour l'ensevelir, puis elle veille et prie sur la pierre du sépulcre.

A quelque temps de là, saint Paul lève l'interdit jeté sur Ève depuis la sortie de l'Éden. Il n'y a plus, dit-il, ni juif ni gentil, ni homme ni femme devant l'Évangile.

Et, en effet, l'Église admet également l'homme et la femme au baptême, elle les appelle indifférem-

ment à l'eucharistie, et les place sur le même rang dans le paradis.

Lorsque la foi nouvelle éclate à Rome, après avoir couvé dans l'ombre, elle y fait scandale; elle y paraît plus qu'une erreur : elle semble une impertinence.

Une bourgade d'un peuple de bas étage avait la fatuité d'imposer l'adoration d'un Dieu pendu au maître de l'univers! et un batelier affublé du titre d'apôtre avait la folie de vouloir arroser la tête d'un sénateur en lui disant: Repens-toi et corrige-toi!

Et cet homme venait enseigner le mépris de la richesse à une capitale encombrée des trésors de l'univers. Que dis-je? le mépris de la richesse! le mépris de la propriété elle-même. Il prêchait le communisme, sous prétexte que la pauvreté détache l'homme de la terre, et qu'on fait mieux son salut sur un sac de cendre que sur un lit d'ivoire!...

Voilà ce qu'un mendiant ose dire, non aux riches, ils l'auraient fait bâtonner par leurs esclaves, mais aux hommes de rien et aux femmes de moins que rien, pour les embaucher dans son église.

C'était là un attentat contre la majesté du peuple romain, et il n'y avait pas de supplice trop raffiné pour le punir; on brûle les chrétiens comme des torches ou bien on les jette aux lions.

Mais le christianisme a trouvé une force contre la force: la force de la patience. Que faire d'un homme qui offre sa poitrine et qui dit: Tue-moi, je ne de-

mande pas mieux que d'aller dans un monde meilleur?

Il faut bien lui céder la place; car plus on tue, plus il faut tuer encore; or une société ne peut passer son temps à tuer. Le sang, d'ailleurs, finit par répugner au regard; le monde appartient à qui sait mourir.

La puanteur de la Rome impériale donnait une ineffable nausée aux âmes de quelque délicatesse. Les jeunes filles, ivres de pureté, aimaient mieux être jetées aux panthères du cirque que livrées aux boucs, à formes d'hommes, qui portaient encore le titre de Romains.

Le christianisme, d'un autre côté, parlait admirablement la langue de la femme, par sa doctrine de résignation, qui est la victoire de la faiblesse, et par sa tendance au mysticisme, qui est la religion du sentiment.

La femme, lasse de la terre, se retournait vers le ciel vide... L'Évangile lui amena un Dieu possible et l'arracha au bagne du plaisir. Sa parole fut comme la goutte de rosée tombée de l'étoile du matin dans la coupe du lis, brûlée par un vent d'été.

Venu ici-bas pour remettre l'âme en place, le christianisme ne voit dans le corps qu'un insurgé; il le traite sans pitié, il le condamne à la diète absolue, et il excommunie en bloc les arts, les bains, les concerts, les repas, les spectacles, les théâtres, comme autant d'agents provocateurs à la débauche.

Il réduit l'habillement au minimum : au cuculle gaulois pour l'homme, et à la robe de laine pour la femme, à peu près le costume actuel du couvent; enfin il proscrit inexorablement les broderies, les bijoux, les parfums, les cosmétiques, les fards, tous ces raffinements de la toilette, qui dénaturent la femme et en falsifient la beauté.

On permet encore le mariage comme une concession au despotisme de la nature; il le faut bien, sous peine de voir cesser le cours de l'humanité. Mais, en même temps, le christianisme proclame l'indissolubilité de l'union, si ce n'est pour cause d'adultère; il a plus d'une raison pour vouloir que le mari possède quand même sa femme à viager.

D'abord le salut du mariage lui-même, fortement compromis par le laisser aller de la législation romaine : ce n'était plus guère qu'un bail à courte échéance; on n'épousait une femme, déjà épousée cinq ou six fois, que sous la réserve de divorcer au premier moment.

Ensuite le souvenir de l'injure : la femme avait trouvé dans le christianisme comme un écho d'elle-même, et l'avait embrassé d'enthousiasme; mais le mari tenait au paganisme, par orgueil, à défaut de conviction; quand il suspectait sa femme d'intimité avec le Dieu de la croix, il la répudiait pour adultère à l'Olympe.

Enfin l'esprit d'apostolat: l'Église savait par expérience qu'une femme mal assortie a besoin d'un con-

solateur ; quand le divorce existe, elle le trouve dans un second mari; mais, quand elle ne peut divorcer, elle n'a de ressource que dans la dévotion : c'est au prêtre qu'elle demande une reprise de l'existence.

Le mariage toutefois n'est pas l'état de perfection pour le christianisme. Mariez-vous, dit saint Paul, vous ferez bien; mais ne vous mariez pas, vous ferez mieux. Le mariage était l'ancienne loi, ajoute saint Jérôme, la virginité est la nouvelle; l'idéal, c'est le célibat : plus encore que le célibat, c'est le cénobitisme.

Néanmoins, le christianisme affranchit la femme en partie, non qu'il ait conscience de son œuvre d'émancipation ; loin de là, il la repousse en théorie; l'Église primitive rejette sans doute l'hérésie des Sévériens, qui proclamaient la femme le chef-d'œuvre de Satan ; mais elle prêche la sujétion absolue de la femme au mari.

Saint Augustin la nommait la chair, et il appelait le mari l'esprit, parce que l'une doit être conduite et que l'autre doit conduire ; et sa propre mère, sainte Monique, ajoutait : Le mariage est un contrat qui rend la femme servante.

La femme n'est pas libre, disait Léon, évêque d'Arabisse, parce qu'elle n'est pas assez sage d'elle-même; elle doit écouter son mari comme son seigneur. L'asservissement de la femme, répétait saint Ambroise, est une couronne de sa charité, si elle est bonne, et une punition de ses péchés, si elle est méchante.



Mais qu'importe à la femme prise de la langueur sacrée et de l'érotisme amer de l'ascétisme, une simple question de discipline dans le mariage? C'est au delà, c'est au-dessus de son mari, qu'elle porte son regard. L'œuvre du ménage, qu'est-ce que cela, grand Dieu, à côté de l'œuvre du salut? Elle quitte volontiers la maison pour l'église, où elle trouve une fonction d'honneur, sous le nom de diaconesse; elle aussi elle peut catéchiser et enseigner l'Évangile.

Bientôt la veuve patricienne elle-même transforme son palais en monastère, et, sur la mosaïque licencieuse où la joueuse de flûte et la danseuse milésienne provoquaient les convives à l'amour sans résistance, elle réunira un conciliabule de pénitentes choisies parmi les premiers noms de l'aristocratie. Là on pleure, là on gémit, là on prie en commun et on forme une conspiration de sainteté, sous la direction spirituelle de quelque vieux lion du désert comme saint Jérôme.

La passion de la continence faisait alors épidémie; la philosophie glorifiait la virginité aussi bien que l'Église. Et précisément à cette époque il y avait dans une chaire d'Alexandrie une jeune femme qui avait repris la thèse de Diotime de Mégare, et qui enseignait comme elle la doctrine de l'amour idéal.

C'était Hypathie : un disciple l'aima, elle repoussa son amour. Elle respirait un soir une rose cueillie sur la tombe de Cléopâtre :

— Que fais-tu là? lui dit son amant.

— Je rêve! répondit-elle.

— De qui?

— De l'infini.

C'était aussi de l'infini que rêvait la mère d'Augustin à sa fenêtre d'Ostie, lorsque, frappant la terre du pied, elle prenait déjà son vol vers le ciel étoilé.

Hypathie portait sur son front de vierge toute la beauté de la Grèce mourante; en la regardant passer sur son char, la jeunesse croyait voir la Vénus-Uranie.

On oublia le sexe d'Hypathie et on l'appela le philosophe. L'évêque d'Alexandrie voyait dans le philosophe un défi au christianisme. Il lâcha contre la fille de Platon la meute de moines de Nitrie; or un jour qu'elle montait dans sa chaire, ils la tuèrent, et après l'avoir tuée ils la traînèrent à l'église de Cesærion et la coupèrent en morceaux.

Et le mystérieux papillon de Psyché, envolé du front de Diotime sur le front d'Hypathie, reprit son vol dans l'espace.

XV.

LA FEMME BARBARE.

Le temps tourne la page ; le monde romain disparaît. César pesait depuis trop longtemps sur l'humanité. Il y avait dans les marais du centre de l'Europe une population inquiète qui ne pouvait tenir en place et qui allait devant elle, sans trop savoir où elle allait.

C'était une race à peu près à l'état de nature, à l'œil bleu, au poil roux, enduite de suif, habillée d'une peau de loup, et habituée de toute éternité à coucher sur la paille et à vivre de venaison.

Poussée par je ne sais quel instinct secret, elle marchait toujours à l'ouest; il arriva qu'après avoir passé le Rhin, elle vit devant elle un mur, et au-

dessus de ce mur quelque chose qu'elle ne comprit pas bien au premier abord.

C'était une ville bâtie avec le luxe de l'architecture romaine. Temples, palais, théâtres, statues, toutes les formes d'art y brillaient de compagnie, et, selon le programme du temps, la population menait joyeuse existence.

Or, un jour que les derniers Romains de la ville, des hommes en robe de soie, couronnés de roses, donnaient à souper à leurs amis et aux femmes de leurs amis, ils entendirent du bruit dans la rue.

Les Barbares venaient d'escalader le rempart; ils entrent dans une ville pour la première fois, et lorsqu'après avoir forcé la salle du banquet ils voient des lampes d'or, des plats d'or, des lits d'or, et autour de tout cela des hommes et des femmes couchés dans la nudité de leur toilette;

Lorsqu'ils flairent en même temps l'odeur des cheveux et des viandes, ils éprouvent comme une sorte d'éblouissement et de vertige; ils se jettent sur les hommes et ils les tuent; puis ils mangent et ils boivent; après quoi ils prennent auprès des femmes la place des maris.

Et, le lendemain, ils ravagent la maison, ils brisent les statues, ils brûlent les livres. A quoi tout cela peut-il servir? Ils ramassent seulement l'or ou l'argent, parce qu'ils savent qu'avec l'une ou l'autre chose on peut avoir tout ce qui fait plaisir; et, en brigands honnêtes, ils partagent le butin par égale portion.

Et, le partage achevé, ils s'égorgent entre eux pour s'arracher leur part et se piller réciproquement. Voilà l'histoire de l'invasion barbare.

Ces brutes-là, jusqu'alors cantonnées dans les forêts, venaient de trouver une terre de bénédiction où il y avait du bon vin et une bonne cuisine, et ils y restent du droit de l'étranger qui porte du fer et qui dit à l'indigène : Sers-moi ou je te tue. L'indigène accepte naturellement de vivre et de servir.

Il ne fallait rien moins qu'une religion sortie de l'école du cirque et aguerrie au buffle ou à l'ours, pour oser aborder de face la race gothe ou visigothe, et pour essayer de lui faire la leçon.

On pouvait encore entreprendre un Barbare à jeun, mais il y allait de la vie après souper. Le christianisme cependant tenta l'épreuve ; et, avec l'aide de la femme, il réussit à apprivoiser la Germanie.

La femme a un avantage sur l'homme à ce moment : elle sait consentir et même au besoin relever la résignation par la bonne grâce ; elle enseigne au conquérant la poésie de l'amour; elle exerce sur lui l'attraction de l'élégance, et elle en profite pour le tourner à l'Évangile.

Le christianisme avait de l'indulgence pour l'invasion ; la conquête le débarrassa de l'administration impériale de Rome, pour mettre à sa place l'autorité morale de l'évêque.

L'Église avait plus facilement raison de sauvages

sans instruction que de beaux esprits infatués des sept ou huit systèmes de philosophie; les Francs ne raisonnaient pas, et recevaient d'autant mieux le baptême qu'ils y voyaient un acte de diplomatie.

Ce n'était pour eux qu'un contrat d'alliance avec les évêques. Les évêques garantissaient aux chefs barbares la soumission de leur troupeau, et les chefs, en échange, consentaient à prendre le nom de chrétien, sans y attacher d'ailleurs aucune importance.

Ils n'en vivaient ni plus ni moins à leur fantaisie, dans l'orgie et dans la débauche. Comme tous les Barbares, ils méprisaient la femme et ils la traitaient en bête de somme.

Le Germain avait apporté d'Asie l'habitude d'acheter sa femme, mais il ne pouvait l'épouser que de haute lutte, après l'avoir jetée par terre; c'était l'achat et l'enlèvement combinés.

Une jeune fille coûtait trois cents sous, prix moyen; le postulant devait payer un à-compte en faisant la demande en mariage. Lorsque Clovis acheta Clotilde par procuration, son procureur offrit au père le sol et denier, selon la coutume des Francs, dit Frédégaire.

Le contrat fait et la quittance donnée, le mari emmène la femme à la maison; mais, au moment ou l'épousée va passer le seuil, elle trouve un parent du mari qui lui met la pointe d'une épée sur la poitrine.

Après avoir essayé de forcer l'entrée, elle acquitte

le droit de passage avec une pièce de monnaie. Tout cela voulait dire que si elle faussait la foi conjugale, son maître avait le droit de la tuer.

Le Germain enlève quelquefois la jeune fille par raison d'économie; la femme enlevée doit alors coucher trois nuits chez les Francs, et la troisième on la mène au champ du jugement.

On plante un bâton ici, un bâton là; le père de la femme prend place d'un côté, le ravisseur de l'autre, et la victime au milieu. Si elle passe au ravisseur, le mariage est conclu; sinon le coupable paye l'amende.

Quelquefois aussi, la femme libre épouse un esclave; dans ce cas, le chef de la tribu lui présente une épée ou une quenouille.

Si elle choisit l'épée, il faut qu'elle tue l'esclave; si elle choisit la quenouille, elle garde le mari, mais elle tombe comme lui en servitude.

Le mariage lui-même n'est qu'un genre supérieur d'esclavage. La femme bêchait la terre en Prusse et tenait la charrue; elle faisait table à part et mangeait la desserte du mari.

Enfin, à sa mort, elle passait en héritage, ni plus ni moins que le mobilier, et un frère pouvait ainsi épouser sa sœur, par droit de succession.

La femme ne peut témoigner en justice contre un homme, par le motif péremptoire qu'une femme est le tiers de l'homme, et qu'un tiers ne peut, en bonne arithmétique, prévaloir sur deux tiers.

Le mari peut la répudier; mais, si elle veut user du droit de réciprocité, c'est-à-dire si elle quitte le toit conjugal, on la plonge et on l'étouffe dans un bourbier.

Lorsque le pied d'une femme venait à glisser, le mari lui rasait la tête, lui ôtait sa robe, et la promenait toute nue, dans le bourg, à coups de fouet.

En pays saxon, la loi y mettait encore plus de rigueur. La femme adultère devait s'étrangler elle-même, puis on jetait son corps au feu et on pendait le complice au-dessus du bûcher.

A la vérité, si un homme coupait les cheveux d'une femme, lui pressait la main en passant, ou lui jetait la rognure de ses ongles; il payait une amende de quarante-cinq sous, ni plus ni moins que pour un bœuf volé.

Quoi qu'en ait pu dire Tacite, la femme n'était chez les Barbares que la litière de leurs passions. Aussi, lorsqu'ils l'eurent à discrétion après la conquête, ils en usèrent en toute liberté; et noble ou serve, lettrée ou illettrée, ils épousaient tout également à la fortune de l'inspiration.

Une chambrière du nom d'Ingonde avait plu au roi Clotaire; le roi l'épousa comme on épousait alors, et il l'aima autant qu'un roi chevelu pouvait aimer.

Or, un soir que la reine Ingonde avait quelque raison de croire son mari reconnaissant : — Maître, lui dit-elle, j'ai ma sœur Arégonde qui garde encore



les vaches à la campagne; puisque tu as bien voulu faire de ta servante une reine, je te prie de marier ma sœur à un puissant seigneur, afin qu'elle fasse honneur à ma fortune.

Clotaire aimait sa femme, et, pour le lui prouver, il alla voir Arégonde à son étable; il la trouva belle et l'emmena dans son palais, et le soir même il disait à la reine : — J'ai cherché un mari puissant pour ta sœur; je n'ai rien trouvé de mieux que moi-même, et je l'ai prise pour épouse.

— Ce qui est bon pour mon maître, répliqua Arégonde, est bon pour sa servante. Depuis lors Clotaire vécut maritalement avec les deux sœurs, et leur partagea son temps par égale moitié.

Et pourtant, l'invasion barbare n'en a pas moins retrempé la civilisation.

Il y a quelque part une légende qui dit qu'un roi d'Orient tomba malade, de cette maladie indéchiffrable qu'on appelle maladie de langueur; il mangeait, il buvait, et cependant il mourait doucement.

Il consulta son astrologue; son astrologue consulta le ciel; le ciel ordonna une singulière potion; or, en vertu de cette ordonnance cabalistique, un eunuque conduisit un chirurgien dans un couloir du sérail.

A la porte de la première cellule, l'homme de l'art vit passer, à travers la tenture, un bras nu, blanc comme la neige; il ouvrit la veine de la sultane invisible, et il recueillit le sang dans une coupe d'onyx.

Et, à la porte de la seconde cellule, il trouva un bras d'ébène; et, à la porte de la troisième, un bras de cuivre, et ainsi de porte en porte, jusqu'à ce qu'il eut saigné toutes les races connues, et il porta la médecine écumante au malade. Le roi la vida d'un trait et recouvra la santé.

XVI.

LA CHEVALERIE.

Après avoir longtemps fermenté ensemble, le christianisme et la barbarie engendrent la féodalité.

Ici le donjon, là le cloître; le baron bâtit sur la hauteur, le moine dans la plaine; l'un règne sur le corps, l'autre sur l'esprit.

Il n'est resté à la ville que la masse confuse qui vend et qui fabrique, et qui, avec l'assistance du progrès, formera un jour la bourgeoisie.

Mais la femme s'ennuie dans son donjon: la chevalerie viendra la distraire. Qu'est-ce que la chevalerie? une invention de l'Église.

La féodalité n'était qu'une assurance mutuelle de brigandage; le prêtre en souffrait comme le vilain;

il prit le baron lui-même pour correctif du baron ; il lui avait fouillé le cœur par la confession, et, à défaut d'autre chose, il y avait trouvé l'amour.

Lorsque l'homme de meurtre par état a tué et soupé, il a l'humeur accommodante ; la femme le soumet aisément d'une caresse. Le clergé saisit adroitement cette arme de la femme, et fit de la galanterie la trêve de Dieu sur la terre du moyen âge.

Il imagina la chevalerie ; on mettait du temps à fabriquer un chevalier ; il fallait travailler la matière dès l'enfance. Quand on naissait gentilhomme, on entrait page à dix ans chez un châtelain du voisinage, ou plutôt chez la châtelaine, car c'était elle qui prenait le page à son service et le dressait à la science de la courtoisie. Aussi portait-il le nom de damoiseau, en l'honneur de sa maîtresse d'école.

A quinze ans, il montait au rang d'écuyer ; il passait à l'écurie et il étrillait le cheval du seigneur ; à vingt et un ans enfin, il recevait l'ordre de la chevalerie. L'Église avait eu l'initiative de l'institution ; elle en avait réglé le cérémonial à son image. Elle ordonnait un chevalier comme on ordonnait un prêtre ou comme on baptisait un catéchumène.

Le récipiendiaire priait, veillait, jeûnait, faisait sa confession, prenait un bain, mettait un habit blanc, tendait sa tête à la tonsure, et allait ensuite entendre la messe, son épée au cou, entre deux parrains.

Après la messe, il ôtait son gant et jurait sur l'Évangile de défendre le faible et l'opprimé. Alors le seigneur chargé de la réception le souffletait trois fois de son épée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. A la suite de ce soufflet glorifié sous le nom d'accolade, les deux parrains du candidat lui attachaient les éperons d'or aux talons.

L'homme aux éperons avait désormais le droit de courir le monde et de faire le coup de lance « pour son Dieu et pour sa dame. » Son Dieu, c'était le clergé, et sa dame, c'était la femme du voisin.

Sous le régime féodal, le sol possède l'homme et le classe selon le mérite du fief; en vertu du principe, Nulle terre sans seigneur; qui hérite de la terre hérite de la seigneurie. Or, la femme hérite dans le midi, et le fief tombe en quenouille : l'héritière exerce le droit de suzeraineté.

De ce moment, l'homme la recherche, non pour elle-même, mais pour sa terre; et, jeune ou vieille, laide ou belle, il l'épouse uniquement pour arrondir son domaine. Le mariage n'est plus qu'un marché, qu'il fait et qu'il brise à sa convenance.

Le christianisme à la vérité avait aboli le divorce; mais il avait réservé le cas de parenté. Quand un seigneur avait intérêt à répudier sa femme pour épouser un autre fief, la femme avait toujours le degré de parenté prévu par le droit-canon; l'évêque rompait l'union et touchait la dispense.

Comment aimer une femme qui n'a d'autre mé-

rite que son apport? Le cœur cependant veut avoir sa part dans le mariage; quand il ne la trouve pas là, il la cherche ailleurs.

Le chevalier la cherche dans la bigamie. Il a deux femmes : l'une pour faire souche, celle-là garde le manoir; l'autre pour occuper son loisir, c'est celle-là qu'il aime et qu'il chante quand il a le talent de rimer.

Mais avant d'avoir le droit de la chanter, il doit passer par quatre degrés d'initiation : le premier de soupirant, le second de suppliant, le troisième d'écouté, le quatrième enfin d'ami.

Ce jour-là, il met le genou en terre devant sa dame, et, la main dans la main, il fait le serment de la servir jusqu'à la mort et de la garder « de mal et d'outrage. »

La dame, de son côté, déclare accepter le service du chevalier; et, pour gage de son amour, elle lui donne un anneau et ensuite un baiser, le premier, et aussi, dit-elle, le dernier... en théorie. A ce moment le chevalier modeste demande simplement « la bouche et la main, » c'est-à-dire la permission de tenir d'elle son existence en vasselage.

Quelquefois le prêtre bénit l'union ; ce n'est qu'une âme qui épouse une autre âme; il peut bien servir d'entremetteur à une intrigue mystique, sans compromettre son caractère. Après cela le servant d'amour part au galop, la lance au poing, semant partout sur son passage que sa mie vaut mieux



que toute autre mie, et mettant au défi quelque chevalier que ce soit de soutenir le contraire.

Il n'y avait pas de chevalier à la ronde qui ne répondît au cartel. Un tournoi vidait la question. On entourait un espace donné d'une balustrade; au-dessus de la clôture, on dressait des béhonnes ou tribunes pour les dames et pour les demoiselles. C'était le champ clos. A l'heure de la joûte, on ouvrait la lice, et un hérault sonnait une fanfare.

Les paladins arrivent au signal, un pot de fer sur la tête et le haubert sur la poitrine; ils montent un palefroi, ou cheval entier, couvert de sonnettes ou de grelots. Ils entrent en scène au milieu d'écuyers et de valets déguisés en ours ou en sauvages.

Tantôt c'est un frère d'armes qui mène leur destrier et leur dit : « Souviens-toi de qui tu es fils, et ne forligne pas; » tantôt c'est leur dame elle-même qui tient la bride de son champion; mais, dans ce cas, le chevalier doit avoir les mains enchaînées pour montrer son esclavage.

La dame défait les chaînes de son esclave, et lui donne un nobloy, c'est-à-dire un manchon ou un volet brodé, un ingrédient enfin de sa toilette; et, le lâchant dans l'arène, elle lui disait : « Adieu, mon ami, et mon vrai désir; que Notre-Dame vous donne le prix, sans compter un autre que je vous garde! Bon sang ne mentira jamais. » Et, après avoir serré sa main, elle montait sur l'estrade.

Or, pendant que de part et d'autre on rompt une

lance pour elle ou contre elle, le corps à moitié penché sur la balustrade, le bras tendu, l'œil en feu, elle prend part à l'action du geste et de la voix; elle jette sans cesse à son servant un nouveau gage d'amour; elle jette sa coiffe, elle jette son surcot, elle se jette enfin tout entière dans l'arène.

Le fer sonne, le sang coule; car, bien qu'on joûte à armes courtoises, c'est-à-dire émoulues, le tournoi a tout le drame d'un combat, et la châtelaine nerveuse savoure la volupté du cirque romain.

On donna un jour un tournoi à Rome, dans l'enceinte classique du Colysée, et toutes les dames de la noblesse assistèrent au spectacle dans des loges garnies de drap cramoisi. Les jeunes gladiateurs à cheval défilèrent devant elles avec leur devise écrite sur leur cuirasse.

Louis Polenta, vêtu de rouge et de noir, avait pris cette épitaphe : *Si je meurs, ô douce mort!*

Jean Caponi avait une livrée cendrée avec cette inscription : *Je brûle sous la cendre.*

François Manieri portait un costume d'un vert pâle : *J'eus espérance vive, et maintenant elle meurt.*

Caparese galopait au milieu de l'arène en habit d'arlequin, avec cette confession écrite sur son cimier: *Fou pour une femme.*

Dix-huit chevaliers périrent ce jour-là sous les sourires des Romaines. Une joûte n'était qu'une manière aimable de se tuer. Au tournoi de Nus, au XIII[e] siècle, il resta quatre-vingts cadavres sur le terrain.

Le moins qu'on pût rapporter de cette boxe chevaleresque, c'était un œil crevé ou une mâchoire brisée; mais le chevalier éclopé avait la consolation de voir sa dame éponger elle-même la plaie et la recouvrir d'un bandage. Une demoiselle de naissance devait toujours apprendre à rebouter et à panser un blessé.

Le chevalier d'honneur, nommé par les dames, proclamait le vainqueur. En cas de contestation, il en référait aux dames elles-mêmes, qui jugeaient en dernier ressort, et le héros de la journée recevait de la main de son amoureuse le prix de son adresse à frapper. Elle lui mettait sur la tête un chapelet de roses qu'elle accompagnait d'un baiser.

Et son tenant lui offrait en retour le cheval ou l'armure du chevalier qu'il avait terrassé, quelquefois même le chevalier en personne, c'est-à-dire la rançon qu'on en pouvait tirer. On appliquait au tournoi le droit de guerre; le vainqueur faisait le vaincu prisonnier, et ne le rendait à la liberté qu'à prix d'argent. Non-seulement un baron se jouait lui-même sur un coup de lance, mais encore il jouait sa propre fille; si son adversaire gagnait l'enjeu, il épousait la demoiselle.

Aussi le chevalier, léger de patrimoine, spéculait sur le tournoi, et donnait à son épée le nom de gagne-pain. Un coup bien appliqué lui valait une baronnie. Lorsque, dans le feu de la lutte, il venait à *sacquer* ou à frapper son adversaire ailleurs qu'à

la poitrine, le chevalier d'honneur jetait son bâton dans l'arène et décrétait le coupable de félonie.

Le chevalier félon sortait de la lice en marchant en arrière; on coupait la queue de son cheval sur un tas de fumier, on le condamnait à monter une jument en signe d'ignominie; partout enfin où il dînait on pouvait trancher la nappe devant lui et tourner son pain à rebours.

A la fin du tournoi, le seigneur du lieu invitait la compagnie à souper. L'étiquette chevaleresque plaçait délicatement chaque champion à côté de sa dame, et tous deux mangeaient dans la même assiette. Au milieu du repas, une demoiselle promenait un faisan rôti autour de la table, et tous à tour de rôle faisaient un vœu sur le plat d'honneur.

L'un jurait de monter le premier à l'assaut, l'autre de laisser croître sa barbe, l'autre de porter un emplâtre sur son œil, l'autre un habit fourré l'été et à peine une jaquette l'hiver. C'est de ce dernier vœu que naquit la confrérie amoureuse des Gallois et des Galloises. Ils mettaient la nature au défi : à peu près nus à l'époque de la glace, ils étouffaient sous la fourrure pendant la canicule. Un hiver rigoureux en débarrassa le moyen âge; la plupart gelèrent au milieu de leurs transports d'amour.

XVII.

LA COUR D'AMOUR.

Voilà la chevalerie. Il y eut là plus d'un élément : un composé gaulois, germain, arabe ; mais, au point de vue de la femme, ce fut simplement un système de bigamie, patronné par le clergé et consacré par l'opinion.

Le chevalier avait une femme, c'était sa mise au fonds commun ; mais en échange il avait le droit de prélever, sur la masse, une dame à sa convenance.

L'amour chevaleresque avait trois époques : la *peine*, c'est-à-dire la déclaration ; la *mercy*, c'est-à-dire la récompense : ce jour-là, le chevalier et sa dame prenaient un bain dans la même baignoire ; et enfin la *joye*, c'est-à-dire l'ivresse du cœur béat.

Quand une dame avait agréé l'amour du chevalier

elle ne pouvait plus avoir d'autre pensée; elle y pensait le jour, elle y pensait le soir; c'était lui qu'elle voyait dans son mari, son fantôme qu'elle pressait toujours... et le matin, au chant de l'alouette, quand son servant venait rêver sous sa fenêtre ou écouter, comme on disait alors « le lever de l'avoine, » elle disait à sa toilette, en jetant un regard à son miroir : « Dieu donne le bonjour à mon doux ami ! »

Le doux ami à l'état de joye avait de son côté le droit de commettre toute espèce d'extravagance. Pierre Vidal aimait Louve de Penautier, et, pour lui prouver son amour, il prit le nom de Loup et il allait hurler à la porte de l'adorée. Il poussa encore plus loin le culte de l'homonyme : il endossa un jour la peau d'un loup fraîchement écorché, et il subit une chasse à courre sur sa personne; la meute mit son corps en lambeaux : on le rapporta mourant à son logis.

Une dame avait trois candidats : elle leur envoie à tous trois une chemise avec ordre de la porter au combat pour toute armure. Un seul ose tenter l'épreuve; il combat la poitrine nue contre la poitrine de fer, il inonde de son sang la chemise et il la renvoie à sa maîtresse. Elle met la chemise sur elle un jour de festin, et, dans cette toilette sanglante, elle fait le tour de la table, en présence de son mari.

La chevalerie amoureuse avait sa juridiction et sa jurisprudence. Quand une difficulté venait à naître

entre un chevalier et sa dame, on en appelait de part et d'autre à la cour d'amour.

La cour d'amour siégeait au mois de mai, à l'ombre de l'ormel, ou dans la salle d'honneur d'un manoir, sur une estrade couverte d'un tapis vert, sous la présidence d'une doyenne de vingt-trois ans au maximum : Phanette, Hugonne, Isoarde, Adalagie, Alalette, etc.

Le tribunal portait en séance une simarre de satin blanc et une écharpe nouée à la ceinture. Un greffier, assis au bas de l'estrade devant une petite table, libellait le jugement. C'était un enfant déguisé en amour, qui, au lieu de plume, tenait une flèche pour écrire.

La cour écoute gravement les deux parties, puis elle opine du bonnet en faisant la révérence, et la présidente prononce l'arrêt. Si l'amant a tort, la cour le prive de sa dame pendant un certain temps; si la dame au contraire a forfait, le tribunal la condamne à porter une robe fanée.

La cour d'amour n'était pas simplement une parade, c'était un véritable tribunal d'honneur dont l'opinion publique sanctionnait et dont la chevalerie errante exécutait la justice. Quand un chevalier traversait le domaine d'une dame, il demandait au passant si elle avait jamais été « blessée en son honneur; » et, si on lui disait oui, il marquait à la craie la porte du château, et il poursuivait son chemin.

Si, au contraire, la dame avait vécu loyalement,

il arrêtait son cheval devant la poterne, et, interpellant la dame à haute voix : « Ma bonne amie, disait« il, je prie à Dieu que, en ce bien et cet honneur, il « vous veuille maintenir, car vous devez être louée « et honorée. »

Souvent la cour d'amour tenait audience pour débattre une question de principe.

Une femme peut-elle aimer son mari?

Une cour d'amour, sous la présidence de la comtesse de Champagne, résolut la question pour la négative.

Un chevalier priait d'amour une demoiselle et lui demandait un baiser :

— Quand je serai mariée, répondit-elle.

Un chevalier aimait une demoiselle, mais la demoiselle aimait un autre chevalier; et pour consoler le postulant éconduit, elle lui promit de l'agréer si elle venait à perdre son amant. Elle le perdit en effet, car elle l'épousa quelque temps après; mais elle refusa de tenir sa promesse, sous prétexte qu'épouser son amant c'était toujours le posséder.

Une cour d'amour, présidée par Éléonore de Guyenne, repoussa cette doctrine attentatoire à la chevalerie et condamna la dame à exécuter son engagement.

Autre question : Vaut-il mieux être amant que mari?

Gui d'Uisel plaide pour l'amant, et son cousin Elias pour le mari.

La cour décide que l'amour du mari pour sa femme est ridicule, tandis que l'amour du chevalier pour sa dame est digne d'éloge.

Autre problème : Vaut-il mieux aimer une novice qu'une dame expérimentée en amour?

Le troubadour Montlaur discute la question contre le chevalier Esperdut.

— Esperdut, lui dit-il, j'aime mieux posséder qu'attendre. Avec la dame, je suis certain de ce que je possède; avec une ingénue, je ne vois qu'incertitude.

— Seigneur Montlaur, répond l'autre, j'aime mieux l'espérance d'un bien à venir; je peux gagner, de jour en jour, avec la jeune personne, tandis qu'avec la dame, je ne peux rien acquérir de nouveau.

— Celui-là a le meilleur lot, répliqua Montlaur, qui possède une dame d'expérience; elle sait mieux faire fête à son ami qu'une jeune, qui raconte tout à son mari.

Si l'amour avait sa magistrature au moyen âge, il avait aussi son ordre religieux, son frère prêcheur, le troubadour ou le trouvère.

Le printemps revient, l'aubépine fleurit; un homme sonne du cor devant la porte d'un manoir, un page vient ouvrir; c'est un troubadour qui demande l'hospitalité.

Le troubadour, poëte errant et souvent chevalier, colporte de château en château l'image d'une beauté anonyme, et il en raconte le mérite à tout venant, sous forme de chanson.

Mais, à son talent de trouver ou de rimer, il unit la plupart du temps le talent de jongler, d'escamoter, de contrefaire le rossignol, et de jouer de la manicarde.

Il donnait séance, le soir après souper, dans la salle du château. Au moment où l'échanson servait le piment ou vin du dessert, il entonnait une complainte amoureuse à l'honneur de la dame dont il portait l'emprise ou la livrée.

Car le troubadour parfait aimait au moins une femme et en avait souvent aimé plusieurs. « J'en « sais tant en amour, disait le troubadour Sordel, « qu'il n'est pas de femme vertueuse qui puisse « résister à ma poursuite. Que m'importe le chagrin « du mari, pourvu que je prenne mon plaisir? »

Le troubadour toutefois faisait profession de mystère. Il donnait discrètement un nom d'emprunt à sa passion; c'était *belle à voir*, c'était *tort n'avez*, c'était *tout m'y plaît*, c'était enfin *beau cavalier*, quand sa maîtresse avait l'humeur guerrière, comme Béatrice d'El Carat, et laissait son surcot pour manier l'épée.

La poésie amoureuse, monotone comme l'amour lui-même, brodait invariablement sur le même fond, sur le clair ruisseau, sur l'émail du pré, sur le chant du rossignol. Le chevalier meurt de fondation pour sa mie; sa mie a nécessairement l'œil du faucon tiré de la mue et la peau plus douce à sentir que le rasoir.

Le trouvère traînait à l'occasion un autre trouvère

à sa suite, pour lui donner la réplique; l'attelage poétique chantait une façon de duo appelée une *tenson*. C'était une pièce dialoguée sur une question d'amour, et comme une joûte poétique, à l'imitation du tournoi; l'un soutenait une thèse, l'autre la thèse contraire, et l'assistance tranchait le débat.

Après avoir débité sa poésie, le trouvère jonglait. Il jetait une pomme en l'air et la recevait sur son couteau. Il déroulait en un mot le bagage varié de son talent, et à la fin de l'exercice il touchait le prix de la soirée.

On payait le trouvère en nature; on lui donnait soit un vieux cheval, soit un vieux harnais, ou bien encore une armure ou un habit de rebut. Quand le seigneur avait le cœur large, il ajoutait à la défroque une somme en argent.

Le poëte du moyen âge avait l'esprit positif; il estimait la largesse chez le gentilhomme avant toute autre qualité; il entendait battre monnaie sur la noblesse. « Vous pouvez cultiver la jonglerie pour « plaire, disait Giraud Riquier; quant à moi, je ne « l'exerce que pour m'enrichir. »

Le troubadour flattait et le baron payait. Il n'y a pas de tour de dépense qu'un seigneur ne prodigue pour une flatterie. Au tournoi de Beaucaire, Bertran Raibaux fit labourer la lice par douze paires de bœufs, et semer trente mille pièces d'or dans les sillons. La comtesse de Sorgue envoya de son côté une couronne d'or du prix de quarante mille sous, pour en orner

le front de Guillaume Meta, que le tournoi avait proclamé le premier jongleur.

On servait, après la jonglerie, le vin du coucher, et le troubadour allait dormir, en pressant le spectre de Belle-à-voir et parfois aussi autre chose qu'un spectre, car la dame du moyen âge aimait à plaire au troubadour : il distribuait en effet la renommée. Elle pratiquait donc largement l'hospitalité à son égard, et, quand il gagnait son dortoir, elle ordonnait à une demoiselle de sa domesticité de lui tenir compagnie.

Le lendemain, au point du jour, la demoiselle chantait une aubade : Beau compagnon, dormez-vous encore? Éveillez-vous, le jour approche. Roméo prenait congé de cette Juliette de passage, et il reprenait son poétique vagabondage à travers la campagne.

Mais pendant qu'il jetait à la brise le couplet joyeux d'un virelai, il y avait là-bas, de l'autre côté de l'horizon, sur la berge de l'Arno, un jeune Florentin qui écoutait dans le vent ce premier bégaiement de poésie, et qui en faisait le poëme du moyen âge.

Dante succède à Bernard de Ventadour, et Belle-à-voir prend le nom de Béatrice. Dante voit passer une jeune fille dans la rue, il la trouve belle, il la salue, elle lui rend son salut, et le soir même il rime son premier sonnet : Que celui qui a fait une si belle œuvre, dit-il, soit béni!

Cette œuvre c'était Béatrice; à quelque temps de là,

le poëte la rencontre encore, il la salue de nouveau, mais cette fois, la fille de son rêve ne lui rend pas son salut, elle venait d'épouser Simone Bardi; mais elle avait à peine serré son voile de noce qu'elle mourait; quand on la porta en terre, Dante leva la main sur le cercueil. J'espère dire de cette femme bénie, jura-t-il, ce qu'on n'a dit de personne.

Il a tenu son serment. Béatrice n'a fait que lui apparaître et disparaître; mais, à partir de ce moment, il l'aime comme l'eucharistie de la beauté et il suit toujours du regard l'ineffable vision envolée dans l'invisible. La Grèce avait rêvé Vénus-Uranie, Dante la réalisa dans sa divine épopée. Il a fait l'apothéose de la femme sous le nom de Béatrice.

XVIII.

LA SORCELLERIE.

Pendant que la chevalerie tient sa cour d'amour dans la salle d'un château, la sorcellerie en tient une autre on ne sait où, sous le nom de sabbat.

Qu'est-ce que le sorcier? Un homme endiablé, c'est-à-dire homme et diable à la fois; on ne saurait naître sorcier toutefois, on le devient comme on devenait chevalier, par voie d'initiation, sous la foi du serment.

Le démon aime à raccoler; le soir à la brune il quitte sa peau de bouc qui pourrait le trahir; il met sur sa tête une plume de coq, et, quand il rencontre une jeune fille, il l'aborde avec un compliment. Si elle l'a une fois écouté, elle veut toujours l'entendre.

La femme a le cœur de cire; c'est un savant religieux qui l'affirme; femme, dit-il, vient de *mulier*. *mulier* vient de *mollis*; donc la femme n'est qu'une argile à pétrir, aussi le démon a toujours la main à la pâte, et pour un sorcier il fait dix sorcières.

Il n'en attaque pas moins l'homme chaque fois qu'il en trouve un de bonne composition ; il l'entreprend sous la figure d'un traitant; il fait sonner un sac à son oreille, et il lui dit : Suis-moi; je te promets bonne aubaine.

Si l'ingénu accepte le marché, le malin tire une cédule de son portefeuille et la donne à signer au récipiendaire; le candidat fait un crochet au bas de la minute; le diable met sa griffe sur l'épaule du signataire; à la place où il pose son cachet, l'épiderme durcit comme une écorce.

Après avoir donné à l'affilié son brevet de sorcier, le diable lui communique un onguent de sa façon pour graisser le balai qui doit le porter au sabbat; cette nuit-là il se fait dans l'air comme un bruit de clairon; Satan sonne le boute-selle de son armée.

A ce signal les sorciers et les sorcières du voisinage sentent un vent frais les soulever par le sommet de la tête, et tous, de tous les points de l'horizon, prennent leur vol sur leur manche à balai.

Souvent, sur le coup de minuit, le berger couché dans son manteau à la belle étoile entend passer au-dessus de sa tête comme le sifflet de la raffale dans les branches sèches de la futaie : c'est la caval-

cade aérienne du sabbat qui galope, à toute vitesse, dans le brouillard de la vallée.

Il arrive parfois que la pluie surprend la caravane en chemin, mais le conducteur de la bande prononce une formule magique, et l'averse va tomber respectueusement d'un autre côté; on débarque ensuite à je ne sais quelle clairière fantastique, noyée dans un pâle clair de lune.

Là, Satan siége dans toute sa gloire, la barbe en fourche et la corne haute; il a sa femme à sa droite, majesté non moins barbue et non moins velue que son époux. A mesure que les sorciers arrivent, ils défilent devant Satan en faisant la révérence à l'envers; après quoi ils prennent place à une table couverte de plats de dragons et de crapauds assaisonnés à la mandragore, le tout arrosé d'une boisson incendiaire appelée la malvoisie.

Mais plats de crapauds ou de vipères, on ne mange que du vent en réalité; quand l'assistance a bourré son corps de l'air du temps, Satan tire un flageolet de sa poche, et la compagnie entame une danse effrénée, dos à dos; quand la ronde tourne à toute volée, un diablotin souffle la lampe et la malvoisie produit son effet; la lune se voile d'horreur.

A la fin de la danse, Satan dit la messe avec une tranche de rave noire pour hostie; on distribue un cierge allumé à l'assemblée, mais au simple toucher le cierge fond dans la main du sorcier, et fuit à l'horizon comme un feu follet.

Enfin au moment du sacrifice Satan monte sur l'autel; là il s'allume de lui-même, et il se consume tout entier; quand il n'en reste plus qu'un peu de cendre, chacun en prend une pincée, et au premier chant du coq remonte sur son balai, pour regagner son domicile à vol d'oiseau.

C'est avec cette pincée de cendre que le sorcier exerce son état, il n'a qu'à dire un mot sur cette relique; il fait à volonté la pluie ou le beau temps, il fabrique l'orage dans l'air, il le dirige au bout de sa baguette, il brouille la serrure, il noue l'aiguillette, il tue le bétail, il escamote la moisson, il prend la peau du loup, et sous le nom de loup-garou il court la forêt.

Un gentilhomme allait un jour à la chasse, son arbalète sur l'épaule; en passant devant la poterne d'un manoir, il aperçoit le châtelain sur le pont-levis.

— Ami, lui dit-il, fais feu qui dure; si je tue lièvre, je viendrai le manger à ton souper.

— Tu peux compter, à ton tour, sur bonne mine d'hôte, répondit le châtelain, et sur une bouteille de clairet.

Le chasseur continue son chemin, il bat la garenne toute la journée sans trouver de gibier; il revenait à la tombée de la nuit, le carnier vide, lorsqu'au détour d'un sentier il voit sortir du taillis un loup, qui arrive sur lui à fond de train, en pliant les baliveaux comme des brins d'herbe sur son passage.

Le chasseur l'ajuste; la flèche frappe le loup en

pleine tête, sonne comme sur une plaque de fer, et tombe morte à terre; le loup secoue l'oreille, et d'un bond il saute à la poitrine du chasseur.

Le gentilhomme le saisit à la gorge, tire son couteau de chasse, et lui coupe une patte; en sentant couler son sang, la bête pousse un hurlement de rage, et, tournant tête sur queue, elle fuit avec autant de vitesse que si elle avait encore quatre jarrets à son service.

Le vainqueur mit la patte coupée dans son carnier et retourna au château de son ami.

— Eh bien! dit le châtelain, la broche attend.

— Elle attendra longtemps, répondit le chasseur, car le vent a soufflé du mauvais côté : je n'ai que ceci à vous offrir.

En disant cela, il cherche au fond de son carnier; au lieu de la patte de loup qu'il y avait mise, il en tira une main de femme, ornée d'une bague avec un chiffre sur le chaton.

Le châtelain pâlit à la vue du trophée; il vient de reconnaître dans cette main presque sa propre main, et dans cette bague la bague qu'il avait achetée au jour de son mariage. Un soupçon traverse son esprit, et, pour l'éclaircir, il passe à la cuisine.

Sa femme, transie et enveloppée d'une cape, chauffait ses pieds mouillés sur la pierre du foyer; il soulève la cape et la laisse retomber avec un cri d'horreur. La malheureuse avait le poing coupé... il avait épousé une sorcière.

Le présidial de Riom instruisit l'affaire et condamna la châtelaine au bûcher.

Chaque fois qu'une épidémie éclatait quelque part, on grillait les sorciers à profusion; l'inquisition en fit une fournée de trois mille en Franche-Comté. Les victimes avouaient elles-mêmes avoir assisté au sabbat, et en racontaient les divers mystères à leurs bourreaux.

Mais de toutes ses victimes, il y en a une qui fait exception; c'était une jeune paysanne, courte etforte, les cheveux noirs et les traits brunis par le soleil; on la nommait Jeannette, ou bien encore La Ramée, du nom de sa mère, selon la coutume de Lorraine.

Il y avait auprès du village de Jeannette une fontaine qui coulait au pied d'un hêtre; les jeunes filles, au premier jour de mai, allaient y suspendre leurs chapeaux. C'est au bord de cette fontaine, sous l'aubépine en fleur, que Jeannette aimait à écouter le soir la cloche de l'*Angelus*.

Il lui semblait que cette voix du ciel en réveillait une autre en elle; or, un soir que son cœur battait plus fort, elle crut entendre une parole à côté d'elle; elle tourna la tête et aperçut une femme debout. C'était sainte Catherine qui lui conseillait de chasser l'armée anglaise du royaume; car en ce moment la France, déchirée en deux, avait un roi à Londres et un autre à Chinon.

Jeannette alla trouver le seigneur Baudricourt; mais à la première ouverture de sa mission :

— Voilà une ribaude, dit le seigneur: et il refusa d'écouter sa confidence.

Quelque temps après, Jeannette retourna chez le chevalier, et Baudricourt, touché de la grâce d'en haut, lui donna un chaperon d'homme et un cheval.

— Advienne que pourra, dit-il; et il la remit à deux chevaliers pour la conduire à Chinon.

A dater de ce moment, ce n'est plus la petite paysanne de Lorraine, c'est Jeanne d'Arc, la France en une femme, la sœur du Christ dans l'histoire.

La route est longue, l'ennemi bat l'estrade, Jeanne marche sans inquiétude, elle suit sainte Catherine. Sa vision n'est ni une supercherie, ni une folie.

Au moyen âge on croyait à la présence réelle; la pensée prenait toujours la forme d'un saint ou d'une sainte; déjà Catherine de Sienne était allée, sur un ordre de sa patronne, chercher le pape à Avignon, pour le ramener au Vatican.

A peine arrivée à l'armée, Jeanne somma le duc de Bedford de vider le royaume. L'Anglais répondit à la Pucelle en l'appelant vachère.

La vachère l'obligea de lever le siége d'Orléans: elle conduisit le roi à Reims et l'y fit sacrer.

Quand elle chargeait l'épée à la main, on eût dit l'archange Michel; son armure couverte d'une huque rouge semblait lancer sa flamme, et envoyait devant elle la terreur; elle frappait l'ennemi d'une main électrisée, pour montrer, disait-elle, à la vigueur des coups, où était le droit du sang royal.

Puis elle descendait de cheval et se reposait de son héroïsme; c'était alors une femme bonne et simple, femme même jusqu'à porter une frange d'or à son écharpe, mais toujours réservée et grave de maintien. Il y avait autour d'elle je ne sais quelle autre armure invisible qui la protégeait contre toute mauvaise pensée.

Après le sacre de Reims, elle trouva sa mission finie; elle voulut retourner à son village; le roi la retint à l'armée.

Jeanne y resta; on sait le dénoûment. Elle fut blessée et faite prisonnière, et poursuivie par qui? Par l'Angleterre? non, par l'Église.

L'Église condamna Jeanne au bûcher pour crime de sorcellerie; l'Angleterre ne fit qu'exécuter la sentence. Ni le roi ni la noblesse ne cherchèrent à sauver la sublime plébéienne qui avait sauvé le royaume.

« Comment me traite-t-on? cria-t-elle en apprenant la sentence. Quoi! ce corps que j'ai conservé « net et pur, on va le brûler! »

On le brûla en effet, et on le jeta au vent; mais la France a recueilli la cendre de la fille du peuple, et aussi longtemps qu'on parlera notre langue, Jeanne d'Arc restera la sainte de la patrie.

Qu'est-ce donc que cette terre, et qu'y fait-on? Voilà la plus belle âme qui soit tombée dans ce qu'on appelle un corps; c'est la femme chaste entre toutes, et on la tue comme sorcière; et l'humanité est ainsi faite qu'il manquerait quelque chose à Jeanne d'Arc

si on ne l'avait pas brûlée; il le fallait, c'est la loi; tout ce qui est grand finit par la tragédie.

La sorcellerie cependant n'était-elle qu'une vision dans la lune, une maladie de l'esprit humain? Non, à coup sûr. Sous le crime chimérique du sabbat, il y avait un fond de réalité : c'était l'état du serf au moyen âge; cet homme sans nom, sans droit, sans abri le plus souvent, vivait à côté du troupeau d'une vie bestiale et dans la même promiscuité que le troupeau.

La conquête romaine avait importé la débauche asiatique en Gaule, et l'avait répandue sur le sol comme une couche de fumier. Il faut donc voir dans la cérémonie plus ou moins dénaturée du sabbat une parodie des fêtes de Bacchus appropriées à la mythologie du christianisme. Le sorcier remplace le bacchant, et la sorcière la bacchante. Le faune reparaît sous la peau de bouc du démon. Ainsi à chacun sa part : la chevalerie au noble, la sorcellerie au vilain.

XIX.

LA FEMME AU MOYEN AGE.

L'Église avait fait un sacrement du mariage ; elle publiait les bans au prône et unissait les époux, non pas encore à l'autel, mais à la porte du moustier.

Il y avait autant de recettes que de provinces pour demander une jeune fille en mariage. Au pays breton, un poëte courtier, le bazvalan, allait un bas bleu à une jambe, un bas blanc à l'autre, chanter un couplet à la bien-aimée, au nom de son amoureux.

Si la famille de la demoiselle agrée la chanson, on invite le bazvalan à partager un gâteau et à l'arroser de guin-arden. Si au contraire on rejette la demande, on apporte un plat de bouillie au poëte, et il la mange à la dérobée.

Il arrive cependant que le galant aime mieux pré-

senter lui-même sa requête; il demande un rendez-vous à la jeune fille, et lorsqu'à l'heure fixée par elle-même, il trouve la chambre vide et les tisons relevés, il n'a plus qu'à battre en retraite. « Tisons relevés chassent les galants, » dit le proverbe.

Ailleurs, au pays gascon, le postulant soupe à la maison de la prétendue; il mange, il boit, et d'un verre à l'autre il conte quelque chose; au point du jour, la jeune fille apporte le dessert. Si elle met sur la table un plat de noix, elle refuse; sinon, elle accepte et on rédige le contrat.

Mais il faut auparavant la permission du seigneur, car aucune femme, ni prude femme de lignage, ne doit prendre un mari sans l'agrément du suzerain.

Le suzerain peut même obliger sa vassale à épouser qui bon lui semble, « fût-elle âgée de quatre- « vingts ans et à moitié porrie, » dit une assise de Jérusalem.

Quand la femme descend de maison seigneuriale, elle passe, avant la cérémonie, devant un conseil de révision et subit une expertise minutieuse de sa personne. Un jury féminin la déshabille, l'examine en détail; si on ne trouve sur elle aucune objection à la maternité, on lui en donne un certificat; alors elle peut convoler en mariage.

La veille de la noce, à la tombée de la nuit, les amies de la fiancée chantent sous sa fenêtre la complainte d'adieu : Rossignolet d'amour. Au dernier couplet, elles suspendent une couronne de fleurs à



sa porte; mais si la fiancée a eu quelque mésaventure, on répand sur le seuil de la paille hachée.

Vient le jour du mariage; on ne peut épouser le dimanche, parce que c'est le jour du Seigneur, ni le samedi, parce que c'est la veille du dimanche, ni le lundi, parce que c'est le lendemain, ni le vendredi, parce que c'est jour de malheur. Enfin, le mardi, mercredi ou jeudi, si ce n'est pas fête fériée, la noce prend à la file le chemin de la paroisse.

Les deux garçons d'honneur ouvrent la marche à cheval, la lance ou l'épée au côté. A leur suite, deux filles portent, l'une une branche d'aubépine enrubannée, l'autre une quenouille brodée de sculptures. Chemin faisant elles chantent alternativement un refrain sur la félicité ou la tristesse du ménage.

Vient ensuite le futur, encore à cheval, avec sa fiancée en croupe, à moins qu'elle ne soit une demoiselle de parage; dans ce cas, on la porte en civière sur un fagot de genièvre. Elle a sur la tête un chapel de roses, c'est-à-dire une couronne. Le curé reçoit la noce sous le portail de l'église.

Il demande à l'assistance s'il n'y a aucun empêchement au mariage, et si personne ne répond, il interpelle ainsi le mari :

— Un tel, veux-tu avoir une telle à femme et à espouse et la garder saine et enferme? Le mari répond : Oui; et interpellant la femme à son tour :

— Une telle, lui dit le prêtre, voulez-vous un tel à mari et espoux?

— Sire, ouy, répond-elle. Alors le curé les donne l'un à l'autre et touche dix deniers pour la besogne.

Le mari prend ensuite un anneau de la main du prêtre; il l'essaye successivement à chaque doigt de la mariée, et au doigt annulaire, il dit : *De mon corps je vous honore*; puis il met un denier dans la main de sa femme et dit : *De mon bien je vous doue.* Quand une veuve faisait un second mariage, elle devait tenir sa main couverte pendant la cérémonie.

Le prêtre bénit alors les deux époux, et, la bénédiction donnée, on embrasse à tour de rôle la mariée au son du tambour. Chacun donne un coup de poing à son voisin en souvenir de la cérémonie. La noce retourne à la maison, et là on sert le repas à l'assistance.

A ce moment, le mari va porter au seigneur le mets du mariage, une épaule de mouton accompagnée d'une pinte de vin, et il exécute un pas de danse en déposant son offrande sur le buffet. Le seigneur, en échange, envoie un sergent au gala avec un chien courant et un lévrier, qui ont également droit à une part de convive.

Le curé assiste de fondation au repas; entre le premier et le second service, il lève son verre : Il ne faut pas oublier les morts, dit-il, et il entonne le *De profundis*; la table reprend ensuite sa gaieté, on se jette les plats à la tête et on se bat à coup de broches, toujours en commémoration du mariage.

Lorsqu'on pendait un condamné en place publique, le père menait son fils à l'exécution. Au moment où le patient montait à l'échelle, il disait à son enfant : Souviens-toi! et il lui donnait un soufflet pour mieux graver le fait dans sa mémoire.

La nappe levée, la noce danse; mais au milieu du bal, un jeune homme enlève la mariée, et il ne la rend au mari que sur la promesse formelle de donner un second festin.

A l'heure du coucher, on lave la figure de la mariée avec de l'eau de violette; la mariée ôte ensuite le soulier de son mari en signe d'obéissance. Le curé bénit le lit conjugal, et les invités jettent sur la couverture les cadeaux qu'ils croient devoir offrir aux nouveaux époux.

Le lendemain, au point du jour, les garçons d'honneur portent aux époux le chaudeau ou bouillon assaisonné d'épices.

Ce jour-là, la mariée, couchée sur son lit et parée, reçoit les visites et les félicitations de ses parents et de ses amis.

Souvent même on fermait les fenêtres et on allumait les bougies pour donner plus d'éclat à la cérémonie.

Après cette exposition publique de la femme, à peine femme de la minute, le mari pouvait enfin prendre possession de sa compagne et lui donner l'investiture du ménage.

Un gentilhomme florentin nommé Pandolfini ve-

nait d'épouser une Strozzi, demoiselle de naissance. Le jour suivant, à son petit lever, il lui fit gravement la leçon :

— Femme, lui dit-il, je désire de toi trois choses: la première, qu'à ton coucher tu ne rêves que de ton mari.

La mariée rougit et baissa la paupière.

— La seconde, que tu maintiennes la paix dans la maison. La troisième, que tu veilles à la conservation de notre avoir.

Elle lui répondit modestement que sa mère lui avait appris à coudre et à filer.

Alors Pandolfini entreprend avec sa femme l'inventaire de la maison; il la mène au grenier, à la cave, au bûcher; il lui montre le mobilier, le linge et l'argenterie; mais il lui cache son cabinet, il lui défend même d'y entrer. Un mari ne confie aucune affaire à sa femme, et si jamais elle trouve un papier égaré, elle doit le rapporter sans l'ouvrir.

Après l'avoir ainsi traînée de chambre en chambre, il la conduit à son oratoire, et, la faisant agenouiller à côté de lui devant l'image de la Madone, il prie la sainte Vierge de lui accorder beaucoup de garçons.

Et non de filles, meubles de luxe qui ne font qu'embarrasser le ménage. C'est ce que disait naïvement une coutume du Poitou. Quand un père vient d'écouler sa dernière fille à un mari, il suit la noce, un balai sur l'épaule : il a enfin balayé la maison.

On adore la femme au moyen âge et on la méprise. Le songe du vergier lui trouve neuf défauts, ni plus ni moins, et tous de nature : défaut de prudence, défaut de loyauté, défaut de modestie, etc. Froissart renchérit encore sur le songe du vergier pour justifier la loi salique. « Le royaume de France, dit-il, est de trop grande noblesse pour aller à femelle. »

Donc la femme obéira en tout et pour tout à son mari. Quelque chose qu'il lui ordonne, *à certe ou à jeu*, elle doit l'exécuter à la minute. Il lui présente un bâton et il lui dit : Saute; elle doit sauter, car, dit le *ménagier de Paris*, le mari est le chef de sa femme; la femme même l'appelait son baron. Lorsqu'il descendait de cheval, elle tenait l'étrier et elle le servait à table aux jours de gala.

A l'appui de cette doctrine d'obéissance, le *ménagier* raconte la légende de Griselidis. Griselidis a une fille; son mari la tue, elle le remercie. Elle a un fils; son mari le tue encore, elle le remercie toujours. Son mari la chasse de son château, elle part sans murmure. Il épouse une autre femme, et il rappelle Griselidis pour assister la nouvelle mariée; Griselidis retourne au château et fait le lit de sa rivale.

Le mari a le droit de battre sa femme pour la ramener à l'obéissance. « En certains cas, dit Beaumanoir, les hommes peuvent être excusés des griefs « qu'ils font à leurs femmes, ni ne s'en doit la justice entremettre, car il est loisible à l'homme de « battre sa femme sans mort et sans méchaing. »

La féodalité portait trop haut sous la cotte de mailles le culte de la force pour avoir le respect de la faiblesse. Un gentilhomme angevin du quatorzième siècle nous apprend que, pour une simple contradiction, le seigneur du moyen âge assommait noblement sa châtelaine.

« Jai vu une femme de très-mauvaise humeur, « dit-il, et très-contrariante, qui contredisait sans « cesse son mari devant les étrangers. C'était un « chevalier très-vaillant, qui un jour, très-mécontent « de la conduite de sa femme, lui asséna un coup de « poing et la renversa par terre, puis, la foulant aux « pieds et déchirant son visage avec l'éperon qui « armait sa botte, il la défigura tellement que jus- « qu'à sa mort elle n'osa plus se montrer, tant elle « était honteuse. »

Geoffroy Landry approuve l'action du chevalier. Il en prend texte pour faire la leçon à sa fille; et il ajoute sous forme de commentaire : « Le mari a droit de vie et de mort sur sa femme. »

La coutume de Bordeaux le déclarait excusé d'avance lorsqu'il la tuait dans un moment de colère. Un mari fouetta sa femme jusqu'au sang et l'enveloppa dans une peau de bœuf saupoudrée de poivre, et il ne la dépouilla de son supplice que sur une promesse en règle d'obéissance.

Mais si, en vertu de la loi de réciprocité, la femme bat son mari, on la contraint à « cheviaucher » un âne à rebours, et à courir ainsi le pays; de plus, on

condamne le mari à tenir la bride de l'âne et à payer l'amende.

Non-seulement le mari peut battre sa femme, mais encore il peut la répudier. Un troubadour du nom de Raymond de Miraval avait épousé une femme, troubadour comme lui, appelée Gandereinça; mais Raymond aime à Castres une belle Albigeoise, veuve d'un riche vavasseur : il la poursuit d'amour; la belle Albigeoise préfère le titre de femme au titre d'amie, et Raymond dit à Gandereinça : « Tu rimes comme moi; c'est assez d'un poëte dans un ménage. » Et il la répudie pour épouser la veuve du vavasseur.

La femme ne peut rompre le mariage que pour impuissance du mari; encore devait-elle prouver le fait devant témoins et passer par l'expérience publique du congrès. On conduisait la plaignante et l'accusé en maison tierce, et le mari avait la nuit entière pour réfuter l'accusation. Le moyen âge manquait de pudeur.

XX.

LE CULTE DE LA FEMME.

Il y a pourtant progrès : la femme n'avait que la dot, elle a maintenant le douaire; la dot l'avait protégée contre le mari, le douaire la délivre de ce mari posthume, au point de vue civil, qu'on appelait le tuteur.

La féodalité avait déménagé la politique et l'avait transférée à la campagne. Le château fort jeté en l'air, sur le roc à pic, pour une vie d'oiseau de proie, avait du moins le mérite de tenir le mari prisonnier de sa femme derrière le pont-levis.

Le citoyen de l'antiquité vivait au dehors, au forum ou au prétoire; il ne rentrait à la maison que pour manger et pour dormir. Le baron, au contraire, confiné toute l'année dans son manoir, vivait étroi-

tement avec sa femme et partageait avec elle son existence.

Il passait son temps à guerroyer ou à chasser : mais il faisait la guerre à sa porte et la chasse sur son domaine. Ce n'était qu'une séparation d'une minute, et cette absence-là même resserrait l'intimité du mariage. « J'aime mieux revoir que voir, » disait une femme d'esprit.

La femme suivait son mari à la chasse, l'épervier sur le poing ; elle le suivait même à la guerre et faisait au besoin le coup d'épée. Au milieu du choc sec des cottes de mailles, on entendait souvent un long bruissement de robes emportées au galop des haquenées.

C'était Margot de Lay qui allait défendre Montélimart ; c'était la duchesse de Bouillon qui portait l'armure comme un chevalier ; c'était la comtesse de Salisbury qui repoussait bravement l'assaut de son donjon ; c'était Madonna Scaletta, la juive convertie, qui courait la Sicile, tantôt sous le haubert, tantôt sous le capuchon, et, après avoir chassé de l'île la dynastie d'Anjou, allait mourir mystérieusement au fond d'un caveau.

Le mari et la femme recevaient au moyen âge la même instruction, ou plutôt n'en recevaient aucune. Un seigneur aurait cru déroger en apprenant à lire ou à écrire. Lorsqu'on présentait un contrat à sa signature, il déclarait fièrement ne pas savoir signer. « parce que baron. » Le duc de Lancastre envoya un

sauf-conduit à Duguesclin : le connétable « le bailla à lire, dit la chronique, car il ne permit jamais à un maître de le doctriner. »

Une demoiselle commettait une mauvaise action en apprenant le latin. « Elle ne viendra jamais à bonne fin, » disait le proverbe. Héloïse faisait tache au moyen âge; ce n'était qu'une femme de l'antiquité, une Sapho parisienne. On dirait, à lire sa correspondance enflammée avec son spectre d'amant, le dernier baiser du génie grec sur la lèvre en feu d'une religieuse.

La légende assimilait la femme lettrée à une fée Mellusine qui couvait un œuf de vipère. Francesco Barberino déclare doctement qu'on doit enseigner au sexe aimable tout autre chose qu'à lire et à écrire. La dame du Fayet avait besoin de recourir à une main étrangère pour répondre à son amant le sire de Coucy.

Que lire d'ailleurs? le livre coûtait cher avant l'imprimerie; il fallait être reine ou princesse pour posséder une bibliothèque, ou, comme on disait alors, une librairie.

La librairie de Marguerite de Flandre contenait à peine une centaine de volumes, romans, tableaux, traités d'astrologie ou de théologie, et cependant cette bibliothèque passait au seizième siècle pour une merveille de magnificence.

Cette virginité de culture formait une sympathie de plus entre le mari et sa compagne; l'un ne pou-

vait rien dire que l'autre ne pût entendre. Or dans cette nuit de l'âme, comme dans l'autre nuit, la femme reprend l'avantage.

Le baron évapore au grand air son besoin d'activité; la châtelaine garde pendant ce temps le manoir, elle brode sa tapisserie dans son oratoire, à côté de son prie-Dieu. La vie recueillie lui donne l'habitude de la réflexion; elle en profite pour fonder la royauté de la femme.

La femme règne non du droit de la force, mais de la faiblesse, ou pour mieux dire de la grâce; elle enseigne au baron à plaire et à vivre, elle répand sur lui son parfum de délicatesse; « on voit bien qu'il n'a pas connu de dame, » disait-on d'un baron brutal. En un mot, l'amélioration de l'homme par la femme, voilà la tendance, et, dans une certaine mesure, l'œuvre de la chevalerie.

Le culte de la femme sur la terre réagit dans le ciel; la Vierge, jusqu'alors reléguée au second plan, vient prendre place à la droite de Jésus. Si le Dieu chrétien ne change pas de sexe, le dogme prend du moins un caractère féminin, au contre-coup de la galanterie.

La Vierge forma comme la quatrième personne de la trinité; ce fut la Vierge qu'on priait de préférence, ce fut la médaille de la Vierge qu'on portait à son chapeau, ce fut à Notre-Dame enfin qu'on dédiait la cathédrale qui jaillissait partout du sol, comme une prière d'amour.

La femme inspira donc à la fois l'architecture et la poésie; elle mit à la mode la soirée poétique de la jonglerie. De temps à autre, après souper, elle suivait d'un œil rêveur, le menton dans sa main, le récit amoureux du trouvère, et peut-être en écoutant, au fond de son cœur, la sibylle mystérieuse de sa destinée, entrevoyait-elle déjà l'influence qu'elle devait exercer un jour par le salon.

Il faut prendre garde toutefois : la femme a dégrossi le baron, elle ne l'a pas encore poli. Le chevalier, sans doute, faisait profession de courtoisie, il obéissait à sa dame en toute humilité; mais sous cette obéissance de commande il cachait un caractère de sanglier.

« J'enseignerai aux galants, dit le comte d'Orange, « à la fois chevalier et troubadour, la manière d'ai- « mer. Voulez-vous avoir des femmes qui vous met- « tent en renom? Au premier mot de refus prenez « un ton de menace, et, si elles répliquent, ripostez « par un coup de poing, et vous en ferez ce qu'il vous « plaira. »

Le clergé croyait, en instituant la chevalerie, la tenir au jeûne du mysticisme; mais elle glisse rapidement de la galanterie dans la débauche. Guillaume VII, comte de Poitiers, aimait Engelberge de Châtellerault; il la confisqua à son mari malgré l'excommunication de l'Église; il bâtit pour elle, à Niort, le château des Yvers. C'était un sérail sous forme de couvent. Engelberge portait le titre d'abbesse.

— Quand te corrigeras-tu? dit l'évêque de Poitiers à Guillaume. — Quand tu te peigneras, répondit le comte; et il montrait du doigt la tête chauve du prélat.

Le chevalier jurait fidélité à sa dame dans la main du curé; mais son cœur battait bientôt l'estrade; alors il priait le curé de le délier de son serment. Ce jour-là il envoyait à sa dame un pan d'habit, pour rompre avec elle et lui signifier son congé.

Quand la femme prenait elle-même l'initiative de la rupture, elle envoyait une ortie. La marquise de Polignac aimait d'amour, c'est-à-dire sans réserve, le chevalier de Saint-Leydier; mais sur un soupçon de jalousie elle le permuta contre un écuyer de sa maison, et, par un raffinement de cruauté, elle prit possession de son nouvel amour dans la châtellenie même de Saint-Leydier.

Pour peu qu'une dame eût la curiosité d'un chevalier, elle l'attaquait sans scrupule. Élise de Montfort expédia ce cartel énergique à Raymond : « Je « vous offre mon amour et mon corps en dédommagement du chagrin que vous avez éprouvé. Je vous « prie de me venir voir; si vous ne venez pas, j'irai « moi-même vous chercher. »

Une autre femme, une muse du temps, appelée Dona Castelloza, amalgame le catéchisme avec l'amour et, dans un couplet qu'elle adresse à Armand de Bréon : « Je vous aime, dit-elle, et si je meurs vous « en aurez le péché. »

La châtelaine mettait sa beauté à prix aussi bien qu'une prêtresse de la rue Suburre. « Femme qui écoute un riche seigneur, disait-on, est une femme perdue. » Autrefois, ajoutait Pierre Cardinal, la galanterie condamnait le chevalier à un long martyre; « aujourd'hui il paye et il n'attend plus. » Quand il ne pouvait pas payer sa maîtresse, il l'enlevait, et le plus souvent elle pardonnait la violence.

Il y avait, dit la légende, un manteau de brocart, qui avait la vertu d'allonger ou de raccourcir chaque fois qu'on le mettait sur le dos d'une dame douteuse; on l'essaya un jour à la cour du roi Arthus. On commença par la reine, ce manteau raccourcit; on passa à sa dame d'honneur, ce manteau allongea; et il allongea et il raccourcit ainsi, de dame en dame, jusqu'à la dernière. Une seule brava l'expérience : il est vrai qu'elle gardait le lit pour infirmité.

Voilà l'opinion du moyen âge sur la femme, et cependant le mari montrait encore de la jalousie; il voulait bien aimer la femme du voisin, mais il n'acceptait pas la réciprocité. Il avait recours à un expédient oriental pour contraindre sa femme à l'aimer à distance. Allait-il à la guerre ou à la croisade, il la condamnait à une muselière de sûreté en acier fondu; il partait ensuite pour la gloire, emportant dans sa poche la clef de la serrure.

Mais la clef appelle la fausse clef, comme l'injure appelle la vengeance. Malheur toutefois à l'amant surpris! le mari le tuait ou le mutilait, et il envoyait

à sa femme un morceau de la victime; quelquefois même il le lui donnait à manger. Quelquefois aussi il prolongeait le supplice pour savourer la vengeance : il précipitait le coupable au fond d'une oubliette, et par amour de la symétrie il enfermait la femme au sommet du donjon.

Puis, une nuit, un chirurgien montait, les yeux bandés, l'escalier tournant de la tour; il entrait conduit par la main dans une cellule éclairée par une lampe; là il apercevait une femme liée sur un escabeau, la tête couverte d'un crêpe noir; un moine caché sous son capuchon tenait un crucifix devant la victime. Le chirurgien ouvrait une artère de la patiente pendant que le confesseur murmurait un *De profundis*; une heure après, un cercueil emportait un cadavre. — Laissez passer la justice du mari!

L'amant tranchait à son tour du propriétaire; il regardait sa dame comme sa chose, et, quand elle faisait un détournement, il croyait devoir en tirer vengeance. Une femme voilée sort le soir d'un palais, en compagnie d'une femme de chambre; elle passe, mystérieuse comme une ombre, le long de la muraille; mais elle rêve en marchant et sourit à elle-même, comme une âme qui emporte un bonheur.

Au détour d'une rue, un homme masqué l'aborde; il la renverse sur le pavé, et, après lui avoir mis le genou sur la poitrine, il la balafre avec son poignard; il répand ensuite sur elle une peau de bouc remplie d'ordure. L'infortunée ainsi défigurée et

déshonorée peut survivre encore au guet-apens; il n'y a plus de terre qui puisse la porter : il faut qu'elle aille cacher sa honte dans un couvent.

La femme tue aussi par jalousie, sinon son mari, du moins sa rivale. Un duc d'Aquitaine avait épousé Emma. Emma chevauchait à la tête d'une compagnie d'écuyers; elle rencontre sa rivale auprès du château de Talmont; elle donne l'ordre de la garrotter et de la déshabiller... Faut-il achever le récit? L'infortunée expira dans les bras du dernier écuyer; aujourd'hui le château de Talmont a disparu, mais la vague gémit encore au pied de la falaise.

XXI.

LA RENAISSANCE DE LA FEMME.

Voici enfin la Renaissance. Le christianisme avait chassé le paganisme : le paganisme cette fois ressaisit la victoire, ou plutôt le christianisme et le paganisme traitent à l'amiable et engendrent, d'un commun accord, une époque de dévotion et de débauche.

L'antiquité sort de terre; l'imprimerie la met en monnaie; la Grèce circule partout, elle refait la pensée; à son appel, la poésie, la musique, la danse, la comédie, la peinture, viennent fêter l'âme humaine jusqu'alors tenue en pénitence.

A l'instant même, et comme par une entente préalable, l'Europe fait connaissance avec l'Inde et avec

l'Amérique; et l'épice, et la vanille, et le café, et le sucre, et l'alcool, versent dans la fibre engourdie du moyen âge le philtre incendiaire du tropique.

L'homme prend feu, il demande à jouir, à réparer le temps perdu, et il vit à la débandade : et on aime et on est aimé, et on tue et on meurt; mais quand on meurt même de débauche, on a soin de revêtir, à la dernière minute, pour cet acte important, un froc de capucin ou une guimpe de béguine.

Le vin, le sang, le baiser, le meurtre, le sourire, le poignard, le crucifix, tout cela forme pêle-mêle un monde à part, tendre, féroce, bigot, lubrique, funèbre, joyeux, dont l'Arétin a fait la théorie et dont Brantôme a raconté l'histoire.

Puis un jour on apprend que la lèvre de l'homme a du poison : la vie empoisonnée à sa source!... c'est à décourager d'aimer. Mais il faut aimer encore et toujours, et pourrir et mourir, rongé vivant comme si l'on était déjà un cadavre. C'est ainsi qu'un monde finit.

Partout la débauche! La courtisane a remplacé la dame, ou bien encore la dame passe à l'état de courtisane. La courtisane court toute nue à la foire de Beaucaire; à Rome elle a droit de cité; le pape la donne en bénéfice. Lucrèce Borgia l'appelle au Vatican. Pourquoi faire? pour prendre leçon.

Mais qu'importe Lucrèce Borgia? Malgré tous ses menus talents, ce n'est pas elle qui résume la Renaissance; c'est mieux qu'elle, c'est une reine, c'est

Marie Stuart; elle en a toute la grâce et toute la perfidie, toute la piété et toute la licence.

Marie débarque en Écosse avec l'obligation de régner, elle catholique, sur un peuple calviniste. Elle trouve la besogne assez lourde pour vouloir la partager avec un mari; elle épouse une demoiselle en pourpoint, qui passait sa vie à danser l'épée au côté. Ce chérubin royal, à la chevelure bouclée, portait le nom de Darnley.

Le jour où Marie connut Darnley, elle aima Riccio; c'était un chanteur italien; après la danse, la musique; Marie croyait monter. Riccio avait une belle voix, elle en fit son premier ministre.

Il n'est pas plus difficile de régner que de chanter. Riccio régnait convenablement sous le couvert de Marie; mais la noblesse d'Écosse ne pouvait tolérer le gouvernement d'un laquais, venu dans les bagages d'une ambassade.

Darnley partageait l'opinion des seigneurs du royaume, et il fit avec eux le complot de destituer Riccio; dans ce temps-là, destituer voulait dire tuer. Or, un soir que la reine soupait avec le ténor, les conjurés forcent la porte, et pendant que Darnley tient la reine sur sa chaise, ils dépêchent Riccio.

Après l'avoir étendu sur le parquet, ils le traînent par les pieds dans une autre pièce, et en vrais gentilshommes du temps ils le débarrassent de ses bijoux, puis ils le laissent achever de verser ses dernières gouttes de sang par soixante-quatre blessures.

Alors Darnley quitta le bras de la reine, pour aller donner à Riccio un soixante-cinquième coup d'épée.

Le sang de Riccio criait vengeance. Marie prit Botwell pour amant. C'était un scélérat parfait; la reine l'aime avec fureur, elle l'adore pour sa scélératesse; elle sent qu'elle a en lui un vengeur : un baiser pour un meurtre! Botwell accepte le marché.

Marie avait chassé Darnley; Darnley l'aime toujours; il veut la fuir, il la fuit dans un désert, mais le fantôme adorable le poursuit encore. L'infortuné en tombe malade de désespoir; la reine profite de l'occasion pour en finir avec son mari : elle dit un mot à l'oreille de Botwell.

Puis elle court au chevet de Darnley, elle l'embrasse, elle le caresse, elle le ressuscite, elle l'attire dans une maison écartée, à la porte d'Édimbourg; et quand elle l'a enivré de son souffle, fanatisé de son sourire, elle l'embrasse encore une dernière fois et promet de revenir à minuit.

Minuit sonne, elle ne vient pas : Darnley s'endort en chantant un psaume; un instant après il s'éveille; il a cru entendre une clef dans la serrure; il appelle son page. Le page allume une lampe et ouvre la porte; à peine a-t-il fait un pas dans le corridor que la lampe s'éteint; que se passa-t-il? La nuit l'a su; elle a gardé le secret.

Pendant ce temps, Marie dansait aux flambeaux dans son château d'Holyrood. De minute en minute elle appliquait son oreille à la vitre, comme pour

saisir un bruit dans le vent, et retournait ensuite danser.

Mais au milieu du menuet, le parquet tremble, la fenêtre vibre, la reine sourit : Ce n'est rien, dit-elle. Ce n'était rien en effet : la maison où Darnley dormait tout à l'heure venait de sauter; la musique du bal expira et le château retomba dans le silence.

Un homme masqué erra, une partie de la nuit, au milieu des décombres de la maison de Darnley; après avoir constaté par lui-même que l'explosion avait anéanti jusqu'au cadavre de la victime, il alla toucher sa récompense sur la lèvre de Marie. Le jour suivant, une main inconnue écrivait sur sa porte : Vengeance sur la Guisarde !

La Guisarde épousa Botwell; l'Écosse tout entière se soulève, Marie cherche un refuge en Angleterre. Élisabeth lui donne charitablement l'hospitalité dans un donjon; elle la garde là pendant vingt ans. Pendant vingt ans elle couve sa proie, elle la pousse peu à peu au piége, et quand elle l'a prise la main dans une conspiration, elle la livre au bourreau.

Marie descendit les yeux bandés dans une salle tendue en noir du château de Fotheringay; elle mit la tête sur le billot; l'exécuteur donna un coup de hache. Marie poussa un gémissement : le coup avait mal porté. Le bourreau releva sa hache, et cette fois la tête roula sur la dalle.

Ainsi mourut Marie Stuart. Le soir où Cléopâtre expira, une voix sortit de la mer, qui cria : Le dieu Pan

est mort! Le monde entendit le cri et en eut le frisson; le jour où la tête de Marie tomba, l'Europe crut voir passer, dans la brume du pôle, le dernier spectre de la galanterie du moyen âge, et il en éprouva comme une sorte de terreur sacrée.

La Réforme lève son front sérieux derrière le cercueil de Marie; elle vient régénérer la femme et la restituer à sa conscience; elle commence par abolir le célibat; le vœu de virginité avait tourné contre son institution. Le prêtre ne pouvait avoir une femme, il en eut plusieurs, et pour éviter l'encombrement il fallut lui accorder une concubine, à condition toutefois qu'il payerait dispense!

La Réforme abolit ensuite la confession. L'Église avait donné à la femme un tuteur de l'âme sous le nom de confesseur, mais avec le temps l'absolution avait fini par devenir une prime au péché. Le moyen âge voyait dans le confessionnal une entreprise de blanchissage qui permettait de salir d'autant plus de linge qu'on avait plus de facilité pour le laver.

La Réforme enfin rétablit le divorce; le divorce fait la garantie du mariage, comme la réparation de l'erreur fait la garantie de la vérité. Plus on respecte le mariage, plus on doit autoriser les époux, en cas de désunion intime, à rompre avec le mensonge et à prendre un nouveau point de départ.

Mais le divorce a un danger, il peut conduire à la polygamie; on ne doit l'écrire dans la loi que là où règne le culte de la famille; or c'est précisément

ce culte que la Réforme vient mettre en honneur; elle retire Dieu de l'église pour l'établir au foyer. et pour l'établir sous forme d'un livre, mais d'un livre qui est la voix de Dieu, Dieu lui-même en esprit. Luther dit au réformé: Lis ceci et crois par toi-même. Donc obligation pour la femme d'apprendre à lire, si elle veut entrer en rapport avec le Sauveur.

Le soir on lit la Bible en famille, à la lueur de la lampe, sur la nappe du souper; c'est le pur, c'est l'enfant qui ouvre le livre; le père ferme gravement sa paupière pour recueillir sa pensée; la mère file sa quenouille d'un doigt discret qui semble imposer silence au fuseau. La sœur, penchée sous le poids de son rêve, écoute le Christ en elle-même, le doigt à son oreille. La lecture de la parole céleste sanctifie la maison comme un temple, et, à la voix de l'enfant, Dieu descend sur la table, comme sur un autel.

Cette Bible, en effet, couverte de velours, scellée d'un fermoir ainsi que la porte d'un tabernacle, renferme les archives secrètes du ménage; c'est sur sa première page qu'une main, renouvelée de génération en génération, enregistre pieusement tous les deuils et tous les bonheurs, tous les décès et toutes les naissances.

Là, pas de langue morte, pas de cérémonie mystérieuse, qui sépare le prêtre du fidèle et réduit le fidèle à l'état d'automate; le réformé ne va au temple que pour entendre un prône dans la langue

parlée. Or, qu'est-ce que le prône? un dialogue inédit entre le prédicateur et le fidèle; pendant que le prédicateur parle, le fidèle réagit, il prêche intérieurement à son tour, en ce sens qu'il accepte ou qu'il redresse le sermon. Il participe ainsi au sacerdoce.

Le culte purement intellectuel de la réforme élève l'intelligence de la femme. Si elle ne pense pas encore par elle-même, elle croit du moins par elle-même, de sa propre initiative, en vertu d'un acte de sa raison; ce n'est plus une foi toute faite qu'elle reçoit de la main d'un autre, comme une toilette religieuse qui brille à l'extérieur, et qui n'influe pas plus sur sa conduite que la croix d'or, flottante à son cou, n'influe sur sa pensée.

Mais en se faisant elle-même sa foi, ou, pour mieux dire, en s'en rendant compte par un acte d'examen, la femme de la réforme ramène la religion du dehors au dedans; elle porte désormais au fond de sa conscience un ange gardien, pour la diriger à tous les moments et à travers tous les défilés de l'existence.

La réforme développa ainsi le moi, moteur sacré de la machine humaine, et développa dans la même mesure le sentiment du travail; peuple protestant, peuple travailleur, peuple savant, industriel, commerçant, pionnier. Partout où l'histoire constate un trait d'héroïsme ou un coup de main glorieux contre la nature : la Hollande retirée de la mer, la forêt

vierge transformée en moisson, c'est la réforme qui a mis la pioche là et qui a opéré le miracle.

La réforme développa enfin l'amour de la liberté. La liberté n'est autre chose que l'omnipotence de l'individu sur sa destinée; la souveraineté individuelle implique nécessairement l'idée que chacun de nous, maître absolu de lui-même sous sa responsabilité, a seul le droit de vouloir pour son compte et de régner sans partage sur sa conduite.

Or, à l'époque crépusculaire du moyen âge, l'homme, à moitié confisqué par l'Église, pense avec une intelligence et veut avec une volonté d'emprunt; on lui dit : Crois ceci, et il le croit; fais cela, et il le fait; sa vie est une consigne. Entre le prêtre et le fidèle il y a une âme de trop, l'âme du fidèle : car une âme à l'état de doublure n'est pas plus une âme que le reflet n'est un corps dans le miroir.

La réforme a rendu l'âme à l'homme, et avec l'âme la faculté de vouloir et d'agir à sa convenance. De la liberté intérieure à la liberté politique il n'y a qu'un pas, et la réforme l'a bientôt franchi en Suisse, en Suède, en Hollande, en Écosse et en Angleterre. Si elle ne réalise pas encore entièrement la théorie du progrès, l'homme prêtre de lui-même et roi de lui-même, elle en jeta du moins dans le monde la première promesse.

XXII.

LE RÈGNE DE LA FEMME.

Ce n'est pas que la réforme ait dit le dernier mot de la femme, ni que la femme doive vivre dans son ménage comme dans un cloître à deux, et passer à travers la vie les yeux baissés, sans rien voir ni rien entendre.

La femme appartient, comme l'homme, au genre humain, et, comme l'homme, elle doit vivre d'une double vie : d'une vie individuelle et d'une vie sociale, d'une vie renfermée et d'une vie épanouie; la fleur elle-même lui en donne l'exemple.

Cette vie sociale, toutefois, la femme n'ira pas la chercher au dehors, mais dans le cercle élargi du foyer. Au début du dix-septième siècle, Catherine de

Vivonne, marquise de Rambouillet, ouvre un salon et fonde le droit d'asile de la pensée.

L'homme a besoin de faire la conversation et de trouver quelque part un rendez-vous de la parole. L'antiquité avait imaginé le banquet pour satisfaire à ce besoin, mais l'homme y avait seul droit de présence; la conversation célibataire tomba nécessairement dans la grossièreté ou dans la débauche.

Le salon, au contraire, met la femme de la partie et lui donne la haute main de la conversation; elle électrise la réunion par sa grâce et la tempère par sa douceur. L'homme respecte l'homme et se respecte lui-même, par le respect qu'il porte à la femme et par le prestige qu'elle exerce sur son esprit.

Comme le banquet toutefois, le salon tient séance dans la soirée, à cette heure magnétique de l'après-dînée, où la bougie brille, où la fleur embaume, où la femme fait concurrence à l'une et à l'autre, où enfin toute une atmosphère de flamme et de fête verse dans l'âme je ne sais quel fluide qu'on pourrait appeler l'état de grâce de la conversation.

Chacun semble avoir un sens de plus pour comprendre et pour sentir. On n'est plus un homme de génie ni un homme d'État, on est simplement un homme, et quelquefois un enfant; on ne professe pas, on ne gouverne pas; on cause pour causer et pour entrer en sympathie.

On dit la chose comme elle vient, à la fortune de

l'inspiration, et elle vient toujours bien, parce qu'on n'a pas le temps d'avoir du mauvais goût : on ne parle jamais mieux que lorsqu'on ne sait pas ce qu'on va dire et qu'on le dit d'abondance.

Il n'y a là ni ordre du jour ni sujet de commande; quelle que soit l'idée qu'on traite, il faut la traiter à toute bride, penser vivement, dire promptement : c'est le bouquet d'Ophélie cueilli à la hâte et semé au hasard. Pas de monologue, toujours le dialogue ; le salon n'admet pas de non-valeur : un seul actif, et le reste passif. Tout le monde parle, tout le monde écoute ; chacun prend part au jeu, reçoit et renvoie le volant.

C'est mieux que la parole, c'est la vie même de la parole, c'est la chaîne électrique et l'émotion en commun; la femme est là qui entend, qui juge et qui sert à la fois d'inspiration et de récompense. On parle moins pour convaincre que pour plaire, et la conversation prend une nuance de coquetterie. De là cette langue à part du demi-mot, qui laisse à qui de droit le mérite de deviner.

Lorsqu'on échange un sentiment ou une idée, c'est dans le regard, c'est dans l'expression de la femme qu'on aime à suivre à la trace, comme sur un clavier vivant, l'effet de sa parole, et qu'on en touche le prix, argent comptant, dans la monnaie gracieuse du sourire.

La femme y gagne à son tour le charme de la physionomie. La conversation lui met son âme sur le

visage; elle écoute, elle rêve, elle approuve, elle rayonne, et l'émotion toujours renouvelée flotte, comme une beauté successive, sur l'immobile beauté de sa figure.

Catherine de Vivonne a fait une révolution dans l'architecture; la noblesse tenait la campagne au moyen âge, elle n'avait à Paris qu'un hôtel, le mot le dit, un pied à terre. L'hôtel ressemblait plutôt à une prison qu'à une résidence de seigneur. A l'extérieur un mur crénelé, une façade soupçonneuse, un guichet étranglé, et au-dessus de tout cela le col allongé de la gargouille, qui vomissait l'eau de la pluie sur la tête du passant.

A l'intérieur, un escalier de pierre en colimaçon; au sommet une antichambre à perte de vue, où chacun manquait de respect à la muraille; puis un désordre de pièces, aucune de plain-pied, toutes assombries d'un vitrail et tapissées de cuir feuille morte ou d'une tenture fanée.

La chambre à coucher servait de réceptacle à la compagnie; un lit monumental, monté sur une estrade, en occupait le fond sous la protection d'un balustre. C'est sur ce lit que la maîtresse de la maison tenait ses assises, au milieu de femmes couchées par terre sur des carreaux de velours, et d'hommes debout, appuyés sur le pommeau de leur épée.

La marquise de Rambouillet met à la réforme ce système gothique de réception; elle donne le signal de l'hôtel moderne, elle en dessine elle-même l'or-

donnance : façade régulière , porte hospitalière, escalier obligeant où un homme et une femme peuvent monter de front avec aisance ; enfilade de pièces éclairées de fenêtres dans toute leur hauteur ; partout enfin l'espace et la lumière.

Ce n'est plus la chambre à coucher qui a le privilége de recevoir et de commettre au moins une imprudence pour la maîtresse de maison ; Catherine de Vivonne destitue la ruelle de son monopole ; elle transfère la compagnie dans le salon ; elle dépense à le décorer tout ce qu'elle possède en elle de poésie intime et d'exquise élégance.

Une tenture de soie bleue remplace le cuir feuille morte ; un rideau de fenêtre de même étoffe tamise le rayon du jour, et le reverse en doux clair de lune sur le parquet. Un lustre en cristal de roche pend du plafond, au milieu d'un système combiné de glaces de Venise qui répercutent la lumière et donnent à l'éclairage un air de féerie.

La pendule a sonné ; voici l'heure du rendez-vous. Les initiés entrent, un à un, et saluent à la mode du temps, en gardant leur chapeau sur la tête ; la maîtresse fait à chacun la politesse d'une chaise ou d'un fauteuil, chose autrefois inconnue ; la causerie, auparavant couchée ou debout, reprend sa véritable attitude.

Mais pour causer il faut de l'esprit, et on ne le trouve en général que chez l'homme qui en fait profession. Ce sera la poésie ou la littérature qui

étrennera le salon de la marquise et en formera le centre d'attraction.

Si la marquise toutefois appartient par l'esprit à la littérature, elle appartient par sa naissance à la noblesse ; et, par la nécessité même de sa nature amphibie, elle doit accoupler dans son intimité le gentilhomme à l'écrivain ; de part et d'autre on fera connaissance et on y trouvera son profit.

La poésie mendiait au moyen âge ; si elle ne mendiait plus à la renaissance, elle entrait, pour un morceau de pain, dans la domesticité d'un grand seigneur ; un poëte appartenait ni plus ni moins qu'un bouffon à tel prince du sang ou à tel prince de l'Église. Mais lorsque la marquise de Rambouillet eut mis le talent en intimité avec le blason, le talent prit au contact du gentilhomme un reflet de noblesse.

Il n'est pas encore une noblesse, il est déjà une puissance ; l'Académie ne fera qu'enregistrer son changement d'état. Le gentilhomme prend à son tour un air de bel esprit au contact de l'écrivain ; il avait jusque-là vécu à la chasse ou à la guerre, c'est-à-dire tué et juré ; mais le jour où il mit le pied dans un salon il secoua son parfum de gloire ou d'écurie, il apprit à sentir et à penser.

De ce moment la langue change de caractère. Ce n'est plus la langue crue ou cynique du moyen âge, ni empesée et pédante de l'école ; le style écrit prend mesure sur le style parlé et donne à la prose française une grâce, une vivacité d'allure, qui en

fait la langue de la conquête, la victoire de la parole.

C'est ainsi que, sans le vouloir, la marquise de Rambouillet a fondé en France une véritable institution. En confondant, au coin de son feu, le gentilhomme avec l'écrivain, et en adoucissant, de sa main délicate, tout ce qui aurait pu être angle ou choc entre l'orgueil de l'un et l'amour-propre de l'autre, la marquise a donné la noblesse pour clientèle au talent et préparé le règne de l'opinion.

Qui assemble émeut, a-t-on dit; à bien plus forte raison qui assemble instruit. On ne discute pas impunément; on commence par se heurter, on finit par s'entendre, c'est l'histoire de l'électricité contraire; on arrive, un jour ou l'autre, à cette moyenne ou plutôt à cette communauté de conviction qu'on nomme l'esprit public.

L'esprit public, formé petit à petit derrière le paravent du salon, servira jusqu'à nouvel ordre de contre-poids au despotisme de la monarchie. La Ligue sortit de l'Église, la Fronde sortit du salon, et il en sortira bien autre chose que la Ligue ou que la Fronde, à la fin du siècle suivant.

Lorsqu'on a une fois causé, on veut causer toujours, et lorsqu'on quitte la partie ou qu'un intime l'a quittée, on continue la conversation par lettre, car la correspondance n'est autre chose que la conversation de l'absence à travers l'espace.

La correspondance fait l'intérim de la presse au

dix-septième siècle; le salon avait fondé l'unité d'esprit à Paris en mettant un quartier en contact avec un autre, le Marais avec le faubourg Saint-Germain. La correspondance prépara la solidarité de pensée, en mettant Paris à portée de la province.

Ce sera encore à une femme, à une marquise, que reviendra la primeur de cette nouvelle puissance. Madame de Sévigné aura eu le mérite de préparer la presse et de créer d'avance pour la presse la langue armée à la légère, la langue de la polémique, la langue de l'action, la langue improvisée, imprévue, preste, vive, qui ne raffine pas la phrase, qui la jette, qui touche d'un mot et passe à une autre idée.

La femme fera désormais partie intégrante du génie; le dix-huitième siècle tout entier passera par son école. Il n'y a pas un chef-d'œuvre du temps, où l'esprit, habitué à lire l'écriture invisible, ne lise la signature de la femme au bas de la page.

XXIII.

LA FEMME RÉVOLUTIONNAIRE.

On parlait à l'hôtel de Rambouillet, mais on n'y pensait pas, ou du moins on n'y pensait pas librement; pour introduire dans la conversation la liberté de penser, il faudra une femme révolutionnaire, et cette femme sera Ninon de Lenclos.

Comme l'étaïre d'Athènes, Ninon paye de son corps la rançon de son esprit. Élevée à l'épicurienne par un père philosophe, elle prend bravement son parti de l'existence ; elle a vu la femme asservie dans le mariage : elle change de sexe pour échapper à la servitude.

Elle pense en homme, elle vit en homme, et comme l'homme elle aime à discrétion, moins pour aimer

peut-être que pour avoir le droit de changer et de faire acte d'indépendance; mais, si elle laisse errer sa beauté, elle met toujours le bon ton dans le caprice. L'élégance est la vertu du vice; Ninon a cette vertu, elle l'enseigne même à la jeunesse; un gentilhomme n'a tout son mérite qu'autant qu'il a étudié dans le boudoir de mademoiselle de Lenclos.

Le plaisir est pour elle un ordre de la nature, et le refus d'obéissance un délit contre notre destinée. Modestie, pudeur, gloire à l'ombre, dignité de la femme, elle jette au vent tout cela; elle n'aime, elle ne comprend que la vertu virile de la loyauté ou de la probité. Elle sait garder un dépôt, elle sait tenir une parole, et l'homme chez elle rachète la femme du mépris.

Mais quel que soit le vagabondage de son cœur toujours à la recherche de l'inconnu, l'amour n'est qu'un accident dans son existence; si elle cueille en passant et si elle effeuille la jouissance, elle porte cependant son ambition plus haut que la volupté, elle la met dans l'orgueil de penser, dans le bonheur de dominer son siècle et de le juger à sa valeur.

Elle le juge et elle sourit; puis elle crée autour d'elle, dans son boudoir, un centre de rébellion que Bossuet entrevoit dans l'ombre et qu'il intitule le parti libertin; ce n'est pas encore le parti philosophe, mais c'est déjà le parti incrédule; or de l'incrédulité à la philosophie il n'y a que la distance de l'occasion. L'occasion viendra au siècle suivant.

Comment croire ensuite à la puissance du despotisme? On porte le nom de Louis XIV, on fait trembler l'Europe, on tient la noblesse dans sa main, on lui ouvre une maison de débauche à Versailles, et on donne royalement l'exemple de la galanterie; mais comme on descend d'une mère espagnole, on assaisonne la polygamie de dévotion, on a soin de communier à Pâques, et de montrer à son peuple don Juan couronné sous le manteau de Tartuffe.

Puis on rase Port-Royal, on écrase le protestantisme, on proscrit la philosophie, on exile Fénelon, on fait la nuit sur l'intelligence, et quand on croit avoir étouffé jusqu'au dernier murmure de la raison humaine et avoir rivé à jamais la double chaîne du corps et de l'esprit, voici qu'une épicurienne spirituelle renverse cette politique d'un sourire.

Sans y songer d'ailleurs, en traitant à sa table deux ou trois abbés ou hommes de cour qui n'ont pas peur de l'enfer; on dîne gaiement, puis on pousse le verrou; le fruit défendu passe; on cause à cœur ouvert de ce qu'il faut croire ou ne pas croire, entre un couplet de Chaulieu ou un éclat de rire du prieur de Vendôme.

Ninon touche à l'heure du départ; l'abbé de Châteauneuf lui amène un enfant rieur, elle le regarde, elle le devine, et en mourant elle lui lègue sa bibliothèque. L'enfant a fait depuis honneur au legs de la femme révolutionnaire; il portait alors le nom d'Arouet, il prendra bientôt le nom de Voltaire.

Si l'axiome de Descartes : « Je pense, donc j'existe, » a quelque vérité, la femme avant le dix-septième siècle n'existe pas ; mais à partir de Ninon de Lenclos elle commence à naître, c'est-à-dire à penser par elle-même, et de madame de Sévigné jusqu'à madame Roland on peut suivre pas à pas la formation de son esprit.

Madame de Sévigné, dans sa jeunesse, a la velléité de croire par elle-même, et, si elle l'osait, elle ferait quelque retranchement au catéchisme. Lorsqu'elle passe le soir dans le parc de Livry et qu'elle entend chanter les feuilles au clair de lune, comme elle le dit elle-même, elle ne peut ajouter foi à l'éternité de l'enfer ; il faut que « la soumission vienne à son secours. »

Mais la marquise touche à la cinquantaine, la neige tombe sur son front ; le parc de Livry ne parle plus de la même façon ; elle veut croire quand même, sans pouvoir y parvenir ; elle jette de désespoir sa tête sur l'oreiller de la grâce, et, réfugiée dans la religion de la bonne volonté, elle laisse le reste à la générosité du Seigneur.

A mesure que l'ombre descend, elle éprouve cette tristesse du soir qu'elle nomme quelque part « l'entre chien et loup » de l'existence ; j'ai beau frapper la terre du pied, dit-elle, il n'en sort qu'une vie désolée. Alors elle jette ce cri tragique de résignation : O divine providence ! faites comme vous voudrez.

Après quoi elle retourne la tête et elle meurt dans la foi du charbonnier; mais à une génération de distance, la régence délivre la France du régime de l'hypocrisie; la femme éprouve le besoin de douter, et comme elle en a la permission, elle en profite aussi bien que de toute autre liberté; l'incrédulité sort poudrée de l'alcôve de madame Du Deffant.

La marquise du dix-huitième siècle a transporté le veuvage dans le mariage; elle a peut-être un mari quelque part, mais c'est là pour elle une question oiseuse; elle est jeune, elle est belle, que lui fait l'âme? le corps suffit; mais le corps passe, elle perd la vue, et pour rester quelque chose, elle joue à la philosophie.

Et ensuite? elle en est attristée; une voix secrète murmure au fond de sa conscience qu'on ne fait pas le néant dans l'esprit, que l'esprit vit de croyance comme le regard de lumière; alors elle soupire, alors elle gémit sur elle-même, elle voudrait retourner à la foi de sa nourrice, pour donner à la mélancolique monotonie de son crépuscule une occupation nouvelle, ne fût-ce que d'égrener son chapelet.

L'infortunée, doublement aveugle, ne trouvait pas le compte de son âme dans la négation; elle avait beau faire de son fauteuil ou, comme elle disait, de son tonneau, le centre de la philosophie, il n'y avait rien en elle ni autour d'elle qui pût la consoler de la nuit de son intelligence; elle survivait en quelque

sorte à elle-même : elle tomba enfin dans la mort, soulagée à la fois et désespérée de mourir.

Le dix-huitième siècle toutefois détruit et construit ; il doute et il affirme, et il affirme encore plus qu'il ne doute ; il porte même jusqu'à l'enthousiasme la croyance à la raison et à la liberté, qui n'est autre chose que la raison en exercice de fonction.

Au moment où ce siècle apôtre a retourné l'esprit humain, où Voltaire meurt, où Rousseau va mourir, une jeune fille rêvait à une fenêtre du Pont-Neuf, et, comme par une sorte de pressentiment, elle regardait mourir le jour, dans une tache de sang, du côté de la place de la Concorde.

C'était une petite bourgeoise, a-t-on dit avec dédain. Une petite bourgeoise, en effet, la fille d'un graveur en orfévrerie, et pauvre et seule, sans autre précepteur qu'un livre ; elle tend son âme au siècle : le siècle y entre tout entier et y couve en silence, pour éclater un jour en une magnifique explosion d'héroïsme.

Comme toute jeune fille instruite par une mère pieuse, Manon Philippon commence par la foi naïve ; mais à mesure qu'elle apprend à croire par elle-même et à faire la police de sa conviction, elle retire son intelligence au passé, elle monte sur la montagne du vicaire savoyard, et comme lui elle adore le Dieu de lumière au premier rayon du soleil levant.

C'est la femme du peuple faite idée, et forte de toute la force de cette idée. La foule voit passer sur

le quai une demoiselle en robe d'indienne, et on ne la remarque pas, on ne la regarde même pas. Ce n'est qu'une petite bourgeoise! elle ignore l'avenir, elle s'ignore elle-même, seulement elle arme en silence son esprit, et, quand viendra l'heure de la révolution, elle sera madame Roland.

Elle planera de toute sa hauteur sur l'immortelle Gironde, et quand un coup de vent portera la Gironde au pouvoir et quand un autre coup de vent l'en chassera, c'est madame Roland qui versera le feu sacré à son parti et le fanatisera de modération; elle devait payer de sa tête l'audace de la justice, au moment où la révolution effarée croyait que tuer signifie sauver.

Elle avait bien vécu, elle sut bien mourir. Quand elle sentit son heure venue, elle voulut un instant la gagner de vitesse; elle leva la tête au ciel : « Dieu puissant, reçois-moi! » dit-elle; mais elle comprit qu'elle ne devait pas tromper la guillotine; et refoulant en elle l'impatience de la liberté suprême, elle attendit l'heure de Fouquier-Tinville.

Quelque temps après, un tombereau passait, rue Saint-Honoré, par une soirée brumeuse de novembre. Il y avait dans ce tombereau un homme affaissé sur lui-même, à moitié évanoui de terreur, et à côté de lui une femme debout, le front noyé dans le dernier rayon du crépuscule; elle regardait la foule d'un œil serein, et de temps à autre elle essayait de consoler son compagnon de supplice.

Au pied de l'échafaud, elle lui céda son droit de préséance, puis elle monta l'escalier d'un pied ferme. Lorsque le bourreau la garrottait à la planche, elle aperçut la statue de la Liberté à travers le brouillard. « O Liberté, dit-elle, comme on te joue ! » Le plancher, au même instant, fléchit sous elle... Elle alla finir sa phrase dans le ciel de Washington.

Une génération abâtardie cherche maintenant à jeter la sublime guillotinée à bas de son piédestal; on revient sur le testament de sa vie, et quand on croit y trouver un aveu, on la prend au mot; on retourne contre elle sa propre confession. Oui, elle avait ajourné son cœur dans le mariage, et au dernier moment elle le réveilla de son long sommeil, mais pour le rendormir aussitôt dans la mort, et pour quitter cette terre aussi chaste qu'elle y avait vécu. En elle et avec elle commence la femme moderne, à la fois femme et citoyenne, famille et patrie.

XXIV.

LA FEMME DANS L'HISTOIRE.

Ici finit le voyage à la recherche de la femme à travers l'histoire. La femme n'a pas eu le temps d'être la femme; elle n'en est encore que la genèse en voie de formation.

Il fallait bien aller la prendre au fond du passé et la conduire par la main, d'âge en âge, jusqu'à la porte de notre siècle, pour conclure de ce qu'elle a été à ce qu'elle doit être, avec la complicité du progrès.

Or, de cette exploration historique, on a rapporté les faits ou plutôt les lois que voici, aussi mathématiquement prouvées que toutes les vérités de l'astronomie :

Partout où règne le despotisme, l'État déteint sur

la famille et la modèle à son image. Commander et obéir semble un fait de nature : le fort commande, le faible obéit. La femme est l'esclave de l'homme esclave; l'homme prend ainsi sa revanche et rétablit l'équilibre. Mais là où la femme est esclave, elle est débauchée; elle corrompt à son tour le corrupteur. C'est sa manière de reprendre l'avantage et de redresser la balance. Le despotisme, de son côté, encourage la prostitution, il en fait à Rome un instrument de règne et à Venise une institution d'État. « Il faut amuser ma cour, » disait Louis XIV, et pour l'amuser il installe la débauche à Versailles. Alors la société tombe en pourriture, et il faut, pour la régénérer, ou une invasion, ou une révolution.

Partout où règne le militarisme, c'est-à-dire partout où la société ne vit que par la guerre et pour la guerre, ce tueur d'hommes qu'on appelle un héros, de plus en plus discipliné par l'exercice de son état, passe sous le joug de la femme; la puissance change de côté. Lorsque le sabreur n'a plus rien à faire et qu'il cuve sa gloire, il a besoin de remplacer l'épilepsie du combat par l'émotion de la volupté; la femme choisit ce moment pour le prendre à son sourire et pour le faire son prisonnier. C'est ainsi qu'elle domine à Sparte, qu'elle domine au moyen âge, qu'elle domine en Pologne, qu'elle domine sous le Directoire, et qu'elle fond le farouche républicanisme de l'armée de Sambre-et-Meuse à la flamme aristocratique de son regard.

Partout où règne le monopole de l'instruction en faveur de l'homme, l'inégalité de connaissance constitue une différence de nature entre la femme et le mari. A chaque degré que monte le mari, la femme descend de la même distance. Il peut y avoir encore entre elle et lui cohabitation, mais leur union n'est en réalité que la séparation de l'esprit. L'homme n'a rien à dire à sa femme, qui n'a rien à lui répondre. Il faut qu'il renonce au charme du tête-à-tête. Le foyer n'est plus pour lui qu'un long bâillement; le mari le quitte au plus vite pour chercher ailleurs à qui parler; il court évaporer l'ennui du ménage chez la femme indépendante qui fait profession de plaire, et qui, pour plaire davantage, cultive son intelligence. L'étaïre retire ainsi le mari du mariage, et la veuve de l'absent cherche un dédommagement de l'abandon, tantôt dans la passion, tantôt dans l'ivresse, et souvent dans l'une et l'autre à la fois; elle inflige au déserteur la peine du talion, mais en revanche il a le droit de la tuer.

Partout où règne l'aristocratie, la galanterie accourt au rendez-vous. Le gentilhomme vit du fonds transmis, sans avoir à payer de sa personne; bien plus encore, il regarde le désœuvrement comme un contre-seing de noblesse; il a beaucoup de temps à perdre, et il le passe à mentir agréablement à une coquette ennuyée, qui ne demande qu'à le croire sur parole, pour avoir à faire quelque chose. Quand l'aristocratie met le vice à la mode, elle l'ennoblit

sous le titre de bon ton, et le bon ton exige qu'un gentilhomme ait une maîtresse, sous p ine de déroger, et qu'une dame titrée ait au moins une intrigue. Le mariage n'est plus dans cette société oisive qu'un accord tacite de se remarier sans cesse de part et d'autre, et le mari qu'un agent responsable de tout ce que sa femme voudra bien mettre au monde sous le couvert de la communauté. On voit alors apparaître un personnage étrange, le *cavalier servant*, le bâtard de l'ancien chevalier, le premier valet de madame, autorisé par elle à porter le chien à la promenade et à tenir le miroir à la toilette; la société, effondrée dans le sigisbéisme, n'a plus qu'à mourir voluptueusement, au son de l'opéra bouffe ou de la messe en musique.

Partout, au contraire, où règne la démocratie, la femme est respectée. A l'inverse du gentilhomme, le peuple, fils du travail, fait du travail son titre d'honneur. Là où le peuple dit à son tour : l'État, c'est moi ! on peut être riche, on ne saurait être oisif; on reçoit, il faut donner, rendre à la société service pour service. Le travailleur épouse une femme parce qu'il l'aime, et il n'a pas le temps de cesser de l'aimer. La dot n'entre pas dans le choix de sa fiancée, il sent en lui assez d'énergie pour suffire au ménage; sa femme le remboursera en tendresse : ce sera encore lui qu aura fait le meilleur marché. Le travail protége l'homme contre lui-même, c'est-à-dire contre l'occasion; l'homme aurait trop de tout un jour, si le tra-

vail ne le débarrassait de la moitié. Le travailleur a toujours la paix avec lui-même à la fin de sa journée; il rentre chez lui le cœur content, et au retour il trouve sa récompense dans sa compagne. Il sent d'autant plus le prix de l'intimité et il a d'autant plus l'amour de la famille que chaque soir il lui apporte une œuvre ou une vertu de plus, une épargne ou un dévouement. Diotime de Mégare avait donc raison de dire à Socrate que l'amour est fils du travail et de la pauvreté.

Partout enfin où règne la liberté, elle prend la moralité sous sa garantie; chacun vit en présence de chacun et a droit de contrôle sur son voisin. L'opinion publique juge qui a bien ou qui a mal vécu, et le peuple, censeur invisible, exécute l'arrêt. Quand il voit défiler la débauche, à fracas, de la classe oisive, et la descente de la Courtille en robe de satin, il regarde d'un œil sévère cette impertinence à l'existence rangée du travailleur, et il la contraint par son attitude à rentrer dans la caverne parfumée du boudoir. La moralité d'un peuple augmente toujours en raison de sa liberté, et la dignité de la femme en raison de sa morale; quand vous mettez le pied dans un pays, voulez-vous connaître l'article premier de sa constitution? vous n'avez pas besoin d'ouvrir son code, regardez la femme. Si vous la voyez adulée et avilie, le despotisme est là; si vous voyez au contraire la femme modeste et fière dans sa modestie, vous pouvez le tenir pour dit, la liberté a opéré le

miracle. Si l'homme peut en renverser la statue par lâcheté, la femme devrait la relever par égoïsme.

Voilà le témoignage de l'histoire, et il faut ajouter que l'histoire, toujours attentive au sort de la femme, a toujours songé de plus en plus à son éducation. A mesure qu'on repasse, à vol d'oiseau, sur sa longue chronique, on la voit lentement naître à la pensée.

Cette palingénésie de la femme a quatre périodes : la première, la lecture; la seconde, la conversation; la troisième, la correspondance; la quatrième enfin, la littérature. La femme apprend d'abord à lire, et ce jour-là elle sort de son ombre, elle entre, un livre à la main, dans la salle d'étude de l'esprit humain, elle fait connaissance avec le génie du monde entier.

Il y eut alors sans doute plus d'un sage en retard qui cria au nom du passé : Apprendre à lire à la femme, grand Dieu! mais que lira-t-elle? précisément ce qu'elle doit ignorer. On va changer l'âge d'or de son âme contre une fausse science, on l'arme pour la révolte, on rouvre la boîte de Pandore. Voilà ce qu'il disait, et il aurait voulu fermer le livre dans la main de la lectrice; la femme n'en a pas moins continué la lecture, et aujourd'hui qui le regrette?

La femme a ensuite appris à rayonner par la conversation ce qu'elle avait acquis par la lecture. Prenez garde, disait-on encore; si vous admettez la femme à l'échange de la pensée, si vous lui créez en

quelque sorte un rôle public dans le salon, vous allez la changer en homme et la distraire de son ménage; elle visera au bel esprit, elle aura une coquetterie de plus, et pendant ce temps que deviendra son enfant ou son mari? Molière lui-même, le grand Molière, a jeté le cri d'alarme de son rire contre cette promotion de la femme à la parole; la femme n'en a pas moins parlé, elle parle toujours, et aujourd'hui qui le déplore?

La femme, après cela, a appris à rédiger sa pensée en continuant la conversation, à travers l'espace, sous forme de correspondance. Lorsqu'on mit pour la première fois au jour cette littérature par la poste, il y eut sans doute plus d'un conservateur inquiet qui laissa échapper un soupir de tristesse. Si la femme vient à savoir qu'elle a le don sacré, et qu'elle n'a qu'à faire appel à la muse secrète pour entrer en communication avec le public, elle pourra, elle aussi, élucubrer un livre de sa façon, et griffonner son opinion sur la marche de l'État; l'homme n'a plus désormais qu'à coudre et qu'à filer. La femme a laissé dire, et, à l'heure qu'il est, qui voudrait avoir retiré la plume à madame de Sévigné?

Enfin, au dix-neuvième siècle, la femme écrit comme l'homme, et prend même la liberté d'avoir autant de talent. On rencontre bien encore çà et là quelque turc français qui veut mettre sur l'intelligence de la femme le voile que l'Orient jette sur la figure de la musulmane. Il reconnaîtrait encore vo-

lontiers l'inspiration chez la femme, mais à l'état de lanterne sourde qui marche en cachant sa lumière. Cet homme pardonne à la fleur son parfum, à condition qu'elle renonce à le répandre; mais une femme a répondu : le génie n'a pas de sexe, elle l'a prouvé par son exemple, et le siècle lui a donné raison.

Et maintenant que la femme, rendue à elle-même et remise en possession du droit divin de son âme, marche au grand jour de sa transfiguration, il reste à chercher sa place dans la famille et à réintégrer la mère dans sa dignité.

XXV.

LA MÈRE DE FAMILLE.

Une femme est là, la face au ciel, comme Prométhée. La sueur coule de son front, elle lutte avec l'ange de la douleur. Il n'y a pas en elle une fibre qui ne crie sous l'étreinte.

Elle demande grâce, la voix meurt sur sa lèvre; elle promène sa main dans le vide, elle l'ouvre, elle la ferme, comme pour prendre une branche au bord du gouffre; de temps à autre, elle bondit sur elle-même et retombe dans un long évanouissement.

Puis, arrachée à sa léthargie par un nouveau spasme, elle éclate dans une suprême explosion; un cri sort de son flanc, le cri de victoire de l'âme qui entre pour la première fois en possession de l'existence. A cet appel, la mère rayonne d'une joie

céleste, et de l'horreur de l'agonie elle coule, toute vibrante encore, dans une ineffable sérénité.

Son enfant est là, l'enfant de celui qu'elle a choisi. Une secrète harmonie veut qu'il vienne au monde comme dans une crise de la nature, et que la chose sainte de la maternité, la plus sainte de cette terre, commence dans l'auguste volupté de la douleur.

Quand le tonnerre tombe sur un arbre il y laisse sa marque, et l'arbre devient sacré. Quand le Dieu de la création visite la femme au moment où elle crée elle-même, il la foudroie jusque dans son dernier atome, pour qu'elle garde le souvenir du choc divin.

A dater de cette minute d'angoisse, la mère a fait un pacte pathétique avec son enfant; elle a désormais deux raisons pour une de l'aimer, elle l'aime non-seulement de tout ce qu'elle a rêvé pour lui, mais encore de tout ce qu'elle a souffert.

Oui, de tout ce qu'elle a rêvé : car à peine a-t-elle senti le premier tressaillement de cette âme nouvelle, cueillie là-haut, dans un rêve d'amour, que sa physionomie auparavant étincelante de l'expansion de la jeunesse prend une teinte rêveuse de gravité; son œil vague questionne l'infini. Elle a conscience qu'elle porte un destin.

Or, ce destin, c'est l'enfant couché maintenant dans ce berceau ; un homme en germe et peut-être un homme à part, si la chance peut entrer dans le complot. Ce lien de plus entre l'homme et la femme les rattache encore plus l'un à l'autre, il

leur apporte un second amour après l'âge d'aimer.

Il manque une vertu au célibataire, ou du moins une occasion de vertu. Il rentre chez lui le soir, et il ne trouve pas au coin de son feu une femme pour lui enseigner la bonté, et une tête blonde, toute fraîche du ciel, pour lui enseigner la candeur.

Il n'a personne autour de lui à aimer, ni à aider; il ne sait pas la joie du dévouement, il ne peut pas même en faire l'apprentissage; il vit seul, toujours seul, son seul but à lui-même; il tient à peine sur la terre la place de sa semelle, et il croit vivre! La vie ne le connaît pas; qu'il passe son chemin.

L'homme en dehors de la famille n'est que le commencement de l'homme; pour mettre la dernière main à son existence, il faut qu'il ait versé en lui le cœur d'une mère, d'une sœur, d'une femme, d'une fille, et que de toutes ces grâces, que de toutes ces tendresses, de toutes ces fleurs de l'âme, fondues entre elles, comme les grappes de la vigne, dans un seul parfum, il se soit fait lui-même une âme forte et bonne, l'âme réunie de l'homme et de la femme, l'harmonieuse androgyne de Platon.

Lorsque l'homme entre en famille, a dit Bacon, il donne un gage contre lui à la fortune. Oui, sans doute, en temps de despotisme, il offre plus de prise à la tyrannie, on peut le frapper d'autant de coups qu'il a d'enfants; le célibataire, au contraire, ne tient au sol par aucune racine : quand Séjan l'a noté sur ses tablettes, il peut lever le pied et passer la fron-

tière. On ne le retient pas plus par la crainte que par la faveur : il n'a pas de fils à placer.

Bacon cependant a fait erreur; il aurait dû dire plutôt que l'homme en prenant une famille a pris un otage contre le destin. Qu'importe que le despotisme ait retiré le droit de cité au citoyen, et que César règne, comme le lion, dans le désert. Il a pu chasser le peuple de la place publique, il ne saurait chasser le père de sa maison. On peut encore à son foyer rendre témoignage de soi-même et y trouver le bonheur, autant du moins qu'on a le droit d'être heureux, quand la liberté porte un voile de veuve, dans ce qui était autrefois une patrie, et ce qui n'est plus aujourd'hui qu'une prison.

Quoi qu'il en soit, le père de famille a toujours quelque chose à faire dans le bagne politique de son pays; il travaille, il épargne, et par le capital qu'il crée de sa sueur et qu'il transmet à sa descendance, il passe par-dessus le temps et il fonde une dynastie. Chaque fois qu'il met un écu de côté pour racheter sa famille de la misère, il rachète par la même occasion la patrie de la servitude. L'indépendance de situation cautionne l'indépendance de caractère. Il faut un peuple mendiant au despotisme. Que le peuple ne tende plus la main, et le despote cesse de régner.

La mère travaille aussi de son côté. Après avoir engendré son fils au physique, elle l'engendre au moral. La maternité n'est qu'une création continue,

la mère crée l'homme dans l'enfant par l'instruction, et pour l'instruire elle épuise toute la diplomatie de la tendresse.

La première elle a soupçonné la théorie du travail attrayant, elle sait occuper l'enfant désœuvré en ayant l'air de le distraire. Elle lui apprend à faire le bien en le faisant elle-même et à aimer en lui donnant l'exemple. Si l'élève, plus tard, compte dans sa génération, sa mère entre pour moitié dans son mérite.

Mais elle ne place pas, comme on pourrait le croire, son dévouement à fonds perdu ; sa vertu retourne sur elle-même et l'enveloppe d'une nouvelle beauté. Mère et amante à la fois, elle porte comme l'oranger la fleur à côté du fruit et elle répand autour d'elle la double bénédiction de sa double nature. Lorsqu'on l'approche, on sent en soi quelque chose de changé, on a envie de devenir meilleur.

L'enfant cependant n'est pas un gouffre qui reçoit tout et qui ne rend rien, il contribue aussi au paradis intime de la maison; il la remplit et il l'anime de ses drames enfantins. Heureux de vivre et toujours prêt à le montrer, on dirait, à le voir courir, la joie vivante du foyer; on oublie jusqu'à l'injustice de la vie, en écoutant la délicieuse poésie de son babil.

Il y a autour de lui un souffle d'innocence qui purifie en quelque sorte l'atmosphère. C'est un témoin toujours présent, son regard candide semble le regard de la conscience; si tu fais le mal, il sera ton

remords. Un homme en avait renversé un autre et lui mettait le couteau sur la gorge : Malheureux, lui dit la victime, si ton fils te voyait! Le meurtrier jeta l'arme et prit la fuite.

L'enfant enseigne à l'homme à compter avec le temps et à sacrifier le quart d'heure au durable. La vie a d'autant plus de mérite, qu'elle participe davantage de l'éternel; où est la supériorité de l'épargne sur la jouissance? si ce n'est que la jouissance représente la minute, et l'épargne la durée.

Le père fait mieux que vivre, il revit d'avance dans son enfant, il franchit l'heure présente pour entrer avec lui dans l'avenir. Il porte désormais un talisman; que lui fait l'épreuve, la mort même? Il a mis entre elle et lui cette tête chère, et il brave le destin, il a revêtu l'inviolabilité.

Après avoir conquis l'Inde, Albuquerque retournait en Europe. Il naviguait par une brise légère sur une mer unie; le navire filait fièrement toutes voiles dehors; il rapportait la victoire d'un monde sur un autre dans sa patrie.

Mais voici que tout à coup, à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, un point noir flotte au large, la tache grandit dans le ciel et peu à peu l'envahit tout entier : la nuit descend, en plein jour, sur une mer toute noire, semée d'écume.

La tempête commence l'attaque du navire; en haut la foudre frappe, en bas la vague hurle; le vaisseau enveloppé de feu surnage encore sur l'abîme, mais il

ne suit plus de route et à chaque instant il menace de sombrer.

L'aumônier adresse une prière à la Vierge ; le vent emporte en sifflant sa parole, et la lame passe par-dessus le pont, et revient et repasse, comme la bête qui lèche sa proie avant de la dévorer ; un dernier coup de mer brise le gouvernail dans la main du capitaine.

Tout est fini, il n'y a plus qu'à mourir. Une mère serrait en ce moment son nourrisson sur sa poitrine : le doux ignorant souriait à la tempête; Albuquerque l'arrache à sa mère, et l'élevant dans ses bras vers la foudre :

— O Dieu ! dit-il, sauve-nous par le mérite de cet enfant !

Le ciel écoute sa prière, le vent tombe, et la mer tombe à son tour; le navire reprend sa route, et gagne en paix le port de refuge.

XXVI.

LA FILLE A MARIER.

Voilà l'idéal de la famille dans sa triple unité : le père, la mère, l'enfant. Comment pouvoir l'atteindre, sinon en totalité, du moins en partie?

Notre temps a posé la question, tâchons de la résoudre. Il y a bien autour de nous quelque chose qu'on intitule mari et femme, est-ce bien là toutefois ce qu'on doit appeler le mariage?

Où est-il? Où le trouver? Est-il à la campagne, dans ce qui paraît l'innocence champêtre? Mais la paysanne n'est qu'une âme, à l'état latent, dans un corps flétri d'avance par le travail.

Elle va, elle vient, pieds nus, jambes nues, au soleil, à la poussière. Elle garde le troupeau, elle épampre la vigne, elle sarcle le champ, elle soigne

la couvée, elle fait la fenaison, la moisson, la soupe, la fournée, la lessive.

Jamais de repos que le dimanche, et encore au pied levé, jamais de sommeil que sur le qui-vive; le coq chante, debout Madeleine! Il faut traire la vache et porter le lait au marché; après quoi, si le cœur lui en dit, elle prend un mari, c'est-à-dire un supplément de misère.

Alors elle a droit de souffrir un peu plus, sans compter la gratification extraordinaire au retour du cabaret; de temps à autre elle jette dans la circulation une autre existence destinée à continuer après elle sa propre affliction, puis l'âge en a pitié, elle passe au cimetière.

Il y a, sans doute, au-dessus de cela, l'aristocratie de chaumière, la fermière de Normandie; celle-là peut être heureuse parce qu'elle l'est à bon marché, elle a du pain sur l'armoire et à peu près un mari; elle prend le mal en patience et allaite en chantant son poupon.

C'est une personne, presque un personnage. Elle a la surintendance de la basse-cour, elle tond la brebis à la Pentecôte, et à Noël elle tue son pensionnaire pour graisser la marmite. Le reste du temps, elle passe l'inspection du poulailler ou de l'étable. Or, une femme occupée à compter la volaille échappe de plein droit à la tristesse. Donne-t-elle cependant le mot du mariage?

Pas plus que la femme prolétaire de l'usine ou de

la manufacture. Partout où la brutalité économique a réduit le salaire au minimum d'existence, la femme n'est pas la femme, ce n'est qu'une damnée de la production, plongée dans l'enfer de la machine à vapeur.

Partout autour d'elle un démon d'acier en sueur tourne une roue et fouette l'air de sa lanière, et pendant ce temps-là, debout devant une bobine, elle suit de la main le rhythme haletant du métier, pour renouer un fil cassé.

Le travail fini, elle mange, elle boit à la gargote; et à moins qu'elle n'ait à faire dans l'ombre ce qu'on nomme le cinquième quart de la journée, elle rentre dans un taudis éteint, et elle tombe de fatigue sur un grabat, à côté d'un autre que la société de Saint-Joseph à légalisé sous le nom de mari.

Si quelque chose vient à naître de cette rencontre et ne meurt pas au second quart d'heure, on le porte à la crèche ou à la salle d'asile. Voilà la famille dans les bas-fonds du prolétariat, une réminiscence lugubre de l'état de nature.

Il en est autrement de l'ouvrier privilégié qui touche un salaire sortable. Celui-là prend une femme selon son cœur et la traite sur le pied de compagne. Il gagne le pain du jour, il fait sur la paye la part du lendemain; la femme, de son côté, soigne le ménage, et le décore pour plaire au mari.

La propreté, ce luxe du pauvre, brille partout dans la chambrette. Le rideau irréprochablement

blanc pend à la croisée; la giroflée plébéienne répand sur la cheminée la bonhomie de son odeur, et peut-être même, en cherchant bien, on finirait par apercevoir sur une tablette le livre rédempteur, à côté d'une image de Jean-Jacques.

L'enfant reste à la maison jusqu'à l'âge de l'apprentissage; le dimanche on va au bois en famille, on jouit du soleil comme d'une fête publique, on en rapporte un rayon de plus, pour réchauffer au besoin l'existence et retourner bravement à la besogne.

Ce n'est pas là cependant le rêve de l'humanité en ménage. L'homme, — et qui dit l'homme dit la femme, — ne vit au complet que par la pensée et n'atteint à la vie supérieure que par le loisir indispensable à la culture de l'intelligence.

Il n'y a que la classe aisée, rachetée du travail à faire par le travail déjà fait, qui possède véritablement l'immunité de l'étude. Mais on ne trouve pas plus dans cette classe émancipée par le capital, que dans toute autre, le prototype du mariage.

Voici une héritière; comment l'a-t-on élevée ou, pour mieux dire, préparée à un mari? Elle a d'abord appris le maniement de la toilette; elle sait coudre, elle sait broder, nouer un ruban, attacher une épingle, ajuster une robe, mettre une fleur dans sa coiffure.

Mais il ne suffit pas d'avoir acquis un doigt de fée qui embellit tout ce qu'il touche, il faut encore savoir faire la manœuvre de sa beauté, marcher avec grâce

ou plutôt voler en marchant, tenir son buste perpendiculaire, sans apparence de raideur ; aller en toute chose au secours de la nature, montrer ici, cacher ailleurs, sourire à propos, baisser la paupière, prendre un air à la fois provocant et modeste, et dire à chaque instant par sa pose : Regardez-moi, je suis belle! mais le dire en demoiselle bien élevée, avec la virginale effronterie de la candeur.

La fille à marier jette là-dessus quelque talent d'agrément, elle connaît la danse ; la danse est de rigueur; elle pratique, avec la langueur convenable, la marche balancée du quadrille; elle a le droit d'afficher quelque prétention à la musique, elle martyrise depuis assez longtemps un piano, pour lui arracher à peu près l'aveu d'une sonate.

Quand elle a l'aptitude de la fauvette, elle distille en douceur la romance; pour peu qu'elle ait la note à tout rompre, elle monte jusqu'à l'air de bravoure, et, dans le feu de l'action, elle jette sa poitrine au plafond, avec l'explosion finale de la roulade.

Si la voix lui fait défaut, elle se rabat sur le dessin; elle dessine, elle croque, elle croque même le paysage sur place; elle a traversé l'Italie en voiturin, elle l'a enlevée à la pointe du crayon, et rapportée tout entière sur son album.

Pour ce qui est de l'instruction proprement dite, elle prend, une année ou deux, l'air du couvent ou du pensionnat; elle y confectionne à la hâte un léger trousseau de connaissance, elle met à peu près l'or-

thographe, elle soupçonne que la terre tourne autour du soleil; elle osera affirmer que deux et deux font quatre, elle pourra enfin vérifier en connaissance de cause l'addition de sa cuisinière.

Peut-être même une mère ambitieuse l'a-t-elle lancée dans l'étude de l'anglais ou de l'italien, mais ce luxe polyglotte passe pour un brevet de pédantisme, et il n'y a guère que l'aristocratie infatuée du besoin d'originalité qui traduise à livre ouvert le vicaire de Wackefield ou un opéra de Métastase. C'est là un ridicule qu'il faut laisser à la baronne ou à l'institutrice.

En fait d'idée, la fille à marier n'est qu'une page blanche; le monde, la vie, l'homme, elle-même, elle ne sait rien de tout cela, ou n'en sait pas plus que son catéchisme. Elle a bien appris dans le temps le catéchisme par cœur, mais sans y attacher d'autre importance que la première communion, une chose sacramentelle qu'on fait en robe de mousseline.

Mais en dehors de ce livre éminemment imposant pour elle, et encore plus ennuyeux, elle n'a de curiosité pour aucune science; elle consent à supposer qu'il y a un paradis, peut-être même un enfer, parce que son curé l'affirme, et qu'elle aime mieux le croire sur parole que d'aller vérifier sur place si le bonhomme l'a trompée.

Il suffit pour le bon ordre qu'elle ait de la religion, c'est-à-dire qu'elle aille à confesse une fois par mois, qu'elle aille à la messe le dimanche, qu'elle

fasse le signe de croix avec de l'eau bénite, qu'elle mange de la morue le vendredi; mais elle ne voit dans tout cela qu'une formalité à remplir absolument comme pour une visite de politesse. La dévotion la dispense de religion.

De temps à autre, elle fait une lecture, mais l'histoire la fatigue, mais la morale la décourage, le roman seul trouve grâce dans son esprit; avec *la Fiancée de Lamermoor* elle peut braver toute la pluie d'une automne, si elle ne brûle pas la page pour arriver plus vite au dénoûment.

Mais quel peut être ce roman que sa mère lit et qu'elle ne peut pas lire à son tour? C'est celui-là qu'elle dévore de la pensée, précisément parce qu'il a l'attrait du mystère. Y a-t-il une morale pour la mère et une morale pour la fille? Un jour peut-être elle cédera au désir d'éclaircir cette question. En attendant, elle a le droit d'incendier son cœur avec l'idylle brûlante de *Paul et Virginie*.

Mais au roman elle préfère le théâtre, autrement dit le roman en action; elle voit, elle est vue, elle sent, elle vibre en commun, elle nage en pleine électricité de passion; et là, au milieu de la foule, dans l'air embrasé, sous le lustre enflammé, elle reçoit ce premier coup de foudre du cœur, qui décide parfois de toute sa destinée.

Quoi qu'il arrive et en toute hypothèse, elle achève son éducation au spectacle, elle y surprend la manière de recevoir une déclaration à bout portant et

de composer dignement son maintien; elle y étudie sur nature le jeu de scène qui convient à une femme dans l'embarras, pour repousser et pour retenir à la fois un ennemi pardonné d'avance.

Et c'est avec ce bagage intellectuel ou moral qu'on aventure la jeune fille dans l'inconnu du mariage! De toutes les cordes de l'âme humaine on ne développe en elle que la coquetterie et que l'imagination. On semble avoir tenu à démontrer une fois de plus cette définition de la femme, qu'elle est tout au plus un joli défaut de la nature.

Cette jeune fille doit entrer, elle va bientôt entrer dans la chose la plus sérieuse de la terre, dans la vie de famille, et sous ce front de linotte romanesque il n'y a pas une idée sérieuse ni une habitude sérieuse d'esprit... Elle ne sait que plaire et rêver... Que va-t-elle trouver au bout de son rêve et quelle destinée l'attend?

XXVII.

UN JOUR DE NOCE.

On a trente ans, on a vécu : voici l'heure de prendre un état; on a pratiqué l'amour la clef sur la porte, on a gaspillé sa jeunesse au hasard du communisme et on l'a traînée dans l'eau du ruisseau.

Mais, avec l'expérience, l'homme prend de l'audace; à trente ans, il ose faire la part du tien et du mien en fait d'amour, et de temps à autre il a ce qu'on appelle une bonne fortune.

Maintenant qu'il connaît la femme, toute espèce de femme, il demande à loger son cœur ailleurs qu'à l'auberge; il songe à un établissement : un établissement, c'est un mariage.

Il vient d'acheter une charge ou bien un fonds de

commerce, et, du haut d'une position acquise et encore à payer, il cherche un *parti* dans l'espace. Où est l'âme angélique qui voudra le tirer d'embarras?

Partout où il y a une demoiselle à marier, il y a, dans le voisinage, une femme créée tout exprès pour aller à son secours; c'est la sœur de charité du mariage qui, mariée elle-même, pousse l'esprit de corps jusqu'à tenir bureau de placement; elle porte sur le front l'étoile de la diplomatie; elle passe sa vie à négocier des alliances.

Cette femme-là trouve dans sa bonté qu'une jeune fille qui a une dot ne saurait mieux faire que d'épouser un homme qui en a besoin. En vertu de ce système d'harmonie préétablie, elle nomme la dot à l'homme, et elle met l'une et l'autre chose en rapport. C'est la première opération du mariage.

On commence des deux côtés par un échange de bilan: tant en réalité, tant en espérance; l'espérance signifie la mort d'un parent. Si, après cette analyse comparée des fortunes, on suppose de part et d'autre que, tout pesé, tout compensé, on peut coucher sur le même oreiller une ferme en Brie et une étude de notaire, on procède à la seconde épreuve.

Le prétendant présente sa requête, il sollicite une entrevue; car en pays civilisé on ne vend plus une demoiselle; le code lui permet de donner son consentement au mariage. Il faut donc qu'elle prenne un aperçu du visage auquel elle doit consentir.

On arrête un jour pour la confrontation; ce doit

être une chose bien terrible que la visite d'un homme, et surtout d'un jeune homme, puisqu'une mère ne permet à sa fille d'entretenir cet épouvantail en particulier qu'à l'heure sacramentelle de la demande en mariage.

Que dira la jeune fille? que répondra-t-elle? elle en rêve une partie de la nuit, et tout ce qu'elle rêve fond dans son esprit comme de la neige. Le jour de crise arrive; elle descend au salon, dans une toilette ingénieuse, dans une élégance négligée; elle prend une chaise auprès de sa mère avec sa broderie, pour avoir le droit de tenir la tête baissée.

L'autre arrive en tenue de prétendant, coiffé pour la cérémonie, cravaté avec art, habillé à neuf, en tenue complète enfin de solliciteur qui a obtenu une audience du ministre, et qui espère enlever la place d'assaut.

Il salue, on le salue; on échange un mot banal pour amorcer la conversation; après quoi, il déballe son esprit, et quand il croit avoir frappé un coup de maître, il lève la séance.

La prétendue, pendant ce temps, garde le silence ou répond par monosyllabes; entre elle et lui la partie n'est pas égale; habituée à vivre en somnambule dès l'enfance, elle ne voit jamais un homme qu'en songe, et du premier abord elle prend bonne opinion de quelqu'un qui veut l'épouser.

C'est une flatterie à sa personne; que sera-ce donc quand on connaîtra tout son mérite? Il faut qu'un

prétendant ait bien de la maladresse pour que sa prétendue n'emporte pas une illusion favorable de leur première rencontre.

L'homme, au contraire, blasé sur le chapitre de l'imprévu, consommé dans la science de la femme, déchiffre sa future du premier coup d'œil, il la juge à la première parole, froidement, méthodiquement, et il prend à l'instant la résolution de continuer ou de quitter la partie.

Il la continue; on passe à la seconde épreuve, à la négociation du contrat. On discute, on marchande pied à pied le douaire et le préciput; on débat la question avec toute l'âpreté de la politesse de commande, on rompt à chaque instant et on renoue le marché.

Lorsqu'on en a fini avec le notaire, le mariage entre dans la troisième période. On épouse une femme, donc on l'aime ou bien on va l'aimer. L'étiquette exige qu'on ait de l'amour après la signature du contrat.

L'amour consiste à passer, chaque jour, une heure ou deux avec sa fiancée, sous l'œil maternel, et à faire de temps à autre une promenade au jardin, toujours avec la mère en tiers, ou bien encore une excursion à la campagne pour mettre la poésie dans la confidence.

Le futur a le droit ce jour-là d'adresser un madrigal à sa future; la jeune fille l'écoute, elle sourit par politesse; mais au calme profond qu'elle

éprouve, elle demande pourquoi on lui a fait peur de l'amour, si c'est là aimer.

Le lendemain, elle trouve, à son réveil, devant sa porte tout un jardin d'Adonis de camélias et d'azalées; elle les regarde avec attention, elle les interroge en pensée; mais ces fleurs muettes comme leurs parfums ne lui font pas de réponse.

Enfin la période d'amour a duré assez longtemps, il est entendu qu'on s'aime désormais et qu'on s'aimera toute l'éternité; voilà le moment d'offrir la corbeille de noce, toute la lingerie matrimoniale, toute la quincaillerie étincelante qui doit faire la dorure de madame, aujourd'hui encore mademoiselle.

Ami ou parent, c'est à qui lui enverra, de chaque point de l'horizon, une bagatelle en or ou en argent, pour grossir le contingent de son écrin. La mère de la mariée étale tout cela et le montre comme dans un musée; le premier enseignement qu'on donne à une ménagère, c'est un cours public de futilité.

De la corbeille de noce on passe au dénoûment; autrefois un écuyer faisait la veille des armes, avant d'entrer dans la chevalerie; il préparait son âme à un changement de destinée par un sévère examen de conscience; il jeûnait, la corde au cou, il frappait son front sur la dalle pour chasser toute mauvaise pensée.

Le jeune homme de famille fait aussi sa veille des armes, au moment du mariage; c'est ce qu'on nomme l'adieu à la vie de garçon. Il réunit à un dîner su-

prême tous ses compagnons de plaisir; et où va-t-il ensuite finir sa nuit d'orgie?

Et le lendemain matin, à peine a-t-il essuyé sa lèvre, qu'il retourne à sa fiancée pour terminer l'opération du mariage; l'épousée monte dans une voiture de gala, le marié dans une autre, et tous deux vont à la mairie, sous une double escorte de proches et de témoins.

Ils entrent dans une salle vide, coupée en deux par une balustrade et ornée d'un buste en plâtre, ombragé d'un drapeau; ce plâtre représente quelque chose de régnant, le dernier souverain sorti d'une révolution.

A ce moment apparaît un dignitaire, quelquefois décoré, le plus souvent grisonnant, et toujours revêtu d'une écharpe; après un coup de tête gracieux à l'assistance, il prend place à une table couverte d'un tapis vert, et il feuillette un livre peint du côté de la marge, comme un arc-en-ciel, d'une rayure multicolore : ce doit être le Code Napoléon.

Debout à la barre, les deux époux débitent leurs noms et prénoms, les noms et prénoms de leurs témoins à un commis qui écrit le tout sur un registre et en donne lecture à la réunion. Lecture faite, le maire se lève, il ouvre son livre et il récite un article duquel il résulte que le mari doit protection à sa femme, et que la femme doit obéissance à son mari.

Puis il demande au futur si c'est bien là ce qu'il

désire, le mari répond oui; et à la femme ce qu'elle accepte, la femme répond oui; et sur ce double aveu l'officier municipal les déclare mariés; en foi de quoi on signe le registre.

Tout est dit; mais tout n'est pas fini. Reste le mariage à l'église, c'est là le grand mariage. Un homme peut avoir souri toute sa vie de la religion, et même avoir fait la guerre à son curé; mais c'est devant ce même curé qu'il entend comparaître pour entrer en famille.

Il ira donc à confesse ou bien il achètera un billet de confession; sitôt qu'il a ainsi acquis le droit de mentir à Dieu et à lui-même, il convoque par lettre sur papier satiné tout ce qu'il peut connaître à vouloir bien assister à un acte d'hypocrisie.

Au jour dit, la noce arrive *in fiocco* à la porte de l'église. La mariée entre la première dans un nuage de blanc, toute blanche des pieds à la tête, au bras de son père, ou, à défaut du père, de son oncle ou paternel ou maternel; le bedeau vient la chercher à la porte, son baudrier étalé sur la poitrine, et il la conduit majestueusement à l'autel, en frappant sa canne sur le pavé. Pendant la marche, l'orgue joue un air d'opéra.

Le marié suit la mariée à un pas de distance, et ils plient le genou, à côté l'un de l'autre, sur un prie-Dieu avantagé d'un coussin de velours. Le prêtre expédie une messe en musique; on tend sur la tête des époux un morceau de drap rouge; l'officiant fait

une petite allocution mystique, où il compare l'union de l'homme avec la femme à l'union du Christ avec l'Église.

L'assistance émigre ensuite à la sacristie, et là époux, parents, amis, connaissances, on s'embrasse pêle-mêle, on se félicite, on se serre la main et on se retire en se faisant part de ses impressions sur la beauté de la mariée. Et voilà deux êtres, encore inconnus l'un à l'autre, unis à perpétuité; la jeune fille a changé de nom, et pâle comme la mort sous son bouquet de citronnier, elle essaye de sourire.

La face du monde peut changer; ce qui était un désert peut devenir une ville, ce qui était une monarchie sera demain une république; mais une fois cette parole de maire et cette autre parole de prêtre tombées sur une tête de femme, cette femme appartient désormais à l'irrévocable.

Quel que soit cet homme qui va la conduire par la main dans sa maison, et quoi qu'il fasse, elle le suivra jusqu'au dernier souffle, elle n'aura de recours contre lui que dans le tombeau; elle a écrit sur sa porte le mot qu'on ne devrait écrire qu'à l'entrée du cimetière.

XXVIII.

LA FEMME MARIÉE.

La fête est finie; la maison est éteinte; une dernière croisée brille encore, et, derrière cette étoile tremblotante de la façade, il y a une âme troublée, qui se cherche et se demande : qui suis-je? et pourquoi suis-je ici? Il est trop tard, la porte est fermée.

La jeune fille doit ignorer la femme jusqu'au seuil de cette chambre-là; il est convenu qu'il faut l'élever dans la précieuse candeur d'Agnès. L'ignorance, après tout, n'est-elle pas l'innocence? Ce pourrait bien être l'avis de Lovelace; il trouve que Clarisse aura le temps d'apprendre.

Après tout, si Agnès y avait mis de la finesse, elle aurait deviné l'énigme; son confesseur lui en a tou-

ché un mot en passant, assez du moins pour piquer sa curiosité; qui l'empêchait de comprendre ou de demander à comprendre? C'est bien la peine que le demi-dieu du Titien lève le voile de la Dryade endormie, si la Dryade dort toujours.

Elle ne soupçonne rien, et la voilà en face de qui? d'un homme dont elle porte à présent le nom, d'un homme peuplé comme un château d'Écosse, de dames blanches, d'ombres de femmes connues ou trahies; et peut-être la veille encore il a dit adieu à la vie de garçon!

Il arrive, lui, épanoui, rayonnant, à ce rendez-vous religieux, le premier mot et le dernier mot de l'existence d'une femme, et il ne doute pas une minute qu'elle n'éprouve une vanité de sultane à lui rapporter le mouchoir.

Loin de là, au contraire, les bras croisés sur sa poitrine, elle pleure, elle sanglote; tout ce qu'il y a en elle de fibre d'hermine et de révolte de sensitive frissonne; hélas! elle comprend seule que la femme n'est pas une dette, qu'elle est une offrande.

Mais cet homme qui est là, a fait un signe de tête et a dit oui deux fois, une fois là, une autre fois ailleurs, et de tout cela il infère qu'il a le droit de mettre l'idéal rêvé au pillage; et sa première minute de mariage est une larme de sa compagne.

Si c'est là l'exorde de la famille, il faut arracher une page du Code pénal... La victime en gardera longtemps la blessure; il ne faudra rien moins que

l'*agnus Dei*, c'est-à-dire l'enfant, pour servir de pardon.

Après cela, la femme doit rester côte à côte de son mari, et sans cesse, de la première à la vingt-quatrième heure du jour, qu'il y ait oui ou non sympathie de caractère, oui ou non sympathie de pensée.

Sympathie de caractère! et qu'importe? La femme n'a pas de caractère, ou ne doit avoir que le caractère de son mari; sa part ici-bas, c'est l'obéissance; n'est-ce pas là une faveur? L'obéissance la dispense de la fatigue de vouloir.

Sympathie de pensée! Mais la femme ne pense pas, et penserait-elle par mégarde, que du jour où elle a un mari elle ferait double emploi; si elle tient absolument à une pareille superfluité, elle peut bien attendre l'heure du veuvage.

Au premier moment sans doute, et pendant toute la durée de l'époque fériée du mariage, le mari fait un effort de galanterie pour sa femme; il la conduit au bal, au théâtre, en soirée, partout où il pourra l'oublier et s'oublier lui-même, en jouant une partie de boston.

Mais, avec le temps, il finit par sortir seul; il a sa clientèle à soigner, il fléchit sous le poids du travail; il va au cercle, au café; il a le fétichisme de la politique d'ordre, et il sauve l'État une fois par jour, en fumant son cigare et en lisant le journal.

Il rentre à peine à l'heure du dîner ou du cou-

cher; sa femme regarde souvent la pendule dans l'intervalle, mais elle refoule sa tristesse au fond de son cœur, et de temps à autre elle a soin d'essuyer sa figure, pour cacher la trace encore fraîche de sa tristesse.

Le mari entend bien murmurer en lui-même je ne sais quelle voix sourde de reproche; mais pour le despotisme masculin, il n'y a d'autre moyen de racheter un tort que de l'aggraver par une autre injustice; pour peu que sa femme laisse échapper un mot de blâme, il relève la tête : Silence, madame, je suis le maître!

Il l'est en effet, le code le dit; il demeure où il veut, il change de domicile comme il veut; la chose d'ailleurs est de toute justice; puisqu'on vit ensemble, il faut bien qu'un des deux conjoints traîne l'autre à sa ceinture.

Il a l'administration pleine et entière, non-seulement de la communauté, mais encore de la fortune personnelle de sa coassociée; il en touche le revenu, il le dépense à son caprice, et tout cela sous prétexte de la bonne harmonie.

Que le mari ait la haute main dans le ménage, passe encore, avec l'éducation qu'on donne à la jeune fille; mais qu'un mari, souvent pauvre la veille, puisse faire sa part sur la part de sa femme, sans compter avec elle, c'est là une chose qui dépasse la définition acceptable de la dignité.

La loi le veut ainsi; il n'y a rien à répondre au

Code Napoléon. Napoléon lui-même, avec son coup d'œil d'aigle, avait découvert que la femme ne portait pas moustache; par conséquent, elle ne pouvait commander à un escadron de cavalerie, et, à plus forte raison, partager le commandement dans le ménage.

Pendant qu'on discutait au conseil d'État la question ténébreuse des droits et des devoirs réciproques du mariage, Napoléon crut devoir intervenir dans le débat, et il formula la théorie, légèrement asiatique, que le mari seul avait des droits, que la femme n'avait que des devoirs.

« Un mari, disait-il, doit avoir un empire absolu « sur les actions de sa femme, il a le droit de lui « dire : Madame, vous ne sortirez pas; madame, « vous n'irez pas à la comédie; madame, vous ne « verrez pas telle ou telle personne. C'est-à-dire, « madame, vous m'appartiendrez corps et âme. »

Napoléon transportait la discipline du corps de garde dans le ménage. Plus tard encore, à Sainte-Hélène, quand il avait le temps de la réflexion, il semblait regretter la polygamie. Avec la polygamie, en effet, il n'y a pas de chômage dans la production; et à son point de vue de conquérant qui dépensait largement la denrée humaine sur le champ de bataille, il avouait sans détour que la perfection du mariage consistait à produire la plus grande quantité possible de matière première.

Napoléon déclare même formellement quelque part

que si la France avait pu remettre la main sur Saint-Domingue, il y aurait établi la polygamie, pour enrichir probablement la grande armée de quelques régiments de nègres ou de mulâtres.

Ce n'est pas tout pourtant que d'écrire dans un code le droit divin de l'homme sur la femme, il faut encore mettre ce code en pratique; mais l'application inflige quelquefois un démenti au principe. Il y a telle femme douée et surtout dotée qui pense en elle-même : Puisqu'en ménage il faut que l'un commande et que l'autre obéisse : à chacun son tour!

Et à son tour, elle dit : Je veux! elle le dit du droit de sa dot, elle le dit du droit de sa famille, rangée en bataille derrière sa dot, ou bien encore du droit de sa beauté, et de la terreur de cette beauté sur un mari sans cesse agenouillé devant l'idole.

Cette femme souveraine et, en quelque sorte, cette Catherine de Russie venge d'un seul coup sur cet homme toutes les autres femmes mariées; elle en fait son commis, son commissionnaire; elle l'envoie à toute heure du jour chez sa modiste, chez sa couturière; et si elle osait pousser jusqu'au bout le principe d'autorité, elle essayerait sur lui sa jupe ou son corsage.

Mais elle exige qu'il l'accompagne à la messe, et qu'il porte sous le bras le missel à fermoir; surtout pas de plainte, ni de réplique; elle ne permet pas d'observation; sinon, elle boude, elle pleure,

elle a une attaque, et à la suite de l'attaque une maladie : voilà le mari en quarantaine.

Quand madame a, tout à coup, dans la journée, l'inspiration de faire une visite à une amie d'enfance, le mari, pour rentrer en grâce, doit promener la couvée commune au jardin du Luxembourg, et porter mélancoliquement à son bras la corde ou le cerceau; qu'a-t-il à redire? Un père n'est-il pas la meilleure bonne d'enfant?

Le soir du moins, il espère jouir en paix de la douceur ineffable et de la récompense acquise de l'intimité; et, après son dîner, plongé dans la volupté de sa robe de chambre, devant la flamme frétillante de la cheminée, il sommeille à demi sur son fauteuil, dans l'extase confuse de sa digestion; il pleut ou il neige au dehors, et le spectre grinçant de décembre fouette la girouette.

Mais madame a une toilette nouvelle à montrer, et c'est précisément le jour de réception du gouverneur de la Banque; et à la minute même, le mari doit quitter la pose renversée et la pantoufle conjugale, pour procéder à l'opération lugubre de la barbe, mettre la cravate blanche, la bottine vernie, et aller ensuite chercher une voiture de place, sous le bouclier d'un parapluie.

Quand il a trouvé cette chose, souvent introuvable, et quand il l'a ramenée triomphalement à la porte du logis, il emmagasine dans la boîte roulante les soixante mètres de gaze indispensables à la

circonférence d'une crinoline, et il cherche entre deux volants un intervalle microscopique où il puisse loger le peu qu'il est, un tout petit mari, un mari enfin au procédé Colas.

Il roule à travers le sombre brouillard, plus sombre encore lui-même, à côté de sa femme muette, et de temps à autre il essuie la vitre embrumée de la voiture, pour reconnaître le quartier; quand il voit apparaître la terre de salut, une façade éclairée d'un bec de gaz, il donne le signal d'arrêt.

Puis il entre glorieusement dans un salon illuminé, au bras de sa femme, qui fait en marchant le bruit de la mer montante; il reste là debout, le chapeau sur la cuisse; la tête raide, comme à une revue du Carrousel; à peine d'heure en heure échange-t-il une parole avec quelque dignitaire de la Bourse, sur la cote du trois pour cent ou bien du Grand Central; à une heure du matin, sa femme daigne le relever de faction et le reconduire au bercail.

Il faut dire cependant à l'honneur de la barbe que le mari ainsi tenu en laisse fait quelquefois un coup de tête contre sa femme, et même à l'occasion un coup d'état.

Il y a quelques années, je visitais la capitale gallo-romaine de la Saintonge; c'était, si j'ai bonne mémoire, par une soirée d'hiver. La ville en ce moment flamboyait tout entière du premier au dernier étage. Que pouvait signifier cette illumination imprévue, sortie de l'ombre, comme par un tour de baguette?

La France avait alors la paix avec le monde entier; cette explosion instantanée de lampions ne pouvait fêter la tuerie patriotique d'une victoire; que pouvait-il donc fêter? La papauté avait découvert qu'il manquait un dogme à l'Église; elle venait d'éditer le dogme de l'Immaculée Conception.

Or, ce soir-là même, dans une rue féerique plus éclairée qu'aucune autre, le passant remarquait un transparent, suspendu au-dessus d'une porte cochère, et sur la gaze de ce transparent il pouvait lire cette protestation tirée du fonds de la conscience :

— Ce n'est pas moi qui illumine, c'est ma femme!

Il y avait évidemment derrière cette inscription un mari rebelle, qui avait besoin de faire acte d'indépendance; mais je crains bien qu'à la fin de la soirée il n'ait payé chèrement son audace.

Quoi qu'il en soit, l'usurpation de la femme sur le mari n'est qu'une émeute et qu'une anomalie. Le mari règne et gouverne, sans avoir à rendre compte de son pouvoir qu'à Dieu, à qui il ne croit pas, et qu'à lui-même, à qui il croit trop, dans l'infatuation de sa toute-puissance.

XXIX.

LA FEMME RÉSIGNÉE.

Si une jeune fille fait tant que d'épouser l'homme qu'on lui présente, ce ne peut être, en général, que pour l'aimer et pour en être aimée.

Elle n'a pas d'autre éducation et d'autre science; son père l'aime, sa mère l'aime, sa vie n'est que tendresse et fête du cœur, sous un ciel de printemps; elle n'a pas même le temps de désirer; la distraction va d'elle-même au-devant de son désir.

Lorsqu'elle entre en ménage, elle doit croire que la nature continuera de conspirer à son bonheur; on n'a cultivé en elle qu'une faculté : la folle du logis, et elle en a encore surexcité l'ambition par la lecture; elle a commencé par étudier le mariage dans la lanterne magique du roman.

Et pour plus de sûreté, elle s'est formé d'avance un mari à son usage particulier; elle l'emporte tout fait dans son rêve, pour lui servir de point de comparaison : ce mari mythologique ne peut manquer de nuire au mari réel.

Celui-là ne rêve plus, si même il a rêvé. Il a pu faire un coup de tête du cœur, dans un oubli de jeunesse; mais l'âge l'a corrigé de toute exaltation de sentiment. Aujourd'hui, il a passé le cap des tempêtes; et en prenant une femme définitive, il entend goûter le repos.

Au début, sans doute, sa femme a le charme de la nouveauté; il peut bien consentir à rajeunir pour elle un instant; ce n'est toutefois qu'un hors-d'œuvre, un acte de complaisance; bientôt le jour raccourcit, le soleil baisse à l'horizon, et ne laisse plus tomber sur ce premier Éden qu'un pâle rayon d'hiver.

Il faut du temps pour aimer; la femme en a beaucoup, et, par esprit de symétrie, elle exige beaucoup d'amour; mais le mari n'a pas autant de loisir; il répond du ménage sur sa tête; il a continuellement à lutter corps à corps avec l'existence. Il y a vraiment cruauté à lui demander, au retour du combat, la fraîcheur amoureuse d'un jeune premier.

La femme exige trop; le mari ne donne pas assez; à qui la faute? Ni à l'un ni à l'autre, mais à l'éducation de l'un et l'autre à la fois, car ils apportent tous deux une instruction contradictoire dans le ménage.

C'est là ce que la femme ne comprend pas; et comment le comprendrait-elle? Qui a jamais songé à développer son intelligence? Elle croit à une trahison de la destinée; elle en gémit d'abord à voix basse, puis à voix haute, en étouffant le reproche sous une caresse.

Le mari ne comprend pas, de son côté, qu'un homme qui a travaillé toute la journée pour deux, puisse avoir démérité de sa compagne; à la première plainte, il s'impatiente, il s'irrite à la récidive.

La femme aggrave le mal, par le moyen même qu'elle emploie pour le guérir; chaque jour, chaque soir, elle trouve son mari plus distrait, et en même temps plus impérieux pour la police du ménage.

C'est un homme d'ordre; il aime l'ordre, surtout dans le budget. Il finit par trouver le chapitre de la couturière exagéré; ce jour-là, la femme met la main sur son cœur, et dit : Je me suis trompée.

Mais le mari ne trouve pas qu'il se trompe; loin de là; il a été élevé et confirmé par le Code civil dans la pensée que vis-à-vis de sa femme un homme marié ne peut jamais commettre une erreur, à plus forte raison, une injustice.

Moi, je suis l'homme, moi, je suis le maître; il n'y a que moi ici, et toujours moi; moi en tout, moi pour tout; moi centre de tout, et autour de ce moi planétaire la femme n'est qu'une lune blafarde qui doit graviter en cadence.

Tu es le maître? tourne-toi un peu que je voie

de plus près ce quelque chose de cinq pieds et quelques pouces, de chair et d'os, de liquide et de solide, qui ose s'appeler maître, c'est-à-dire infaillible, car qui dit l'un dit l'autre, sous peine d'atrocité !

On ne saurait, sans injustice, en faire un reproche au mari, car l'idée courante de l'opinion sur le mariage l'autorise, bien mieux, le condamne à parler ainsi; toute plainte de la femme doit lui paraître un délit de lèse-majesté conjugale, un attentat contre la sûreté de l'état.

Que reste-t-il à la femme après l'explosion du malentendu? Elle n'a plus qu'à prendre un de ces deux partis : ou la résignation ou la révolte.

Si la nature l'a faite timide, elle courbe la tête sous la main de la nécessité; là où la chèvre est attachée, dit le proverbe, il faut qu'elle broute; elle tournera donc docilement sa corde autour de son piquet.

Mais elle ne porte pas en elle un monde intérieur pour la consoler du régime cellulaire de son ménage; cependant elle doit se suffire à elle-même, et tirer de son propre fonds le courage de l'existence.

Elle fait donc une descente dans son âme, et elle y trouve quoi? le bagage religieux de son enfance; c'est à cela qu'elle ira demander le soulagement du poids, de plus en plus lourd, de sa solitude.

La foi de sa première communion remonte à son

cœur par bouffée de poésie, et murmure tendrement une parole d'appel à son oreille.

Puisqu'enfin le train du monde impose à la femme l'obligation du sacrifice à fonds perdu, sacrifice pour sacrifice, autant vaut sacrifier à Dieu qu'à un mari.

On a du moins la chance, un jour ou l'autre, là ou ailleurs, de rentrer dans la dépense de son dévouement; et la jeune femme, pour se soustraire à l'ennui, se jette daus la dévotion.

Il y a, dans ce monde, deux êtres faits pour s'entendre, c'est le prêtre et la femme; ils ont une sympathie de situation et une communauté d'idées.

Certes, nous faisons à la religion tous les honneurs de la guerre : nous la déclarons indispensable à une civilisation mélangée, nous réparons les églises, nous décorons les presbytères, nous votons des fonds pour le clergé; et lorsque nous nous marions ou lorsque nous mourons, nous entendons nous recommander aux cierges et aux cloches de notre paroisse.

Mais en dehors de cette déférence extérieure et de cette politesse machinale, quelle influence directe, effective, reconnaissons-nous au prêtre dans la famille ou dans l'état? Aucune. La révolution a déraciné le clergé du sol et l'a désarmé de tout moyen d'action; aujourd'hui, il est salué, mais éconduit. Voilà sa position.

C'est aussi la position de la femme; partout où

nous la rencontrons, à table, au bal, en soirée, nous lui prodiguons tous les témoignages de soumission, toutes les métaphores de la flatterie; nous lui élevons sans cesse un trône, au pied duquel nous nous tenons, dans la respectueuse attitude d'un courtisan.

Mais quelle part d'influence, ou même d'expansion, accordons-nous à cette esclave, couronnée de fleurs, qui semble régner partout en souveraine, et n'a pas même autorité sur le moindre brin de paille de son ménage?

La femme, marquée au front, et digne de compter, échangerait volontiers tous ces beaux compliments, avec lesquels nous la tuons poétiquement, comme avec des poignards athéniens, couverts de myrte, pour le premier droit de tout être créé, le droit d'épancher en dehors de lui-même tout ce qu'il porte là ou là de poésie et d'intelligence.

Le clergé a su comprendre ce besoin d'expansion, et il lui a ouvert un débouché dans l'église; le prêtre a donné un rôle à la femme, et la femme s'est donnée au prêtre. La femme ne vit plus désormais exclusivement de la vie domestique du pot-au-feu, elle vit encore de la vie extérieure de la piété.

Elle va au catéchisme, elle va au sermon, elle va à vêpres, elle va au salut, elle quête à l'église, elle dit le rosaire, elle fait partie d'une confrérie, elle porte le titre de patronnesse, elle brode une robe pour la vierge; c'est pour elle que Rome a imaginé

le dogme de l'Immaculée et le long festival du mois de Marie.

Le mari laisse passer et regarde passer avec complaisance ce débordement de dévotion. L'Église l'a délivré de la femme aigrie par le désenchantement, de cette statue muette du reproche qu'il voyait, à toute heure du jour, dressée devant lui, avec une larme suspendue à sa paupière.

La femme, indemnisée par la dévotion de la banqueroute de son premier idéal, rapporte maintenant de la sacristie une âme sereine, une figure béate; elle est morte à elle-même, morte au tapage mondain; Dieu a pris toute la place, elle n'a plus d'exigence pour son compte, encore moins d'ambition.

Je me trompe, elle en a une encore, une seule à la vérité, mais immense, mais insatiable, la gloire de l'Église, la puissance de l'Église; si elle consent à avoir un enfant, c'est pour le vouer au blanc, c'est pour le donner au clergé, c'est pour le mettre au couvent ou bien au séminaire.

Et vous tous, qui vous prétendez de votre siècle, vous vous plaignez après cela des surprises d'immobilité que l'ironie des choses humaines inflige tout à coup à votre pays!

Vous trouvez commode, pour votre justification, d'accuser la femme de tendance réactionnaire, et si le monde recule à un moment donné, vous reprochez à la femme de tenir l'homme par la basque de l'habit, et de le tirer en arrière!

Et quand cela serait, cela serait bien; quelle destinée reconnaissez-vous à la femme ? quel respect montrez-vous de son âme? quelle place avez-vous jamais faite à la seule chose qui vaille la peine de rester sur cette terre?

Vous n'avez pas la liberté!... pourquoi l'auriez-vous? Qui la refuse à autrui, se la refuse à lui-même; c'est la loi du monde, la loi de solidarité; quand cette loi vous tient, elle vous tient bien.

Je le dis, la main levée, dussé-je passer pour traître à mon sexe; l'avenir n'aura vaincu le passé que le jour où il aura mis la femme de son côté; jusqu'alors il ne mérite pas la victoire.

XXX.

LA FEMME RÉVOLTÉE.

Une femme de trente ans entre dans la chambre d'une femme de vingt, et, après l'avoir embrassée avec emphase :

— Vous aviez fermé votre porte, dit-elle; mais j'ai forcé le blocus. Je viens vous enlever d'office; nous jouons un proverbe; il nous faut votre beauté.

La femme de vingt ans secoue la tête d'un air de résignation :

— On ne le veut pas, répond-elle; et elle étouffe un soupir.

— On ne le veut pas! mais c'est un abus de pouvoir; cela crie vengeance! Prenez garde, ma chère! si vous obéissez à la consigne, vous gâtez le métier; on n'osera plus prendre un mari. Quel

prétexte peut avoir le vôtre, pour vous défendre de sortir?

— Aucun, je suppose; il dit seulement pour son excuse...

La jeune femme rougit, et laissa la phrase en suspens.

— Il dit... Vous m'aimez assez, n'est-ce pas, pour me mettre dans la confidence?

— Sans doute; mais je crains de vous blesser.

— Me blesser, moi, ma chère! une blessure de votre main ne peut que flatter.

— Eh bien, puisque vous me mettez sur la sellette, mon mari vous trouve...

— Quoi, enfin ?

— Une femme dangereuse.

— Le pauvre homme! Si ce n'était vous, ma chère, j'aurais envie de le prendre au mot, pour éprouver sa bravoure.

Et comme la femme de vingt ans avait baissé la tête, et gardait le silence :

— Qu'avez-vous? répondit la femme de trente; on dirait que vous avez pleuré.

— J'ai une névralgie depuis ce matin.

— C'est ce que ma grand'mère appelait la migraine, et ce que moi j'appelle autrement.

— Comment l'appelez-vous, madame?

— Un chagrin de cœur; j'ai connu cette maladie-là, moi aussi, mais j'ai appris à la guérir.

— Par quel remède?

— Ah! ma chère, à toute autre que vous on aurait le droit de répondre : Vous êtes bien candide ou bien curieuse ; mais, à vous, je répondrai franchement qu'une femme d'esprit sait trouver, quand elle veut, l'antidote du mari.

— Et cet antidote vous a donné le bonheur?

— Vous poussez trop loin l'exigence ; il m'a donné la distraction.

— Mais la distraction disparaît aussi vite qu'elle arrive.

— Je ne lui en laisse pas le temps; je prends l'avance, et, comme cette femme de Diderot, j'écrase la guêpe sur sa piqûre.

A ce dernier mot, la femme de vingt ans pâlit.

— Ah! madame, que dites-vous là? répliqua-t-elle avec un geste de réprobation.

— Ce que vous direz dans deux ans.

— Vous me faites trop d'honneur.

— Voulez-vous cinq ans? J'allongerai volontiers le crédit.

— Je vous remercie de votre générosité; mais je n'en ai pas besoin.

— Vous le croyez, ma chère; je le croyais aussi à votre âge. Eh bien, écoutez une anecdote : Marie-Antoinette avait épousé le dauphin ; l'archevêque de Toulouse lui montrait l'appartement réservé à la dauphine; l'innocente archiduchesse aperçut un escalier dérobé à côté de son alcôve : Qu'est-ce que cela, dit-elle? qu'on bouche cette horreur!

— Pas de coup de tête, madame, répondit froidement l'archevêque; dans quinze ans vous pourriez le regretter. C'est un conseil prudent que donnait monseigneur; croyez-moi, à votre tour, ma chère, il ne faut jamais fermer un escalier dérobé; c'est, à un jour donné, un moyen de salut.

— Savez-vous bien, madame, répliqua la nouvelle mariée, que vous prêchez là une doctrine!... Je vous demande la permission de supprimer l'épithète. Ainsi, à vous entendre, une femme n'épouse un homme que pour le quitter?

— Vous allez trop vite en besogne, ma chère; je crois au contraire qu'une femme n'accepte un mari que pour l'aimer, quand son mari consent à être aimable. J'ai débuté ainsi avec le numéro que j'ai tiré à la loterie; je ne demandais pas mieux que de l'adorer, à condition qu'il voulût s'y prêter; mais loin de là, il regardait l'adoration comme une importunité. Il avait toujours dans la tête quelque grave méditation; après son dîner, il allait méditer dans son cabinet, c'est-à-dire dormir la tête sur le dos de son fauteuil. Or, un soir que j'avais inauguré une robe de génie, je le dis sans vanité, je voulus lui en donner l'étrenne; j'allai le surprendre, sur la pointe du pied, au milieu de sa sieste, et lui mettant les deux mains sur les yeux, pour le mettre à la devine : — Qui est là ? lui dis-je de ma voix de pensionnaire. Savez-vous ce qu'il répondit? il m'appela Céline.

Je ne me nomme pas Céline, je vous prie de le croire. — Vous n'avez pas le don de seconde vue, lui dis-je à mon tour en retirant vivement les mains. Il me regarda, il me reconnut, il balbutia et il cria à la trahison. J'en retirai ma robe de dépit; je le boudai, il me bouda : nous y perdions l'un et l'autre. Nous avons fait la paix, et, pour lui en servir le *Te Deum*, je lui jouai un air de Beethoven. Jamais femme n'a mis plus son cœur au bout de ses doigts. — Comment trouves-tu ce morceau? lui dis-je en refermant le piano. — Ennuyeux comme la musique allemande, répondit-il. — Vous l'aviez trouvé sublime la veille du mariage. Il me regarda d'un air étonné, avec ce sourire marital que vous connaîtrez bientôt. — Décidément, répliqua-t-il, tu es une femme arriérée : tu veux qu'un homme pense après comme avant; quant à moi, je crois au progrès et je me conduis en conséquence.

La femme de vingt ans contemplait le bout de son pied d'un œil effaré ; il lui semblait que le ciel allait crouler.

— Eh bien, ma chère, reprit la femme de trente ans, je vous le demande à vous-même, qu'avais-je à faire après une pareille déclaration de perfectibilité? Me jeter à corps perdu dans la dévotion? j'y ai songé un instant, je l'avoue, dans la verve de l'irritation; mais, en donnant un coup d'œil à la glace, je n'en ai plus eu le courage. Il n'est pas encore temps de mettre mon cœur à la caisse d'é-

pargne, me suis-je dit, pour en toucher le capital et l'intérêt dans une autre existence. Je suis jeune, je suis belle, je suis spirituelle, à ce qu'on prétend, je suis riche en un mot de toute façon; puisque mon mari ne sait pas apprécier un trésor, il faut ou laisser périr cela ou choisir un autre expert. Voilà ma théorie, ma chère: comment la trouvez-vous?

— Comme votre mari l'a trouvée probablement, car je ne suppose pas qu'il ait donné la main à cette nouvelle expertise.

— Non, sans doute, au premier moment; il eut même un accès de jalousie, et je crois bien aussi de colère.

— Et il vous a menacée de sa vengeance?

— Peut-être bien; je ne me rappelle pas exactement ce dernier épisode; mais qu'est-ce aujourd'hui que la vengeance d'un mari? Ce qu'on a de mieux à faire dans ce cas, c'est d'étouffer le scandale d'un commun accord et de reprendre chacun sa liberté d'action. On demeure encore sous le même toit, on dîne ensemble à la même table, et on donne même, de temps à autre, une soirée, pour montrer au public médisant la parfaite intimité du ménage.

Quand le mari a de l'esprit, il a le bon goût de couvrir sa femme de sa responsabilité. Vous connaissez peut-être la jolie princesse, ou marquise, ou comtesse, je ne sais trop son titre héraldique, car aujourd'hui la noblesse arrive par le chemin de fer,

et avec tant de vitesse qu'on n'a pas le temps de la reconnaître. Eh bien, cette jeune femme-là, vaporeuse, entreprenante, à enlever d'assaut le grand Turc au milieu de son sérail, a pris dernièrement un gentilhomme Péruvien à son service ; elle le traîne, elle le montre, elle l'étale partout, au bal, au théâtre, au bois, au sport, au musée. Le mari les rencontre quelquefois à la sortie de l'opéra; alors il met lui-même le cachemire sur l'épaule de sa femme, et il la reconduit, sous son bras, jusqu'à la voiture péruvienne; après avoir remis les deux virtuoses dans leur coupé, il les salue poliment et il referme la portière. Voilà, ma chère, le mari modèle. Je vous souhaite le bonsoir; nous jouerons sans vous notre proverbe.

La femme de vingt ans reconduisit la femme de trente jusqu'à l'antichambre, la figure en révolution, sans répondre une parole; puis elle dit à sa domestique d'une lèvre serrée :

— Vous voyez bien cette femme qui descend l'escalier? lorsqu'elle reviendra, vous direz que je suis sortie.

— Toujours, madame?

— Toujours.

Une heure après, la jeune femme tombait dans les bras de son mari, et lui mettant la tête sur l'épaule :

— Je vous demande pardon, lui dit-elle, d'avoir eu tout à l'heure la migraine; je vous promets de suivre à l'avenir votre conseil sans réflexion, pourvu

qu'il ne soit plus un ordre, ajouta-t-elle avec un sourire.

Elle le disait, elle le croyait; elle oubliait qu'autour de toute femme avantagée par la nature et malheureuse dans son amour-propre, il y a la conspiration de la jeunesse inoccupée qui trouve qu'un mari, en épousant une beauté, fait un vol au public; il y a justice à reprendre à l'usurpateur le bien commun.

On commence par la politesse, la politesse est agréée; on passe ensuite à la coquetterie, et de la coquetterie à la confidence. Ici la femme croit pouvoir faire un temps d'arrêt; la confidence amène nécessairement l'entreprise; la femme la repousse avec indignation; mais après avoir perdu toutes les défenses extérieures, il faut bien que le corps de la place capitule.

Puis un jour cette femme, intacte la veille encore, confiante en elle-même, n'ose plus lever la tête devant sa glace; un billet! un bouquet! Elle passe. elle repasse la main sur son front; elle arrache sa coiffure; elle déchire sa dentelle de désespoir; elle ne comprend pas ce qui a pu arriver; pourquoi aussi son mari négligeait-il de lui rendre justice?

Aujourd'hui la femme de vingt ans en a vingt-cinq; elle reçoit fréquemment la visite de la femme de trente, maintenant de trente-cinq, qu'elle avait consignée dans un accès de vertu; on les rencontre toujours ensemble au bois de Boulogne, suivies toutes deux d'une escorte d'honneur.

Il y a quelque chose de plus dangereux qu'un ami pour une femme, c'est une amie, pour peu qu'elle sache manier l'épigramme. Elle a bien vite dépoétisé un mari et plus vite convaincu de tyrannie; or il n'y a que la main de la tyrannie à la révolte.

Et voilà une femme de plus à la mode; elle a mis son mari à la réforme; elle habite un hôtel fraîchement bâti dans un quartier interlope, peut-être bien à l'Avenue de l'Impératrice; elle y trône dans un salon ingénieux, garni avec un goût forcené, de velours rouge et noir. Il n'y a là ni chaise ni fauteuil, cela rappelle trop l'isolement, rien que le siége collectif, le sofa ou le canapé; le tout couvert de velours noir à crépines d'or; et çà et là une potiche extravagante du Japon, ombragée d'une plante tropicale, et enfin sur la cheminée toute la boutique ancienne et moderne de Barbedienne : on dirait une réhabilitation de l'enfer; saint Jérôme lui-même y eût compromis son salut.

Là madame reçoit le commun, une fois par semaine, en robe de velours noir, pour faire pendant à son mobilier, la lèvre enflammée de carmin, la joue saupoudrée de farine de riz, la chevelure rejetée dans le dos et semée de poudre d'or, le bord des yeux teint en brun, ce qui donne à son regard je ne sais quoi de perfide et de caressant, comme l'œil de la vipère.

Quand vient l'été, la femme prend son vol sur l'aile de la mouette pour la plage de Trouville; elle y

coiffe le tricorne, elle y porte la canne, la jupe retroussée, la botte à revers; et quand elle daigne déposer tout cela pour confier à la vague une beauté qui n'est plus un secret, tous les tritons du Jockey-Club fendent l'écume autour d'elle comme des marsouins.

Quelquefois cependant le notaire qui a rédigé le contrat de la femme à la mode demande comment le budget total peut suffire à cette existence babylonienne de princesse; c'est là une question plus qu'indiscrète, pour ne pas dire naïve; il n'y a que le Dieu de la nuit qui pourrait y faire une réponse.

XXXI.

LA FEMME DÉCLASSÉE.

Est-ce donc là le mariage, tel du moins qu'il existe dans la réalité? N'en est-ce pas plutôt l'exception, pour ne pas dire la calomnie?

Eh non! sans doute, et grâce au ciel, ce n'est pas là le mariage; on le reconnaît volontiers, et on ne reconnaît pas moins volontiers que l'union, une certaine union relative, règne dans la plupart des ménages.

Ce n'est pas l'histoire, c'est simplement la pathologie du foyer qu'on écrit en ce moment. Il n'est ici question que du cas particulier, du cas maladif, assez fréquent toutefois pour qu'on ait le droit de chercher le remède.

Chez un peuple, quel qu'il soit, la santé forme la

règle générale, ce qui n'empêche pas la maladie de faire explosion et d'appeler la médecine à son secours.

Le progrès est révolutionnaire, c'est là son défaut et aussi son mérite. Il fait et il défait sans cesse, et il opère dans la société un perpétuel travail de déclassement et de reclassement, à chaque tour d'aiguille sur l'horloge.

Aussi souvent qu'il tente un coup de tête de plus dans le monde, qu'il invente un art ou une science, il engendre par ce fait même une profession correspondante à sa découverte, et une classe correspondante à la profession.

Mais cette classe dérange à son arrivée la symétrie établie ; elle ressemble à une invasion étrangère. Qui es-tu ? on n'entre pas ; et l'ancienne société ferme sa porte à la nouvelle venue.

Il y a trois cents ans, plus ou moins, l'Europe eut la fantaisie de remplacer le tournoi ou le plaisir chevaleresque du boxeur à cheval par le plaisir intellectuel du théâtre, d'autant plus attrayant qu'il roule tout entier sur l'amour.

On ne peut jouer néanmoins la comédie sans comédienne. Au temps d'Athènes, on pouvait la remplacer agréablement par le jeune garçon ; mais de notre temps on a eu le tort de supposer qu'une femme jouerait un rôle de femme avec plus d'exactitude.

L'actrice a donc fait son apparition dans le monde

et montré pour le moins autant de talent que l'acteur ; cette nouveauté, mieux encore, cette impertinence féminine, devait scandaliser l'austérité de la routine.

Eh quoi ! une femme qui n'est ni duchesse ni mercière a la prétention de compter par elle-même, de vivre par elle-même, et comment ? sur une planche, en costume historique, pour nous faire rire ou pour nous faire pleurer !

Ce n'est pas là un état : on peut applaudir l'actrice, on ne saurait l'estimer. Qu'elle aille à la renommée, même à la gloire, si elle a le génie de la pantomime ou de la grimace, rien de mieux ; mais qu'elle prenne rang dans la société, c'est là une usurpation qu'on ne saurait admettre sous peine d'anarchie.

Pourquoi cependant cette excommunication de l'actrice ? Est-ce parce qu'en montant sur la rampe elle dépouille la femme en quelque sorte, et qu'elle la montre au public ?

Mais la femme du monde qui va l'écouter, cachet-elle donc sa personne, lorsqu'elle entre dans sa loge, avec une rive de corsage si basse que le flot monte au-dessus de l'étiage et menace de déborder à la première secousse ?

Elle ne fait pas du moins de déclaration d'amour au concurrent du mari, dans un dialogue plus ou moins rimé ; non, sans doute. Mais, si elle ne la fait pas, elle l'écoute : où est la différence ?

On ne lisait pas sous l'ancien régime, ou bien on ne lisait qu'en passant, et encore à Paris. Le génie, pas plus que le commerce, n'avait alors de moyen de circulation. La France formait un corps imperméable à la pensée; il fallait trois ou quatre ans à un chef-d'œuvre de Racine pour arriver à Orléans.

Mais, avec le développement de l'école et surtout de la route carrossable, le livre passe à l'état d'objet consommé, et il a en même temps le don d'ubiquité. On lit partout; on aime à lire; la bibliothèque prend rang dans le mobilier du ménage.

Il arrive cependant qu'après la lecture la femme fait ce retour sur elle-même : J'en dirai bien autant; et par contagion ou par sympathie elle entre à son tour en conversation avec le personnage anonyme qu'on appelle le public.

Mais c'est là pour une femme manquer de respect ou du moins d'égard à son mari. Le jour où elle a du talent, que reste-t-il au chef de la communauté? à marcher dans l'ombre derrière madame. C'est une situation qu'il ne saurait accepter. La femme écrivain doit donc sortir du ménage.

Le progrès pénètre de plus en plus dans la maison; il aime à y transporter l'art pour y verser plus de poésie. Autrefois la peinture ne consentait à décorer que le palais ou que l'église; aujourd'hui elle a l'humeur domestique, elle veut bien travailler pour le salon ou pour le boudoir.

La femme a pu dire alors : Et moi aussi je saurai

tenir le pinceau et confesser la nature; mais elle comptait sans la conjuration d'abord de l'homme qui n'aime pas à entrer en partage, lors même qu'il garde la supériorité, et ensuite de la femme, qui regarde le talent féminin comme un déserteur de l'armée.

Enfin le piano a mis un orchestre dans chaque appartement, et donné à toute femme le droit de jouer de la musique, et par conséquent de posséder un talent musical. Quand on possède un talent, c'est pour en faire part au voisin, sinon on porte tort à la communauté.

Mais sitôt qu'une musicienne en renom apparaît dans un concert, elle y trouve le préjugé régnant assis devant elle, qui l'écoute sans doute avec la volupté recueillie du virtuose, mais qui trouve intérieurement qu'une femme en course, à la poursuite de la réputation, perd la modestie, et que la perte de la modestie entraîne la perte de la pudeur.

Il y a bientôt trente ans, je faisais mon entrée à Florence pour la première fois, le bâton à la main, le sac sur le dos, comme un échappé de l'université d'Iéna ; au premier pont de l'Arno je rencontrai une jeune fille qui chantait devant un café ; elle portait le voile toscan rejeté sur l'épaule, et une rose à moitié épanouie à la ceinture.

Dès qu'elle m'apercut elle interrompit sa romance pour venir à ma rencontre, et, me jetant un salut de la main, elle me dit avec un sourire de tristesse :

— Sois le bienvenu parmi nous; si ma chanson peut te plaire, arrête-toi pour l'écouter; j'irai ensuite porter à ma mère le prix de ma journée.

Après l'étape de Pise à Florence, j'avais l'imagination paresseuse à la poésie en plein vent de la guitare; je tirai de ma poche un paolo. C'était à peu près le dernier.

— Tiens, lui dis-je, à charge de revanche.

Elle prit mon offrande avec vivacité, et remettant sa mandoline sous son bras elle remonta d'un pied léger la rue du Long-Arno.

A quelque temps de là, je visitais le cloître de Santa-Croce, lorsqu'à l'entrée de la galerie, j'aperçus la chanteuse qui m'avait souhaité la bienvenue le jour de mon arrivée.

J'avais, au premier abord, quelque peine à la reconnaître; elle avait quitté sa guitare comme si elle avait changé d'état; elle portait à ce moment un chapeau de paille et une corbeille remplie de bouquets.

— Voici ma corbeille, dit-elle; choisis la fleur qui te plaira, je saurai qui tu aimes, et je te le dirai.

Je pris un bouquet de verveine.

— Tu aimes une muse, reprit-elle, tu dois être un étudiant allemand.

— Tu te trompes, lui dis-je; si j'aime la poésie, elle ne me paye guère de retour. Mais toi, qui es-tu pour venir ainsi apporter à l'étranger ton sourire et

ton parfum? Es-tu, dis-le moi, la sœur cadette de Mignon ou la fée errante de l'Arno?

— Rien de tout cela, répondit-elle; je suis Thérésine, la fille d'un savant abbé, bibliothécaire de San-Lorenzo, mort de faim pour avoir trop aimé l'étude, et aussi la danse dans la personne de ma mère, balérine de la Pergola; mais avant de mourir il a voulu faire mon éducation; il m'a enseigné toute la musique de son répertoire. Je chante maintenant ce que j'ai appris sur les genoux de l'abbé.

Je regardais Thérésine pendant qu'elle me racontait son histoire; je remarquai que ce jour-là encore elle portait une rose à sa ceinture.

— Thérésine, lui dis-je, en lui montrant la fleur, pour qui as-tu mis cette avance?

— Pour personne, répondit-elle, je l'ai dédiée à la madone qui veille à mon chevet.

Je vis passer à ce mot une ombre rêveuse sur son regard.

Le soleil était couché, l'*Ave Maria* tintait, Thérésine mit un genou sur la dalle du cloître et récita son rosaire.

Après avoir achevé sa prière, elle se signa et se leva avec la tranquille majesté de la femme du peuple en Italie; elle redescendit ensuite l'escalier de l'église en jetant une roulade aux étoiles, et disparut au milieu des groupes épars sur la place de Santa-Croce.

J'avais quitté Florence depuis longtemps; je ne

soupçonnais pas même qu'elle pût devenir un jour la capitale de l'Italie. La petite bouquetière avait passé dans mon esprit à l'état de légende. La France avait fait dans l'intervalle une révolution, puis une contre-révolution sous le nom de coup d'État; on chantait à Paris, et on inventait le café chantant.

Or un soir, je ne sais plus où, à la suite d'un tripotage de piano, avec accompagnement de romance, le tout intitulé : Concert, la chanteuse applaudie de la soirée traversa le salon, du pas souverain d'une actrice.

— Me reconnais-tu? me dit-elle brusquement.

Je la regardai avec attention, et, malgré le tutoiement glorieux dont elle voulait bien me gratifier, je dus confesser mon incompétence à mettre un nom sur sa figure.

— Ingrat que tu es! reprit-elle, tu ne te souviens même plus du service que tu as rendu; c'est grâce à toi qu'un soir j'ai pu souper.

Cette parole réveilla ma mémoire; je crus reconnaître Thérésine; mais la fleur avait mûri : la jeune fille avait pris cette ampleur de forme qui est la consommation de la beauté; elle avait mis, ce jour-là, une toilette d'impératrice. Une boucle étoilée de diamants avait remplacé la rose qu'elle portait à la ceinture.

— Il y avait là une fleur, lui dis-je en souriant.

Elle sourit à son tour avec une expression d'ironie.

— Que dira la madone?

— Rien, répondit-elle, puisqu'elle n'a rien vu; je lui avais mis mon voile sur la tête.

— Que venez-vous faire à Paris?

Elle me regarda d'un air étonné, et, tournant sur ses talons, elle m'inonda, pour toute réponse, du flot d'air que sa robe avait déplacé dans sa pirouette.

A quelque temps de là, je repassai dans une rue du quartier de la Madeleine; une file d'équipages stationnait devant un hôtel du style de la Renaissance; c'était l'encan d'un sanctuaire fermé sous prétexte de mariage.

Le public entrait à l'hôtel, j'entrai avec le public; je suivais une dame qui descendait d'une voiture armoriée et qui donnait le bras peut-être à son mari.

La dame alla directement à la chambre à coucher; il y avait là un lit de parade et un divan de satin.

— Voilà le prix fort, dit-elle.

Elle montra le lit orné d'une courte-pointe brodée.

— Et voilà le prix réduit, ajouta-t-elle, en montrant le divan.

J'ai su depuis qu'après avoir vendu son mobilier, Thérésine avait épousé un gentilhomme étranger.

Aujourd'hui, elle reçoit l'élite de la diplomatie et elle porte une couronne de comtesse sur sa voiture.

On a voulu faire de l'art le monopole de l'homme; on a refusé à la femme le droit au talent; si elle persiste à prouver, malgré l'interdit, qu'elle peut

avoir le don sacré, on la condamne à errer à l'aventure comme une bohémienne de l'esprit.

La femme artiste ainsi élevée à l'état de puissance par son talent et frappée de déconsidération précisément pour le mérite de sa supériorité, a vécu dans ce monde à l'état révolutionnaire; elle lui a rendu guerre pour guerre dans la mesure de son influence; elle a fait irruption dans la famille; elle y a porté le ravage.

C'est elle, aujourd'hui, qui dicte la mode, c'est elle qui donne le ton, c'est elle qui règne; elle qui gouverne, du droit de l'esprit et bientôt de la richesse; car, toujours armée en course, elle finit un jour ou l'autre par capturer quelque riche cargaison. Quand la race juive n'eut plus droit à la terre, elle mit la main sur l'or, et aujourd'hui elle forme l'aristocratie du million.

La femme artiste forme aujourd'hui une nouvelle aristocratie, l'aristocratie de la mode, l'aristocratie du petit souper, du bal masqué. Ne le voyez-vous pas? Faut-il montrer aujourd'hui la Dubarry partout, à l'Opéra, à Trouville, à Vichy? Quelqu'un disait autrefois : Les jours de Tacite sont revenus; mais quand on prête l'oreille au vent, il semble que notre génération retombe aux nuits de Procope.

XXXII.

LA FEMME SÉPARÉE.

Un homme trompe une femme, ou bien une femme trompe un homme; la vie commune n'est plus qu'une maison de force, un bourreau et une victime, derrière une porte fermée.

Tu as mal choisi, ou le sort a mal choisi pour toi; tu as mis la main au chapeau et tiré un billet maudit; tant pis pour toi! Pourquoi te marier? le hasard ne revient pas sur un caprice.

Un roué sans pudeur a surpris l'imagination d'une pensionnaire, ou l'impatience d'un père, et la femme ainsi jetée en pâture à un homme sent ou pressent, au second quart d'heure, qu'elle a près d'elle et aura sans cesse auprès d'elle un cœur pourri, un ulcère vivant.

Non-seulement cette écume de mari entend vicier sa femme de son propre vice, mais il entend l'exploiter pour l'avancement de sa fortune; si la femme refuse de souscrire à la mise en vente de sa personne, son mari la maltraite, la brutalise dans chaque fibre de son cœur, prudemment, savamment, avec tout le génie du supplice chinois.

La femme ainsi froissée, ainsi foulée, n'a d'autre ressource contre la torture conjugale qu'une évasion; elle ira chercher un refuge dans sa famille; mais le mari peut la reprendre ou la faire reprendre par la gendarmerie. Le Code civil le dit, ou du moins le laisse entendre : un mari adroit connaît nécessairement le Code civil.

Cet homme-là règle toujours sa conduite sur le texte de ce tiers importun. Il prend bien garde de frapper sa femme; une impatience de la main entraîne la séparation. On peut tuer une âme, ou, ce qui est plus cruel, la supplicier de toute façon, mais respect à sa majesté le corps : on ne saurait lui manquer de respect.

Si le mari a soin de ne jamais battre sa femme, du moins en public, de ne jamais l'appeler d'un nom trop usité à la halle, la femme peut plaider contre lui si elle veut et tant qu'elle veut; elle perdra sûrement son procès en instance et en appel. Pleure donc, malheureuse, ou tue-toi; ou, si tu as le cœur au crime, tue ton mari.

Il fait nuit, une nuit de novembre; le vent souffle

avec force, la feuille sèche roule à terre, la chouette jette un cri aigre à la raffale; au milieu de la bourrasque une jeune femme, réveillée en sursaut, le coude appuyé sur son chevet, écoute ces voix de mort au dehors; et à la lumière de sa veilleuse elle croit voir passer des ombres sur la muraille.

Elle a peur : peur de sa chambre, peur d'elle-même. Élevée jusqu'alors dans la poésie du roman, elle a cru trouver cette poésie en nature, au fond d'une abbaye de la Corrèze, et elle n'y trouve que la prose vulgaire d'une manufacture; sa tête fermente, on sait le reste. Aurait-elle empoisonné son mari, si elle avait pu réclamer le divorce?

Maintenant, voilà un jeune homme candide, qui a épousé une jeune fille avancée, et cette jeune fille, mère avant l'heure, dotée, insolente comme la conscience d'un million, croit faire beaucoup d'honneur à un comparse en lui empruntant son nom, comme un pavillon, pour couvrir la marchandise; elle a le cœur vagabond, elle entend voyager, et elle voyage; et si le mari résiste, elle le met au défi.

Que faire dans cette hypothèse? un procès en désaveu d'enfant? mais c'est aller chercher au tribunal un certificat de ridicule; mais c'est se livrer soi-même à un aboyeur de palais, choisi tout exprès pour son talent de morsure. Le mari, bafoué deux fois pour une, aura la consolation de penser que l'opinion publique le bafouera encore une troisième fois, à la lecture du jugement.

Faire un procès en adultère? Le mari peut sans doute, à une heure quelconque de la nuit ou du jour, introduire un commissaire ou un agent dans sa maison, le cacher avec soin derrière une porte ou un paravent, et ensuite traîner sa femme en police correctionnelle sur procès-verbal authentique... Et après cette équipée?... il enverra sa femme en prison, et à l'expiration de la peine il faudra qu'il la reprenne ou qu'il lui paye une pension; mais, pendant ce temps-là, que dira-t-il à son enfant?

Il peut encore tuer la femme, il peut tuer l'amant, le Code pénal lui en donne le droit; mais l'exercice de ce droit exige une opération de boucher. Il y a, dans ce meurtre à coup sûr et par derrière, un air de guet-apens, du sang répandu sur le plancher, le dernier regard de l'être qu'on a aimé, et enfin une comparution forcée en cour d'assises, pour justifier de la nature du crime commis.

La loi n'accorde donc contre la supercherie ou contre la fraude avérée du mariage aucune justification possible ni aucune indemnité, aucune, absolument aucune. Je me trompe, je calomnie la loi; la loi en accorde une, une seule à la vérité, celle-là qu'on appelle la séparation de corps, qui sépare le corps en effet : on va voir comment.

Il vient un moment où le principe de l'indissolubilité du mariage croûle de lui-même, sous la monstruosité de sa propre conséquence; c'est le moment où on lui apporte une femme frappée, meurtrie par

son mari, et que, montrant la plaie encore saignante, on dit au législateur : Que faire de cela ? doit-on le laisser expirer sur le chevalet ?

Alors, la législation a éprouvé un sentiment de miséricorde ; elle a permis la séparation de quoi ? de la partie battue ; c'est-à-dire qu'on restera, de part et d'autre, célibataire, mais marié. Le mari habitera un quartier, la femme en habitera un autre ; monsieur ne saluera plus madame, madame ne reconnaîtra plus monsieur dans la rue, mais ils resteront toujours mariés ; ils porteront toujours le même nom et la responsabilité du même nom, jusqu'à la consommation de leur existence.

Que deviendra dans ce cas le mari, mari de droit, veuf de fait, prisonnier sur parole en quelque sorte d'un contrat à la fois déchiré et maintenu par le jugement de séparation ? Jeune encore et vierge de cœur peut-être, il voit flotter autour de lui, en imagination, une femme, des enfants, mais il a perdu son droit à la famille ; il ne saurait reprendre un nouveau point de départ. Eh bien, puisqu'on lui refuse le commerce, il fera la contrebande ; il ira marauder sur le fonds commun ; il n'est après tout ni diacre ni chartreux, ni tenu au vœu de continence ; il voltigera, sur l'aile du caprice, à travers les prés fleuris de la papillonne, et il contribuera peut-être pour sa part à augmenter les cas de séparation. Est-ce là ce qu'on a voulu ?

Et la femme ? la voici séparée, après une courte

épreuve, et seule désormais et livrée à elle-même ; et à l'heure où son cœur flétri a plus que jamais besoin de tendresse, où toutes les voix sacrées de la jeunesse chantent en chœur autour d'elle l'*Alleluia* religieux de la mère et de l'enfant, il faut qu'elle meure vivante à elle-même, qu'elle porte toute sa vie le tort d'un autre, et qu'elle en expie la fraude à perpétuité ; elle voudra répandre autour d'elle tout ce qu'elle a en elle de parfum, et elle ne le pourra pas ; elle verra passer une tête blonde à côté d'une mère, elle voudra aussi promener une fleur vivante au soleil, elle ne le pourra pas, elle ne le pourra jamais ; car enfin, puisqu'un homme l'a trompée une fois, un autre pourrait bien la tromper, et on ne saurait lui rendre un plus grand service que de la dispenser de l'obligation du mariage. Si encore elle pouvait disparaître au couvent ! Elle n'a pas même cette funèbre ressource.

Mais si elle entre en révolte contre cette condamnation à mort de toute affection, si elle persiste à éprouver quand même et à rayonner le premier bonheur, le bonheur d'aimer, elle en a la licence, mais à une condition : c'est qu'elle cache d'abord qu'elle aime, et ensuite qu'elle consente à élever un enfant bâtard, mieux que bâtard, adultérin, quelque chose qui n'a pas même droit à la pension alimentaire.

Qui donc a pu trouver un semblable trait de génie ? Vous pouvez le demander ? tournez la tête en arrière

et regardez l'histoire : celui-là même qui a proclamé le célibat supérieur au mariage, et qui regarde toute espèce de négation de la vie, ou, par synonymie, toute espèce de souffrance, comme une patente pour la béatitude étoilée; souffrez et ne vous plaignez pas, car plus vous souffrez, plus vous méritez le paradis.

Mais la loi civile, qui n'est pas précisément la loi religieuse, comment peut-elle expliquer cette violence à la nature humaine? par l'intérêt de la progéniture. Est-ce donc toutefois une bonne éducation et surtout un bon exemple à donner à la progéniture que de la partager par tête entre le père et la mère? que de livrer le fils à l'un, la fille à l'autre, ou que de mettre le fils au collége et la fille au couvent, et que de céder au père tel jour et à la mère tel autre jour pour voir l'enfant commun ?

Et quand l'enfant visite à son tour son père ou sa mère, que trouve-t-il chez son père ou que risque-t-il d'y trouver? la femme même qui a provoqué la séparation. Et chez sa mère? un nouveau maître de maison, probablement babouviste, car il tutoie madame. Décidément, de toutes les formes de divorce, la séparation est la moins ingénieuse, car elle sépare et ne sépare pas; car elle a tous les inconvénients réunis d'une situation paradoxale, sans aucun avantage ni pour le père ni pour la mère, ni pour la morale ni pour la société.

La séparation n'est que l'hypocrisie du divorce:

or, divorce pour divorce, mieux vaut le divorce loyal, tel que le Code du premier Empire l'avait réglé et mis en pratique.

Mais la Restauration a cru devoir l'abroger? Hé! oui sans doute, sur la réclamation d'un émigré auvergnat. Puisque l'Église, disait de Bonald, prohibe le divorce, un incrédule ne saurait avoir le droit de divorcer.

Or voici que l'incrédulité elle-même vient au secours de la théologie; après mûre réflexion, elle a fini par trouver cet argument : s'il n'y avait que le mari et la femme, il n'y aurait pas de difficulté, le divorce pourrait les arracher à la mutualité de l'antipathie.

Mais il y a l'enfant, il y a les enfants; et si autrefois on les immolait au père et à la mère, on doit aujourd'hui, pour le besoin de la variété, retourner la question et sacrifier désormais le père et la mère à leur postérité.

C'est bien dit; mais si, par hasard, les conjoints n'ont pas d'enfants, l'argument tombe par sa nullité. Permettrez-vous cependant le divorce? Assez de duperie comme cela; tâchons de jeter de la franchise sur la question.

Qui donc peut ignorer de bonne foi que, sous le régime de la séparation, le sort des enfants est mille fois plus déplorable que sous le régime du divorce? Avec le divorce ils ont la chance de passer dans une famille régulière, qui a du moins la vertu de la dé-

cence, tandis que, dans l'hypothèse de la séparation, ils iront prendre quelle leçon ? je le demande ; et où iront-ils la chercher? dans l'intimité du concubinage.

Mais si l'argumentation tirée de l'enfant pouvait avoir quelque valeur, il faudrait par la même raison interdire au veuf ou à la veuve de se remarier, car chacun d'eux, en convolant à une seconde noce, transporte sa lignée dans une nouvelle famille, sous le joug d'un beau-père ou d'une belle-mère. Veuvage ou divorce, peu importe, du moment que la loi autorise une récidive de mariage, il n'y a pas de différence au point de vue de l'enfant.

Pour peu qu'on permette le divorce, répond-on aussitôt, tout le monde voudra divorcer. Tout le monde cherchait-il à divorcer sous le premier Empire ? Si le *veto* du divorce est le salut du mariage, le mariage ne vaut plus la peine d'être sauvé. Qu'est-ce qu'un mariage qui ne reste uni que parce qu'on attache le mari à sa femme par un anneau de fer, comme le forçat au forçat ?

Mais on ne demande plus aujourd'hui le divorce? Je le crois bien, on n'y a plus d'intérêt. L'indissolubilité absolue du mariage a fini par amener en France ce qu'elle a introduit partout ailleurs : le divorce amiable à la place du divorce légal, le tout sous la forme voluptueuse du sigisbéisme.

Mais le divorce est-il de notre temps un monde inconnu, où le dix-neuvième siècle ne doit mettre le

pied qu'avec défiance? N'est-il pas, au contraire, une expérience faite et parfaite depuis longtemps, et empiriquement et sur preuve à l'appui? N'a-t-on pas dès aujourd'hui le droit d'affirmer que, partout où il règne, le mariage a plus le respect de lui-même et inspire plus de respect que partout ailleurs?

Le fait le dit, la logique l'aurait dit avant le fait; il faut donc aimer le divorce, par la même raison qu'on aime une révolution.

Une révolution a plus d'un mérite : elle a d'abord le mérite de jeter à bas un gouvernement odieux; mais ce n'est là qu'un mérite brutal, qu'un mérite accidentel, le moindre, à mon avis; elle a ensuite le mérite de peser sur la politique du nouveau gouvernement, comme une chance suprême dont on ne doit pas user à tout propos, mais dont on peut user à la dernière extrémité.

Oui, sans doute, on ne fonde pas un gouvernement comme on loue une maison, à bail et à forfait, on le fonde et il faut toujours le fonder à perpétuité; car une nation ne saurait vivre, au jour le jour, d'une politique sans lendemain, et donner rendez-vous à heure fixe, d'année en année, au déménagement du pouvoir.

Mais il faut aussi laisser planer sur la tête de ce pouvoir l'éventualité mystérieuse d'une révolution, comme une Némésis invisible cachée dans un nuage, pour que cette menace toujours suspendue l'empêche de violer le droit et de fouler un pays. Qu'on retire

la possibilité d'une révolution à un peuple, et ce peuple n'a plus qu'à prendre le deuil de lui-même : il a donné d'avance un bill d'indemnité à la tyrannie.

On peut en dire autant du divorce. A coup sûr, et en principe, la perpétuité paraît la première condition du mariage. Ou le mariage est indissoluble ou il n'est plus que l'état de nature; mais par le fait seul que le divorce, dans un cas désespéré, peut rompre la vie commune, il influe indirectement sur la conduite des époux : nous nous ménageons d'autant plus dans ce monde, que nous pouvons nous quitter. Le planteur fouetterait-il la négresse, si la négresse avait le droit de lui donner congé ?

XXXIII.

LA FEMME CALOMNIÉE.

Mais le divorce n'est qu'un mal contre un autre mal, un remède qui exige lui-même son préservatif; et ce préservatif, où le trouver, si ce n'est dans la régénération de la femme par l'instruction?

L'instruction! que dites-vous là? L'instruction suppose l'intelligence; mais quand on sonne à cette porte chez la femme, on ne trouve personne. La femme n'est pas faite pour comprendre; elle ne comprend pas même qu'elle ne comprend pas et, qu'en fait d'idée, elle doit vivre d'aumône.

Et, pour le prouver à l'œil nu, on étend la femme sur une table de dissection, on la tourne, on la retourne, on la coupe, on la découpe, on la distille à l'alambic, on la questionne au microscope, et de

l'analyse de son tissu cellulaire, et du dessin en ronde bosse de toute sa personne, et de ceci et de cela, et d'autre chose encore, on conclut qu'elle n'a ni les filets nerveux, ni les ganglions voulus pour constituer une intelligence.

Le petit abbé Galiani a découvert un jour, à Naples, par un temps de sirocco, que la nature avait imaginé la femme dans une heure d'espièglerie et l'avait créée, sinon contrefaite, du moins malade, pour la forcer à garder la chambre toute l'année et pour condamner le mari à l'état d'infirmier amoureux.

Un autre diseur de notre temps a renchéri sur la découverte de l'abbé napolitain: à l'argument anatomique il a surajouté l'argument dynamique; après avoir pris son menton avec la gravité d'un philosophe stoïcien : Du moment, dit-il, que la femme ne saurait porter un sac de farine à la halle, elle ne compte pas dans l'ordre de la pensée.

Il est clair, en effet, que si un mari peut donner à sa femme un coup de poing de la force d'un cheval, comme on dit en style de machine à vapeur, et que si sa femme ne peut lui rendre un cadeau de même calibre, on n'a plus qu'à écrire l'indignité du sexe faible sur le marbre et sur l'airain.

C'est bien raisonner; mais si le raisonnement porte coup de l'homme à la femme, il porte aussi bien coup de l'homme à l'homme; donc, c'est le crocheteur du coin qu'il faut nommer à l'Institut et le fort de la halle qu'il faut mettre à la tête de l'État.

Il y a quelque chose de mieux encore qu'on a découvert récemment pour démontrer l'infériorité de la femme : c'est que, dans l'acte préliminaire de la maternité, elle joue un rôle passif, et que l'homme joue un rôle actif; il donne, elle reçoit.

L'homme actif? la femme passive? L'homme donne? la femme reçoit? Mais que donne-t-il donc, ce roi de la création? Exactement ce que donne l'animal sans qu'il en tire pour cela vanité.

Eh quoi! parce qu'en vertu d'une loi universelle, l'homme, exécuteur passif de cette loi, recherche et subit fatalement la collaboration de la femme pour sauver l'espèce de la mort de l'individu, il en tire la conséquence qu'il est, lui, le grand seigneur, que la femme n'est qu'une mendiante?

Mais si une des deux parties constitutives de l'humanité joue un rôle actif dans le drame de l'amour, n'est-ce pas plutôt la femme, puisque du droit de sa beauté elle exerce sur l'homme la puissance irrésistible de l'attraction? Or, entre attirer et être attiré, où est le passif? où est l'actif?

Mais passif, mais actif, que signifie cette logomachie? Est-ce qu'en fait d'amour, on n'est pas également actif et passif? Est-ce qu'on ne donne pas également et on ne reçoit pas également de part et d'autre? Mais, si la femme ne donne pas et n'a rien à donner, qu'est-ce donc que le viol? et de quel droit le punir?

Dites-moi, généreux donateur, qui voulez bien four-

nir à la femme une occasion de vous rendre heureux, que lui donnez-vous, en réalité? quelque chose que vous tirez de votre propre fonds, que vous pouvez accorder ou refuser? Non! vous donnez absolument ce que l'air donne au poumon et ce que le poumon rend à l'atmosphère.

Et où est la supériorité, après tout, dans cette œuvre à deux, qui va chercher l'immortalité au fond du grand inconnu, pour la faire descendre sur un sein béni? Est-ce dans le quart d'heure qui cueille une jouissance et qui passe, ou bien dans ce long travail de gestation qui prépare une nouvelle existence? L'étamine sème au vent sa poussière, l'ovaire la transforme en fruit; qui des deux a le plus de mérite?

Il paraît aussi, à ce qu'on dit, que la femme a reçu la bêtise en partage, par la raison décisive que depuis six mille ans, plus ou moins, le sexe tout entier n'a pu encore, en se cotisant, procurer à l'histoire un grand général ni un astronome de génie. Il est vrai qu'elle n'a jamais servi, du moins dans l'armée, et qu'on ne lui a jamais non plus enseigné l'astronomie.

S'il n'y avait que la bêtise dans le lot de la femme! Mais il y a une autre chose encore, il y a la lubricité. Il résulte clairement d'un livre, imprimé à Paris et réimprimé ailleurs, que la nature a voulu créer un être lubrique, afin de tenter une expérience de sa façon, et que, pour ce genre de curiosité, elle a choisi, quoi? la créature délicate, la chose gra-

cieuse par excellence, qui a tout intérêt, par conséquent, à la pudeur, car la pudeur fait sa puissance.

Et cela pour aboutir à cette fière déclaration de principes : Je n'aime pas, moi; les forts n'aiment pas; j'appartiens à la race supérieure, qui regarde l'amour comme du temps perdu. La femme n'est qu'une machine à porter, et, quand un homme lui a jeté son fardeau, cet homme a fait tout ce qu'il doit à la justice.

La justice, voilà mon affaire. Or la justice exige que la femme obéisse en toute chose, même à l'injustice, car c'est une créature inférieure au point de vue sanitaire, inférieure au point de vue anatomique, inférieure au point de vue dynamique, inférieure au point de vue cérébral. Pourquoi Dieu a-t-il créé un être inférieur dans ce monde, si ce n'est pour en faire un esclave? Demandez-le plutôt au planteur de Charlestown; c'est ainsi qu'il parle du nègre, quand il daigne en parler.

Donc, la femme lascive, par un fait exprès du Créateur, ne marche sur cette terre que pour donner à l'homme l'occasion d'exercer la justice en empêchant la pauvre chèvre humaine de troubler le voisinage. Mais pardon! tout à l'heure vous disiez la femme passive, donc elle n'attaque pas, donc elle est attaquée, donc ce n'est pas la chèvre, c'est le bouc qu'il faut accuser de lubricité.

L'homme a vraiment bonne grâce à mettre sans cesse à l'étalage la supériorité de son génie; c'est lui qui tient le pouvoir en main, depuis le commencement du monde; qu'a-t-il donc fait de lui-même pour légitimer son monopole d'intelligence? Il y a ici-bas une chose virile, exclusivement virile : c'est la guerre; l'homme l'a toujours déifiée comme la gloire par excellence, et encore aujourd'hui il met un coup de sabre au-dessus d'un chef-d'œuvre.

Un forcené quelconque range vingt mille, cent mille autres forcenés en ligne, au milieu d'une plaine, avec quelque chose de glorieux dans la main qui ressemble à un bout de fer aiguisé; puis, à un moment donné, la musique joue un air d'opéra, et tout cela marche en cadence, le coude appuyé au coude du voisin.

Alors, du côté opposé, arrive une masse armée, à peu près en même nombre et avec le même équipement, à la différence près de la couleur. Ces gens-là marchent tête baissée les uns contre les autres, et savez-vous ce qu'ils font? ils tuent leurs vis-à-vis, et l'armée qui a le plus tué ou tué avec le plus de finesse a droit à une porte sur le vide, dite un arc de triomphe, et son commandant portera le surnom de héros.

Que l'homme renonce à la guerre ou qu'il parle plus bas de son génie; pour peu qu'on retire de l'histoire la loi du progrès, loi indépendante de l'homme et supérieure à sa volonté, l'histoire n'inspire qu'un

sentiment de dégoût, et, quand l'homme regarde sa figure au miroir du passé, il a le droit de rougir.

Et pourquoi a-t-on inventé, de notre temps, une nouvelle espèce de Brahmane sous le nom de mari, et a-t-on fait de la femme je ne sais quel paria en jupon? pour avoir le droit de la tenir en chartre privée et pour la ramener à la claustration asiatique du harem.

Une fois sous clef tu ne penseras pas ou tu ne penseras que par moi, tu ne voudras pas ou tu ne voudras que par moi, tu ne sentiras qu'autant que j'aurai mis la main sur ton cœur, pour en mesurer chaque battement; et, si tu te révoltes, je t'appliquerai le principe d'autorité.

Quand le roulier Franc-Comtois mène son attelage le long de la plaine, il a parfois une passion en tête, une jeune fille de son village; et, de temps à autre, il charge le vent de porter un souvenir à sa fiancée.

« J'épouse, » dit-il.

Et il fait claquer son fouet.

XXXIV.

LA FEMME RÉHABILITÉE.

Il faudrait pourtant en finir avec cette scolastique de ménage et cette séparation de l'homme et de la femme en deux natures. Qu'est-ce que la femme en définitive? Un être humain et sexuel; mais humain avant tout et sexuel par accident.

L'humanité chez elle constitue le fait général, et le sexe le fait particulier. Pourquoi sacrifier en elle la généralité à la particularité et la traiter comme si elle accouchait ou si elle devait accoucher toute l'année?

La femme appartient, comme l'homme, au genre humain; elle a comme lui une destinée humaine à poursuivre, en dehors de sa vocation sexuelle; et cette destinée qu'est-ce donc, sinon la loi du progrès? et

la loi du progrès, qu'est-ce donc à son tour, sinon l'augmentation de vie : de vie physique par plus de force, de vie morale par plus de sympathie, de vie intellectuelle par plus de connaissance?

De vie physique? y songez-vous? Mais la femme n'est qu'une machine nerveuse, une torpille qui perd son fluide au moindre choc, et tombe ensuite en langueur. Nature molle et flasque, sans muscle comme sans ressort, elle peut tout au plus réaliser l'idéal chinois : qu'il vaut mieux être couché que debout.

Mais à supposer que la Providence, dans un moment de jalousie, ait voulu créer la femme faible pour la punir de sa beauté, et en ait fait une contrefaçon ambulante du mollusque, vaut-il mieux l'affaiblir encore par le régime débilitant de la réclusion que par l'hygiène de l'exercice?

Que la gymnastique entre dans l'éducation de la jeune fille, et l'humanité reprendra une nouvelle vigueur; la femme aura rétabli l'équilibre entre son système musculaire et son système nerveux, au lieu d'une sibylle involontaire toujours clouée à son trépied, qui ne veut et n'agit que par décharge électrique, vous aurez une âme qui veut par elle-même et qui plie le corps à sa volonté.

La femme a le droit de se bien porter, car elle a l'obligation de se bien porter pour deux, pour elle et pour son enfant; l'enfant, sorti malingre d'une mère maladive, risque de rester un enfant toute sa

vie par l'intelligence et par le caractère; il fera nombre tout au plus dans le déchet d'une nation.

Veut-on avoir le secret de la décadence de l'Asie, on le trouvera sans doute dans le double étouffoir du despotisme et du climat, mais on le trouvera encore mieux dans le repos forcé du harem, qui condamne la femme à croupir et à moisir au fond d'un cachot aromatique, enfumé de la vapeur du narguilé.

Femme apathique, enfant débile; il y a donc intérêt pour l'homme lui-même à retirer la femme de la vie stagnante du plaisir à domicile, du dîner, du bal, du concert, de la soirée, pour la jeter, de temps à autre, au grand air, pour la dresser à la marche, à la natation, à la cavalcade.

Mais elle n'a pas seulement à faire l'éducation de son corps, elle a aussi son cœur à mettre à l'école, et à développer en elle la sympathie, ou la faculté de sentir; or sentir, quand le sentiment est beau, ou quand il est grand, c'est aimer, c'est admirer, monter en un mot à l'étage supérieur de l'âme humaine.

Pour qu'une femme ait tout son mérite, il est bon qu'elle aime, qu'elle admire la nature, qu'elle en lise la poésie à livre ouvert; une femme qui ne sait pas mettre la tête à la fenêtre pour voir un coucher de soleil a une âme de moins : il lui manque le sens de l'infini.

Il semble, d'un autre côté, qu'elle peut bien admirer un tableau sans faire tort à son mari, et même,



à l'occasion, regarder une statue, bien que la statue fasse l'éloge du corps jusqu'à la flatterie; mais, quand l'art donnerait meilleure opinion de toute chose créée, où serait le mal pour la moralité du mariage?

Une femme peut bien aussi entendre de la musique et même en faire à son heure, sans jeter le désordre dans la société. Quel danger y a-t-il à entreprendre une conversation avec son piano dans la langue éthérée de sainte Cécile, pourvu qu'elle n'abuse pas toutefois de cette langue du rêve, qui berce l'imagination dans le somnambulisme cadencé de l'émotion, sans conscience d'elle-même et sans réaction de la pensée?

On peut en dire autant de la poésie; la poésie n'est autre chose que la revanche de l'âme contre la réalité, une manière agréable de remonter au ciel sur l'aile du lyrisme; elle fait peu de cas, après cette ascension, d'un bout de ruban ou d'une agacerie de toilette, pour obtenir le compliment d'un fat ou pour prendre un imbécile au filet.

Mais inspirer à la femme l'amour de l'art, c'est donner un rival au mari, c'est lui faire une infidélité. Qui dit cela? Évidemment un esprit brouillé avec le beau, et, par conséquent, ennemi de la comparaison; pourquoi donc une femme assez bénie pour vibrer à l'art, à la musique, à la poésie, aimerait-elle moins son intérieur au retour du musée ou du spectacle?

Loin de là, elle reviendra au foyer nuptial toute frémissante encore et toute parfumée des diverses émotions qu'elle rapporte à son amour et qu'elle transforme en amour. Lorsque j'ai entendu la sonate pathétique, disait une femme d'esprit, je trouve mon mari plus aimable; elle le voyait, en effet, à travers la nuée lumineuse de son enthousiasme.

Après avoir augmenté son capital de sympathie, la femme doit encore développer sa richesse d'intelligence; mais elle a moins d'intelligence que l'homme, dites-vous? Eh bien, après?... quelle conclusion voulez-vous en tirer? Que la femme doit laisser son intelligence en friche? Mais ce serait une raison, au contraire, paur la cultiver davantage: c'est à la partie infirme de l'organisme que la médecine a l'habitude de porter secours.

Pourquoi donc vouloir faire la nuit dans le cerveau de la femme? Est-ce pour mieux la retenir dans la servitude? C'était, si je ne me trompe, la théorie des Scythes au temps d'Hérodote. Ils crevaient les yeux de leurs esclaves.

Écoutez ce que dit l'histoire; elle dit, de tous les horizons à la fois, que c'est précisément l'inintelligence qui provoque la femme à la galanterie, et depuis qu'elle pèche, à partir d'Ève, elle pèche toujours par ignorance.

Le vice est bête; un homme d'esprit peut être vicieux, mais avec plus d'esprit il ne le serait pas, car il comprendrait que le vice, après tout, est un

diminutif de l'homme et un contre-sens à sa destinée.

Que veut-on de la femme? qu'elle vive bien, probablement; mais, pour bien vivre, elle doit avoir auparavant une notion de ce quelque chose plus ou moins confus qu'on appelle bien, qu'on appelle mal, sous peine de ne pas savoir ce qu'elle fait ou de le faire au hasard.

Mais une notion quelconque suppose une culture équivalente de l'intelligence, car de toutes les facultés rangées dans le casier du cerveau, la raison seule a compétence pour comprendre la vérité et pour la distinguer de l'erreur.

Soit; on enseignera la morale à la femme, à condition de charger le prêtre de l'enseignement, à l'époque de la première communion; quand elle aura suffisamment appris qu'elle doit obéir à Dieu, à son père, à son mari et au catéchisme, elle saura tout ce qu'elle a besoin de savoir.

Je vous demande pardon, elle ne saura pas encore assez; il ne suffit pas de posséder la notion du devoir, il faut encore la force nécessaire pour en exécuter la consigne, et cette force où la prendre si ce n'est dans l'intelligence?

Instruire la femme, c'est l'armer contre toute surprise; tout ce qu'on donne à la raison on l'ôte au caprice; l'âme a horreur du vide; sa meule tourne toujours et veut toujours avoir quelque chose à moudre; quand ce n'est pas la pensée qui va au moulin,

c'est la passion; on a le droit de préférer la première mouture.

La connaissance, d'ailleurs, porte en elle une vertu; une intelligence chargée de cette intelligence universelle de l'humanité aura naturellement une plus haute idée d'elle-même et une plus grande tenue de conduite : toute femme qui ouvre un livre exorcise un démon.

Quel intérêt peut avoir un mari à épouser une femme qui ne sait rien, à moins qu'il ne sache rien lui-même et qu'il veuille sauver son amour-propre? Est-ce la table commune ou bien la communauté de pensée qui fait l'intimité du mariage?

Eh quoi! au moment même où le niveau de la science monte et où elle pénètre de plus en plus dans l'éducation de l'homme, on voudrait fermer à la femme le livre de la connaissance, comme pour marquer une ligne de séparation encore plus profonde entre elle et son mari?

Mais l'histoire tout entière se lève derrière ce système pour le convaincre de paradoxe : il prétend resserrer le mariage, et il le brise; il prétend moraliser la femme, et il la jette au caprice.

On veut en faire simplement une ménagère, la bûche économique du foyer; mais, lorsque son mari tiendra un rang élevé dans la hiérarchie de l'intelligence, que lui dira-t-il en rentrant le soir à la maison?

Il ne lui parlera ni de son œuvre, ni de sa gloire,

c'est-à-dire de la meilleure partie de lui-même, et il traitera sa femme comme une étrangère incapable de comprendre le mérite de l'homme qui honore son pays.

Pauvre Jean-Jacques, ce fut là ton malheur; tu avais épousé cette Thérèse qui épousa ensuite un palefrenier. La misérable ne fit toute sa vie que rapetisser ton cœur ou aigrir ton esprit.

Si, au lieu de cette femme vulgaire qui allait se griser à la cave pour se consoler de ton génie, tu avais eu auprès de toi une femme digne de toi qui aurait su poser une main délicate sur ce front volcanique où couvait une révolution... tu aurais mieux vécu et tu aurais élevé une famille.

Mais déjà le jour baisse, l'ombre descend sur la femme, sa beauté tombe, et avec sa beauté la gloire de son existence. Adieu l'empressement et le murmure flatteur de la jeunesse! le jour du deuil est venu, et du deuil jusqu'au tombeau; car la femme meurt deux fois, elle meurt d'abord à la grâce et ensuite à la vie : or, de ces deux morts, la plus cruelle est encore la première.

Voici l'heure de la vieillesse; la femme ne connaît plus que des morts et ne vit plus qu'avec des souvenirs. Le fils est placé, la fille est établie, la maison est muette et vide, et, dans cette maison désormais sans rayon et sans sourire, la mère abandonnée n'a plus ni fonction ni dignité. L'homme, du moins, monte en grade par cela seul qu'il vieillit; il avance

à l'ancienneté. Mais que reste-t-il à la femme après la vie la mieux remplie? Si elle ne porte en elle un monde intérieur de pensées, comment pourra-t-elle tromper la tristesse de la solitude?

Tout au plus aura-t-elle encore le droit d'intriguer, de solliciter et d'essuyer des volants de sa robe la poussière des antichambres pour mendier une place ou une décoration en faveur d'un protégé. Puis, un jour, une lettre sur papier satiné entourée de bandes noires apprend à un cercle d'intimes ou d'indifférents que madame une telle, mère de monsieur un tel, a pris congé de ce monde dans sa soixantième année. Le dernier acte est joué; le rideau tombe pour toujours.

XXXV.

LA FEMME RACHETÉE.

Est-ce tout? Non. La femme doit encore apprendre un état.

Un état, à quoi bon? La femme n'a-t-elle pas déjà une fonction de nature, la conduite du ménage? Pourquoi vouloir l'arracher au foyer et la jeter à un autre ordre de travail? Le mari doit savoir et doit pouvoir gagner de lui-même le pain de la communauté; pendant qu'il porte au dehors le poids du jour, la femme mettra le pot au feu et fera l'élève de la famille; l'un tiendra le livre de la recette, et l'autre de la dépense.

Donc pas d'état pour la femme; son état c'est son mari. Il battra monnaie au dehors; elle aura pendant ce temps l'administration de l'intérieur;

rien de mieux assurément, à la condition toutefois que le mari voudra bien mourir le dernier. Mais, si par malheur il quitte le premier la partie sans avoir amassé, et par conséquent sans avoir légué un capital, que deviendra la veuve et qui nourrira ses enfants?

Quand elle possède un héritage, la question tombe d'elle-même; la veuve vivra et fera vivre les siens sur son patrimoine. Mais si elle n'a hérité que d'une famille à nourrir, il faudra bien qu'elle tire désormais de son travail le budget nécessaire à l'entretien de la maison. Mais comment pourra-t-elle faire honneur à son devoir, si une éducation bien entendue ne l'a prémunie d'un état?

Je dis un état, et non un métier; si c'était un métier, passe encore; qui donc a jamais songé à refuser à la femme la permission de payer de son corps et de mettre, comme l'homme, la main au travail? Elle pourra donc, en vertu du principe d'égalité, manier la fourche, manœuvrer le râteau, briser la glèbe sous sa bêche, battre le blé sur l'aire, et quelquefois même traîner une charrette au marché. Il est tard, la terre est sombre; il y a là-bas, dans le doute du crépuscule, quelque chose d'étrange et d'informe que le regard ne comprend pas bien au premier aspect : c'est une femme pliée en deux sous un fagot, qui tire sa vache derrière elle et revient d'un pas lourd de la forêt.

Qu'ailleurs encore, à la ville ou près de la ville,

la femme ait sa place gardée à côté de l'homme dans le grand ouvroir de l'industrie, il n'y a rien là qui révolte notre délicatesse. Il fait à peine jour, l'usine fume au soleil levant; la femme va reprendre son poste dans la filature; elle devra dans cette promiscuité du travail avec l'autre sexe ravager sa jeunesse; on accepte cette collaboration de la femme avec la machine à vapeur, comme une condition forcée d'existence; on ne parle plus alors de la retenir au foyer, et voulût-on la renvoyer à son ménage qu'on ne le pourrait pas, car la misère viendrait donner un démenti à la philanthropie.

Que devient dès lors l'argument tiré de la faiblesse de la femme pour la tenir au régime cellulaire de la maison? Si elle est faible, à coup sûr c'est par le corps, et cependant on demande à son corps, dans l'industrie, la même durée de travail qu'à son mari. Mais vient-on à réclamer pour la femme le droit de prendre un état, c'est-à-dire un métier aussi, un métier toutefois qui relève plutôt de l'intelligence que de la force musculaire, alors l'homme refuse d'entrer en partage, il décrète la femme d'insuffisance pour accaparer l'exercice des professions.

Mais il y a un philosophe qui ne tient compte d'aucun préjugé : ce philosophe, c'est le progrès; à mesure qu'il enrichit la société d'un nouveau travail, il appelle la femme par esprit de générosité au bénéfice de sa découverte. Or, plus le monde pro-

gresse, plus il vit; et plus il vit, plus il consomme, et par conséquent plus il fait de commerce.

Le commerçant cherche naturellement à réduire les frais de bureau. Il paye d'abord un commis pour tenir ses écritures ou pour servir ses clients; mais à la réflexion il comprend bientôt qu'il possède dans sa femme un commis au rabais, et il l'installe au comptoir pour inscrire la recette.

Progrès pour progrès : la femme prouve à l'œuvre qu'elle a la capacité requise pour faire une addition, et aussitôt la loi l'investit du droit de faire le commerce, d'ouvrir une boutique, de tenir une maison de banque, et au besoin de plaider en justice. Il n'y a plus, aujourd'hui, d'esprit assez arriéré pour protester contre une usurpation de pouvoir passée en habitude.

Eh bien ! puisque la femme peut siéger en public, à un comptoir, et faire acte de spéculation, c'est-à-dire d'intelligence, pourquoi refuser d'étendre le cercle de son activité? N'y a-t-il pas en dehors du domaine commercial plus d'une profession qu'elle pourrait remplir, sinon avec une supériorité marquée, du moins avec une moyenne de talent?

La profession de la médecine, par exemple? Mais vouloir coiffer la femme du bonnet de docteur, a-t-on déjà dit, autant vaudrait la coiffer du turban pour faire le coup de feu en Algérie ! Peut-on sérieusement demander qu'une demoiselle suive un cours d'anatomie sur un marbre d'amphithéâtre et qu'elle

apprenne ce qu'elle ne saura que trop tôt, la misère du corps humain?

Et pourquoi non? Vous admettez bien la jeune fille à prendre un diplôme de sage-femme et à entrer ainsi dans le secret de notre organisme; et pour quelle raison? Précisément pour une raison de pudeur. Vous pouvez donc admettre, par le même motif, que c'est à la femme de soigner la femme, ne fût-ce que pour le cas où la guérison n'exige pas un effort de génie.

Mais c'est là une besogne rebutante, qui mettra les nerfs de la femme en déroute... Pourquoi donc alors charger la sœur de charité de toute la cuisine du pansement dans une salle d'hôpital? Qui ne reconnaît, au contraire, que la femme a plus que l'homme l'intrépidité du dévouement à la souffrance, et qu'elle sait mettre d'une main plus délicate la charpie sur la blessure?

Au moyen âge, la fille du baron apprenait à rebouter et à saigner, pour panser, pour guérir le chevalier blessé dans un tournoi; et aujourd'hui on voudrait interdire à la femme d'apprendre à soigner son mari ou son enfant, quand la nature l'a constituée la providence médicale et l'infirmière de la maison? Mais à quoi bon discuter plus longtemps? La pratique a déjà résolu la question.

On rit en France d'une idée nouvelle, le rire y est un argument. Quand l'homme d'esprit de l'île de Sandwich vit une montre pour la première fois, il

trouva plaisant qu'un Européen raisonnable portât un insecte attaché par une chaîne d'or à la boutonnière, car dans sa sagesse de rieur il prenait une montre pour une variété du genre scarabée. Mais on ne rit pas d'une idée nouvelle en Amérique, on l'examine, et, si on la trouve juste, on la met à l'essai.

Cette nation neuve a une sympathie de nature pour le neuf, elle forme comme l'école expérimentale du progrès. Hardie au travail, plus hardie encore à la pensée, elle semble avoir pris pour devise ce mot de son philosophe Emerson : fais toujours ce que tu as peur de faire.

Elle a fait comme elle a dit, elle a ouvert une faculté de médecine pour les femmes à Boston, et la législature de l'État a voté une subvention à cette nouveauté; Philadelphie a suivi l'exemple de Boston. Mais on a le bon esprit sur cette terre bénie de préférer l'initiative individuelle à l'intervention de l'État; on a donc fondé la nouvelle école de médecine pour les femmes par le procédé courant d'association. Enfin l'école mixte de Syracuse aussi bien que celle de Cincinnati admettent également l'un et l'autre sexe à suivre les cours de pathologie et leur délivrent également le diplôme de docteur.

Le protestantisme, à l'imitation du catholicisme, avait écarté la femme du sacerdoce; l'homme seul avait droit à l'inspiration de l'Esprit-Saint, il pouvait seul catéchiser, distribuer le pain et le vin de la communion. Mais depuis quelque temps la secte

presbytérienne a osé conférer à la femme le ministère de l'Évangile, et à l'heure qu'il est, sur les rives de l'Ohio, on la voit monter en chaire pour édifier l'assemblée et prêcher le sermon du cœur, dont plus que l'homme peut-être elle a le secret.

Si de ce côté de l'Atlantique on n'accorde pas encore à la femme la permission de prêcher et de guérir, on lui reconnaît cependant la possibilité de professer et d'enseigner dans une certaine mesure. Il y a quelque temps, une jeune fille a eu la bravoure de passer son examen de bachelier à la Sorbonne. Quand on a entendu madame Pape à Paris et madame Crombrugge à Bruxelles, il semble qu'on pourrait ouvrir à la femme la porte de l'enseignement supérieur et de l'Université.

Et en dehors et à côté de la médecine ou de l'Université, il y a et il y aura de plus en plus, par le fait du progrès, une série de professions, comme l'imprimerie, comme la télégraphie, etc., que la femme pourra exercer concurremment avec l'homme, pour se racheter elle-même et pour racheter ses enfants de la misère; et eût-elle reçu l'aisance en partage qu'elle devrait encore posséder à tout événement une profession utile, ne fût-ce que de maîtresse d'école, car sitôt qu'elle aura une famille, elle y trouvera le placement de son savoir.

Pauvre ou riche d'ailleurs, chacun de nous doit travailler, ne fût-ce que pour travailler. Le travail a par lui-même, en dehors de toute idée de bénéfice,

une puissance secrète de moralisation; il empêche la nature humaine de tomber dans la fermentation de la rêverie.

Au temps passé, avant l'invasion de la mécanique, la jeune fille, même patricienne, même reine, trouvait à la maison tout un ordre de travail qui la préservait de la flânerie dangereuse de l'imagination; elle filait, ou bien elle brodait; aujourd'hui elle brode encore, parce que la broderie représente l'aristocratie de l'aiguille; mais le reste du temps que fait-elle pour échapper à l'ennui?

Jetez-la donc à corps perdu dans la distraction de l'intelligence; celle-là du moins ne lui coûtera jamais de remords.

XXXVI.

LA FEMME CITOYENNE.

Nous pourrions nous arrêter ici, mais la logique ne connaît pas de temps d'arrêt; elle mène impitoyablement d'une idée à l'autre; quand elle a posé la prémisse, elle impose la conséquence.

La femme peut-elle exercer une profession pour entretenir son ménage, de ce moment elle a un intérêt dans l'État et par conséquent le droit d'intervenir dans la gestion de l'État.

Il faudra donc, un jour ou l'autre, l'élever au rang de citoyen et habituer notre oreille au mot de citoyenne, dût-il d'abord prêter à l'épigramme; mais la vérité a l'épiderme imperméable à la raillerie.

Le tort de la politique, c'est d'être masculine; elle

aurait besoin d'un tempérament féminin; l'homme est fort, il aime la force; il met volontiers le sabre sur l'autel, et quand il n'est pas le prêtre du dieu, il en est le servant; de là le caractère sec et âpre de la politique; presque partout, le pouvoir porte l'uniforme. Mais il y a une chose qui vaut mieux que la force, c'est la bonté; or, en fait de bonté, la femme ne craint pas de concurrence.

La politique, répond-on, n'est pas une question de sentiment; qu'est-elle donc alors? Une affaire de raison; eh oui, sans doute, mais de raison inspirée par le sentiment.

Le premier homme d'État, c'est le cœur; qui n'aime pas son semblable jusqu'à l'immolation de sa personne au bonheur commun, peut être un ministre tatoué d'un cordon sur la poitrine, mais n'est pas un homme d'État dans le sens du dix-neuvième siècle.

Pour peu qu'on ait l'amour du bien, on mettra toujours une larme tombée sur une souffrance au-dessus de toute la parade ministérielle du prince de Metternich. En veut-on la preuve toute chaude, tirée du foyer même du présent?

Il y a de l'autre côté du soleil couchant une nation modèle qui a trouvé la constitution la plus heureuse pour fertiliser et civiliser un continent; en moins d'une vie d'homme, elle a changé à vue une partie du nouveau monde; on dirait qu'elle se passe du temps et qu'elle crée d'un mot, comme la Providence.

Et cependant cette civilisation à toute vitesse donnait le spectacle d'une démocratie en contradiction avec elle-même, qui accouplait la liberté à la servitude, qui tenait d'une main le livre des droits de l'homme et de l'autre un fouet.

Un parti nombreux à coup sûr protestait contre ce barbarisme social et demandait le rachat de ce qu'on appelait « le travail involontaire » par un sentiment de pudeur.

Mais le sage du moment, mais l'homme d'État de profession répondait : Qui nous presse? renvoyons à demain. On oubliait que le temps ne fait pas crédit à l'injustice et qu'un droit ajourné n'est qu'un rendez-vous donné à la tempête.

Or, ce qu'aucun homme n'osait faire, une femme le fit; elle écouta parler son cœur et écrivit sous sa dictée l'acte d'accusation du planteur négrier. L'Amérique entendit la réclamation pathétique d'Hariett Stow; elle fit son examen de conscience, elle eut honte d'elle-même; quelque temps après, la présidence de Lincoln sortait de la cabane de l'oncle Tom.

La femme a en elle quelque chose de pieux; quand elle embrasse une idée politique, elle y met toute son âme, elle en fait une religion. Cette religion à son tour l'élève au-dessus d'elle-même, et il n'y a pas de souffrance que la femme ne défie pour porter témoignage de sa croyance.

L'homme est brave au feu, mais faible devant l'oppression; pour peu que l'oppression dure, il

éprouve le besoin de rentrer en grâce auprès du vainqueur. Un homme d'esprit ne saurait vivre sans une place ou sans un ruban à la boutonnière, et après avoir boudé quelque temps la victoire, il finit par promener dans un salon officiel le prix de sa conversion.

La femme au contraire a le don du martyre; elle porte au fond du cœur une chasteté native qui entre en révolte contre le sourire du succès. Elle voit en lui une sorte de débauche et une tentative de viol sur la conscience; elle aime mieux mourir que d'en subir le contact.

Un homme maître de je ne sais combien d'autres millions d'hommes traverse à cheval une contrée autrefois libre, et il dit en passant à un aide de camp : Ce peuple me gêne, qu'on l'emporte ! et sur l'ordre du maître on procède au déménagement universel d'une nation, sous prétexte qu'elle murmure sans cesse et qu'elle demande à rentrer dans la propriété de son territoire.

Et la police va, la nuit, à l'heure de la chouette, saisir un à un les jeunes gens dans leur lit, pour les enrôler de vive force dans l'armée et les envoyer au loin, bien loin; où donc? Dans quelque marais fiévreux, sous un autre soleil; car la fièvre aujourd'hui fait partie des institutions du despotisme; on ne tue plus sur la place publique comme autrefois, on a remplacé l'échafaud par le climat. Le climat rend le même service et ne fait pas de scandale.

En face de cette déportation d'un peuple en masse, l'homme hésite par moment et compte avec le danger; mais la femme n'hésite pas, et mère ou jeune fille, n'importe, elle dit : me voilà. Le rosier pourra fleurir, l'âge d'aimer pourra sonner; printemps de la nature et printemps de l'âme, elle oublie tout pour prendre le deuil de sa patrie.

Vienne maintenant l'heure tragique, la femme ira la chercher d'un front calme à la porte de l'église, comme la bénédiction nuptiale du patriotisme; elle donnera l'exemple d'une insurrection nouvelle dans le monde, de l'insurrection à genoux, de la prière. Un assassin en épaulettes commande le feu; elle ouvre sa poitrine et elle attend la balle en silence.

Tout sert dans ce monde, tout concourt, la force comme la faiblesse, la grâce comme l'énergie; si la femme n'a pas encore la science de la politique, elle en a la poésie; elle exerce sur l'homme une telle puissance d'attraction, que rien que par son regard elle en fait le chevalier d'une idée; pour ma part, je ne connais pas de plus grande tentation à l'héroïsme que la vue d'une jeune fille agenouillée sur le tombeau de sa patrie, comme la statue vivante de la Liberté.

Emilia Manin n'a passé sur la terre que pour souffrir et pour mourir; âme trop forte dans un corps trop faible, elle avait, comme Pascal, cette précocité du génie que la nature reprend toujours par une infirmité; elle jouait dès son enfance avec l'algèbre,

lisait dans le ciel de Newton à livre ouvert. Après la chute de Venise, elle chercha un refuge à Paris; mais absente du sol où le destin l'avait jetée, elle y poursuivait uniquement le monologue intérieur de sa rêverie.

L'air épais de Paris pesait à sa pensée; elle souffrait du vent et du brouillard. Elle redemandait sans cesse le soleil de Venise, et lorsqu'elle en voyait le premier rayon, elle ouvrait sa fenêtre pour envoyer une muette confidence à l'hirondelle, sœur aimée de l'exil. Puis elle allait répandre son âme trop pleine devant l'image de sa patrie crucifiée, suspendue à son chevet. Jeanne d'Arc gémissante, patrie en une femme, comme la glorieuse bergère, elle gardait en elle la tristesse de toute une nation. Jamais, au temps de la Bible, la captive juive n'a exhalé une plainte plus céleste sur le fleuve de Babylone.

Un jour ce fut assez; elle avait épuisé la douleur; tout ce que la femme peut porter d'agonies et se relever ensuite, de morts et se relever encore, elle l'avait connu, ô Dieu bon qui l'as vue et ne l'as pas plus tôt délivrée! Il n'y avait pas en elle une fibre qui n'eût été brisée et broyée dans sa longue torture.

Enfin la vie eut honte de son œuvre; une nuit, la silencieuse martyre tourna la tête sur l'oreiller et prit sa première heure de sommeil; elle peut dormir maintenant, elle a payé assez cher son droit au repos. Son âme, toute vibrante encore de la dernière

secousse de la maladie, remonta vers le maître inconnu pour lui poser la douloureuse question de toute son existence : Que m'as-tu envoyé faire sur la terre?

C'est ici ou jamais que la résurrection est prouvée; si Dieu ne relevait pas à notre mort l'autre plateau de la balance, où serait sa justice? où serait-il lui-même? que serait-il et qu'aurions-nous besoin de le nommer? Ou l'autre monde n'est qu'un mensonge comme ce monde-ci, ou Emilia Manin est rentrée en possession d'elle-même, et, après s'être longtemps cherchée, elle se connaît enfin. Elle a touché son salaire; elle avait beaucoup donné, elle a dû beaucoup recevoir.

En attendant l'heure de la réparation, Emilia Manin repose, ombre de passage, dans une tombe de passage, jusqu'à ce qu'elle puisse rentrer dans sa patrie. Elle y rentrera bientôt, nous en avons la confiance. Quand un peuple a été grand et n'est pas libre, il n'est pas payé. Le destin est toujours son débiteur. Emilia Manin aura un jour sa tombe au bord de l'Adriatique, avec cette épitaphe : *A la fille du libérateur*, et les jeunes compagnes de son enfance, devenues mères, iront, leurs enfants dans les bras, y jeter des couronnes et y faire leurs prières à l'heure de l'*Ave Maria*.

Et quand la femme sait ainsi témoigner et mourir pour sa patrie, on lui dira, le jour où elle frappera à la porte de la cité : Qui es-tu? que veux-tu? Il n'y

a pas place pour toi; va tricoter. Ou plutôt non; la tricoteuse a déjà fait de la politique; va au bois de Boulogne, à cette exposition de la femme poupée à l'usage du fils de famille!... Prenons garde à ce que nous faisons; l'ingratitude porte malheur.

XXXVII.

CONCLUSION.

Mais à chaque jour son œuvre. Pour que la femme soit ce qu'elle doit être, il faut d'abord qu'elle soit homme, qu'elle le soit à la fois par l'esprit et par le caractère.

Or, elle ne sera un homme qu'autant que l'homme voudra bien lui enseigner à savoir et à vouloir : à savoir, pour qu'elle porte en elle une réponse toujours prête à toute question que la vie lui posera en chemin; à vouloir, pour mettre sa conduite d'accord avec sa notion acquise du bien et du mal, car volonté molle, action incertaine.

On a vraiment bonne grâce à répéter sans cesse que la femme n'a pas de volonté, ou n'a qu'une volonté précaire, apportée, emportée par le flux et le

reflux de la fantaisie. Il me semble entendre un général dire à son armée : Je sais que tu as un penchant naturel à la lâcheté et que tu prendras la fuite au premier coup de canon. Ne pourrait-on pas regarder cette armée livrée à son propre mépris comme battue d'avance?

Est-ce donc en inspirant à la femme la défiance d'elle-même, que notre siècle veut la conduire au combat de la vie et qu'il en attend la victoire? Mais si la femme n'a pas de volonté pour le bien, pourquoi en aurait-elle pour le mal? et pourtant on la frappe de la même peine que l'homme lorsqu'elle commet le même délit!

Ne vaudrait-il pas mieux faire à la femme une âme telle par la volonté, sans cesse exercée en elle et fortifiée par l'exercice, qu'elle puisse veiller à sa propre garde et porter l'œuvre de sa destinée. Alors elle saura ce qu'elle pèse devant Dieu et ce que toute chose pèse en ce monde, et, appuyée sur le sentiment de sa dignité, elle ne fera plus à un fat l'honneur de le prendre pour un danger.

Il n'y pas une minute à perdre pour apprendre à la jeune fille à compter sur elle-même dès l'âge de raison. Il y va du salut de la famille. Voici le moment du mariage; on présente le premier venu à une héritière; c'est bien le moins qu'elle sache que ce n'est qu'un homme, qu'elle l'étudie, qu'elle le connaisse, non une fois ou deux, au pied levé et sous l'œil maternel, mais souvent, mais longtemps, mais tête à

tête et dans le laisser-aller de l'intimité : alors le mariage sera un choix au lieu d'être un hasard.

Aide-toi, le ciel t'aidera : voilà le mot d'ordre de l'homme aussi bien que de sa compagne. O femme qui que tu sois, à quelque rang que le sort t'ait placée, fais toi-même ton *moi*, ce fond sacré de l'être humain, enrichis-le de tout ce qu'il y a de bon et de beau sous le soleil.

Aime-toi dans tout ce que tu dois aimer : aime-toi d'abord toi-même, aime-toi dans ta beauté, tu dois à ton corps cette marque de politesse, et, à défaut de ta beauté, dans ta grâce, cette beauté que tu peux toujours te donner, car elle n'est autre chose que l'âme répandue au dehors.

Aime-toi dans ton âme surtout, et rappelle-toi que toute femme a ici-bas une gloire qui en vaut bien une autre, la gloire de la vertu : une jeune mère passe, calme et grave, à travers la foule en tenant son enfant par la main, la figure éclairée du sourire intérieur de sa bonté.

Humble entre les humbles, elle ne porte pas à son front le rayon du génie, et pourtant elle compte peut-être plus devant l'invisible rémunérateur que n'importe quelle renommée du siècle, car sa vie tout entière n'est qu'une vie de tendresse et une continuelle immolation d'elle-même à son enfant.

A la voir penchée sur lui, comme la fleur sous le poids de la rosée, pour en écarter jusqu'à l'approche de la douleur, on prend une plus grande idée de

l'humanité et on a l'ambition de devenir meilleur.

Ah ! si, comme on le dit, le ciel est présent sur cette terre, par je ne sais quelle effluve électrique, il est là surtout ce souffle d'en haut, là autour du chevet de cette femme endormie, dans la majesté paisible et dans la gloire modeste de la vertu.

Quand viendra l'heure du départ, elle pourra partir sans trouble et dire au maître en arrivant : *Tu ne m'avais donné qu'un talent, et en voilà cinq ;* car on retrouve toujours le bien qu'on a mis de côté.

J'ai dit, madame. Je n'ai pas tout dit sans doute ; votre intelligence remplira les blancs que votre correspondant aura pu laisser ; ce livre d'ailleurs n'est que la première partie d'une trilogie intitulée : *la Famille ;* la mère reparaîtra plus tard à côté du père et de l'enfant. Avec vous et autant que vous, je regarde cette question comme la plus grave qu'on puisse mettre à l'ordre du jour. Bien qu'on ne donne nulle part de carte d'électeur à la femme, elle n'en a pas moins une influence tacite sur la politique de son pays.

Une éducation futile ne peut engendrer en elle que la futilité de pensée et la passion de la coquetterie. Quelle que soit la forme de gouvernement, l'opinion règne plus ou moins ; or, qu'on le veuille ou non, directement ou indirectement la femme a sa part

dans la formation de l'esprit public. La démocratie a donc intérêt à relever la femme à son propre regard pour la ramener de son côté. La femme Américaine a fait l'Amérique, dit avec raison Tocqueville.

Cette minute-ci de la France a sans doute sa grandeur, mais elle a aussi sa tristesse. A mesure que la science monte, le sens moral semble baisser. Où est la conviction? où est le caractère? Le luxe dévore l'épargne, la galanterie dissout la famille. Chaque fois que le siècle veut faire un pas en avant, la femme prend parti pour le passé. Il y a peu de temps encore une femme disait : On ne prend plus assez le mariage au sérieux pour réclamer la loi du divorce. J'ai essayé de lutter contre le courant; maintenant, madame, j'attends votre réponse.

NOTES

Je ne saurais prendre congé de ce livre sans faire la part de tous mes collaborateurs ; j'en ai plusieurs et de diverse nature; ceux dont j'adopte et ceux dont je repousse les idées, tous ont également contribué à la conviction de cet ouvrage. Il n'y a pas de meilleur instrument de précision pour éprouver une doctrine.

Parmi les hommes qui ont le mieux compris et le mieux traité la question de la femme, je dois nommer M. Michelet. On a pu lui reprocher un mot de trop à l'occasion ; il n'en a pas moins formulé la loi de l'amour, c'est-à-dire l'amélioration de l'homme par sa compagne.

Avant M. Michelet, M. Legouvé avait résolu le problème en moraliste et en analyste profond ; il a dit le dernier mot sur le mariage, et il l'a dit avec ce talent de nuance et de convenance qui permet à

l'homme du monde lui-même d'accepter une idée.

M. de Girardin n'y a pas mis tant de ménagement; avec cette logique impatiente qui craint toujours de rester à moitié chemin, il pourrait bien avoir prêché la suppression, plutôt que la réforme de la famille. Il n'en a pas moins jeté une vive lumière sur le débat.

M. Toussenel a invoqué la physiologie pour démontrer la supériorité de la femme sur l'homme; peut-être a-t-il surfait sa thèse et demandé plus pour obtenir moins; quoi qu'il en soit, il a remis d'autant mieux la femme à sa place qu'il a plaidé pour elle avec infiniment d'esprit.

Mais de tous ces plaidoyers le plus pathétique, parce qu'il est le plus réel, c'est le livre de M. Louis Jourdan sur les *mauvais ménages*. Cette statistique funèbre des abus de pouvoir du mari donne le frisson : après l'avoir lue, on ne met plus en doute la nécessité du divorce.

La femme a apporté son contingent à la question, en tête la comtesse d'Agoult. On niait à la femme la faculté de marcher, et Mme d'Agoult l'a prouvée, comme le philosophe, en marchant. Depuis Mme de Staël, aucune femme n'a raisonné avec plus de vigueur, ni formulé sa pensée avec plus de talent.

Il faut citer aussi Mme Juliette Lamber, artiste et philosophe à la fois, qui a combattu la doctrine injurieuse de M. Proudhon contre la femme avec la double puissance combinée du cœur et de la raison;

et, à la suite de Mme Juliette Lamber, je demande à signaler en passant comme pièces à l'appui : l'*Histoire de la Femme*, par M. Louis-Auguste Martin : ouvrage consciencieux, travail de bénédictin, et *la Femme dans l'humanité*, par M. Édouard de Pompéry, réhabilitation généreuse de la femme par elle-même et par son influence dans le passé.

PAGE 16.

ÉGALITÉ DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

Lorsque Mme Lucy Stone épousa dernièrement un citoyen du Massachusets, les deux époux déposèrent la protestation suivante dans les mains du pasteur chargé de les bénir :

« Tandis que nous reconnaissons ici notre affection mu-« tuelle, en nous engageant publiquement dans les rapports « sacrés de mari et de femme, la considération de ce que nous « nous devons à nous-mêmes et à un grand principe nous « fait regarder comme un devoir de déclarer que cet acte de « notre part n'implique aucune soumission ni aucune pro-« messe d'obéissance aux lois qui concernent le mariage, « en ce qu'elles refusent de reconnaître la femme comme « un être indépendant et raisonnable ; et qu'en même « temps elles confèrent au mari une supériorité contraire « à la nature et injurieuse, l'investissant de tous les pou-« voirs légaux, qu'aucun homme honorable ne voudrait « exercer et qu'aucun homme ne devrait jamais posséder.

« Nous protestons contre tout système de législation, en « vertu duquel l'existence légale de la femme est suspendue



« durant le mariage, à ce point que dans la plupart des « États elle n'a aucune part dans le choix de sa résidence, « elle ne peut faire un testament, ni tester en justice ou y « défendre en son nom, ni recueillir aucune succession.

« Nous croyons que l'indépendance personnelle et que « l'égalité des droits de tous ne peuvent être sacrifiés, « excepté en cas de crime; que le mariage doit être une « association sur le pied d'égalité permanente, et comme « telle reconnue par la loi; et que, jusqu'à ce que ces prin- « cipes soient consacrés, les époux doivent par tous les « moyens en leur pouvoir échapper à l'injustice des lois « actuelles. »

(Auguste Carlier, *le Mariage aux États-Unis.*)

PAGE 53.

LE MARIAGE A BABYLONE.

Dans chaque village, toutes les filles qui se trouvaient en âge d'être mariées étaient réunies une fois par an, et conduites dans un lieu préparé où la foule des jeunes gens se rangeait autour d'elles. Un crieur public les mettait en vente à l'enchère, en commençant par la plus belle. Lorsque le prix offert était accepté, et la fille achetée, on en criait une seconde, qui était estimée la plus belle après la première, et ainsi de suite. L'acheteur était tenu d'épouser celle qui lui était livrée. Tout ce qu'il y avait dans Babylone de jeunes gens riches qui cherchaient à se marier, enchérissant les uns sur les autres, commençaient par acheter les plus belles; les jeunes gens du peuple, à qui la beauté importe moins, se chargeaient des laides, et recevaient en outre de l'argent; et voici d'où provenait cet argent : le crieur, après avoir vendu les plus belles à

l'enchère, vendait les laides ou les difformes au rabais, c'est-à-dire qu'il les adjugeait à celui qui offrait de les épouser pour le moins d'argent, et cet argent se prenait sur celui qui avait été donné pour les plus belles filles. Ainsi le prix offert pour celles-ci servait à marier les laides ou celles qui avaient quelque difformité. Il n'était permis à qui que ce fût de marier, à son choix, sa fille; et nul ne pouvait également emmener celle qu'il avait achetée, sans fournir caution. La caution garantissait que l'acheteur épouserait la fille, et alors il pouvait en disposer.

(Hérodote, liv. I[er], CXCVI.)

PAGE 57.

[LA FEMME EN ÉGYPTE.

Voici ce que c'était que la clôture des femmes distinguées par leur rang dans l'ancienne Égypte : pour les empêcher de sortir, on leur ôtait en quelque sorte l'usage des pieds; et cette mode, qui n'était que gênante, n'a pas même le rapport le plus éloigné avec la mode des Chinois, qui est cruelle. Plutarque dit que les Égyptiens ne permettaient pas à leurs femmes de porter des souliers (*Præcepta connubii*, fol. 121); ensuite ils avaient imaginé que c'était une indécence pour elles de paraître en public les pieds nus, de sorte qu'elles n'avaient garde d'y paraître. Le kalife Uskim, troisième des Fatimites, et fondateur de la religion des Druses, remit cette ancienne coutume en vigueur, et défendit, sous peine de mort, aux cordonniers de l'Égypte de faire des souliers ou d'autres chaussures pour les femmes, et c'était bien connaître le génie des Orientaux que de soutenir un usage par une loi. Si je n'avais pas trouvé cette loi même dans le Kitab-al-Machaïd,

j'aurais pu douter de ce que Plutarque rapporte; mais ces deux faits se confirment tellement l'un l'autre, qu'il n'est pas possible d'en douter.

(De Paw, t. IV, p. 54.)

PAGE 63.

LA VEUVE DANS L'INDE.

Quand une femme indoue a perdu son mari, elle embrasse le cadavre et lui adresse ce discours :

Pourquoi m'as-tu quittée? quel tort t'avais-je fait? N'avais-je pas pour toi tous les soins et toutes les attentions d'une femme fidèle? n'ai-je pas mis au monde de beaux enfants? qui les élèvera? qui prendra soin d'eux à l'avenir? n'étais-je pas attentive à toutes les affaires du ménage? ne balayais-je pas tous les jours la maison? n'en frottais-je pas le pavé avec de la bouse de vache? ne traçais-je pas dessus des bandes blanches? ne te préparais-je pas une bonne nourriture? trouvais-tu du gravier dans le riz que je t'apprêtais? ne te servais-je pas des mets selon ton goût, bien assaisonnés avec de l'ail, de la moutarde, du poivre, de la cannelle, etc.?

Puis elle apostrophe vivement le mort en lui représentant combien sa vie eût été nécessaire encore et combien il a eu tort de mourir sitôt; enfin elle lui déclare en propres termes qu'il ne pouvait pas faire de plus grande sottise que celle-là.

(L'abbé Dubois, *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, t. II, p. 11 et 12.)

PAGE 65.

OPINION DE LA CHINE SUR LA FEMME.

L'état de la femme est un état d'abjection et de faiblesse, dit la Muse de la Chine Pan-vi Pan ; nous tenons le dernier rang dans l'espèce humaine ; anciennement, lorsqu'une fille venait au monde, on restait trois jours sans penser à elle, on la couchait à terre sur quelques vieux lambeaux près du lit de sa mère. Le troisième jour, on visitait l'accouchée et on commençait à prendre soin de la petite fille.

Quand une fille passe de la maison paternelle dans celle de son mari, elle perd tout, jusqu'à son nom ; c'est à son époux que tendra désormais toute sa pensée, c'est à lui qu'elle cherchera sans cesse à plaire ; vif ou mort, elle lui doit son cœur. L'époux est le ciel de l'épouse, c'est pour cette raison que le livre des lois porte : Si une femme a un mari selon son cœur, c'est pour toute sa vie. Si elle a un mari contre son cœur, c'est pour toute sa vie.

Mauvais mari est quelquefois bon père, mauvaise épouse n'est jamais bonne mère.

Il faut qu'un mari soit bien sot pour craindre sa femme ; mais une femme est mille fois plus sotte encore de ne pas craindre son mari.

Cultiver la vertu est la science des hommes, renoncer à la science est la vertu des femmes. Le silence et la rougeur sont l'éloquence de la femme, la pudeur est son courage. Une femme ne loue jamais sans médire. Il faut écouter sa femme et ne pas la croire. La mère la plus heureuse en filles est celle qui n'a que des garçons.

(*Histoire de la Femme*, par L.-A. Martin, t. Ier, p. 119.)

PAGE 69.

CONTRAT DE DISCALCÉATION EN JUDÉE.

A comparu devant nous la fille de Rebecca, veuve de Jochanan; a comparu également Joézer, fils de Gamaliel. Elle nous a dit : Ce Joézer, par son père Gamaliel, est frère de Jochanan, mon mari, à qui j'étais unie en légitime mariage. Il est mort, ne laissant ni fils, ni fille, ni héritier, ni personne qui relève son nom en Israël; mais par droit de parenté je dois être épousée par ce Joézer. Vous, docteurs, ordonnez-lui, s'il veut m'épouser, qu'il m'épouse; s'il ne veut pas, qu'il me donne son pied droit en votre présence, que je le déchausse et que je crache devant sa face. Il est demeuré prouvé pour nous que ce Joézer était frère de père de Jochanan, décédé; nous lui avons dit : Si tu veux l'épouser, épouse-la; si tu ne veux pas, qu'elle te déchausse et crache devant ta face. Il a répondu, et nous a dit : Je ne veux pas l'épouser. Aussitôt nous avons ordonné à cette Rebecca de lire la formule : Mon beau-frère refuse de relever le nom de son frère en Israël, il ne veut pas me prendre pour épouse. Puis nous avons ordonné à Joézer de lire la formule suivante : Je n'ai pas voulu l'épouser; ensuite de ce il a étendu son pied droit, la veuve l'a déchaussé, et devant sa face elle a lancé un crachat que nous avons vu depuis sa bouche jusqu'à terre; nous avons de nouveau fait lire à cette Rebecca la formule : Et sa demeure s'appellera en Israël la maison du déchaussé. Alors nous juges et tous ceux qui étaient assis sous nos yeux, nous avons répondu par trois fois : Déchaussé! déchaussé! déchaussé! Le tout étant terminé, nous avons donné à cette Rebecca liberté de se marier avec qui bon lui semblerait, sans que personne puisse dorénavant l'en empêcher. Cette Rebecca

a requis de nous l'acte de la répudiation opéré par discalcéation; nous l'avons dressé, signé, et donné à cette femme pour garantie de son droit, suivant la loi de Moïse et d'Israël.

(Hennequin, *Histoire des Juifs*, t. II, p. 528.)

PAGE 71.

LA BAYADÈRE DANS L'INDE.

Les danseuses attachées à chaque temple prennent le nom de Deva-Dassys, servantes ou esclaves des dieux; elles sont juridiquement tenues par leur profession d'accorder leurs faveurs à quiconque les en requiert moyennant finances.

Chaque pagode un peu notable en a à son service une troupe de huit, douze ou davantage. Leurs fonctions officielles consistent à danser et à chanter deux fois par jour, matin et soir, dans l'intérieur des temples et dans toutes les cérémonies publiques.

Leur ministère n'est pas limité à ces seules attributions. La décence et la civilité exigent impérieusement que, lorsque des personnes de marque se réunissent pour faire des visites d'apparat ou autres, elles se fassent accompagner par un certain nombre de bayadères.

Elles assistent aussi aux mariages et aux autres solennités de famille pour y déployer leur talent. Il n'est pas rare de voir le séjour même de leur dieu devenir le théâtre de leur libertinage. Dès l'enfance elles sont dressées à ce métier honteux. On les prend dans différentes castes et il en est qui appartiennent à des familles très-honnêtes. Il se trouve assez communément des femmes enceintes qui, dans la vue d'obtenir une heureuse délivrance, font

vœu, du consentement de leurs maris, de livrer au service de la pagode l'enfant qu'elles portent dans leur sein, si c'est une fille. Il est vrai qu'aucun préjugé défavorable ne s'attache aux parents dont les filles embrassent ce genre de vie.

Ce sont les seules femmes dans l'Inde qui aient le privilége d'apprendre à lire, à danser et à chanter. Une femme honnête et vertueuse rougirait par ce motif de vouloir acquérir l'un ou l'autre de ces talents.

(L'abbé Dubois, *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, t. II, p. 354 et 355.)

PAGE 72.

LA DAME PERSANE.

Alexandre s'arrêta à Babylone plus qu'en nul autre lieu, et nul autre ne fut plus nuisible à la discipline militaire. Rien de plus corrompu que les mœurs de cette ville, rien de plus fait pour exciter les sens par l'attrait immodéré des voluptés. Les parents et les amis permettent que leurs filles et leurs épouses se prostituent à leurs hôtes, pourvu qu'on leur paye leur déshonneur. Les joies des festins sont dans toute la Perse la joie favorite des rois et des grands : les Babyloniens surtout se livrent sans réserve au vin et aux désordres qui suivent l'ivresse; les femmes en assistant à ces repas ont d'abord un extérieur modeste : bientôt après elles dépouillent les habits qui voilent le haut de leur corps, et peu à peu en viennent à oublier toute pudeur; on les voit alors rejeter leurs derniers vêtements; et ce ne sont pas des courtisanes qui se déshonorent ainsi, ce sont des femmes de distinction et des jeunes filles pour qui

c'est un devoir de politesse que cette prostitution publique de leurs charmes.

(Quinte-Curce, liv. V, p. 173, édition Panckoucke.)

PAGE 89.

LA FEMME A SPARTE.

Le relâchement des lois lacédémoniennes à l'égard des femmes est à la fois contraire à l'esprit de la constitution et au bon ordre de l'État. L'homme et la femme, éléments tous deux de la famille, forment aussi, l'on peut dire, les deux parties de l'État; ici les hommes, là les femmes; de sorte que, partout où la constitution a mal réglé la condition des femmes, on peut dire que la moitié de l'État est sans lois.

On peut le voir à Sparte, le législateur, en demandant à tous les membres de sa république tempérance et fermeté, a glorieusement réussi à l'égard des hommes; mais il a complétement échoué pour les femmes, dont la vie se passe dans tous les dérégiements et les excès du luxe. La conséquence nécessaire, c'est que, sous un pareil régime, l'argent doit être en grand honneur, surtout quand les hommes sont portés à se laisser dominer par les femmes, disposition habituelle des races énergiques et guerrières. C'est une idée bien vraie que celle du mythologiste qui le premier imagina l'union de Mars et de Vénus; car tous les guerriers sont naturellement enclins à l'amour.

Les Lacédémoniens n'ont pu échapper à cette condition générale; et tant que leur puissance a duré, leurs femmes ont décidé de bien des affaires. Or, qu'importe que les femmes gouvernent en personne, ou que ceux qui gou-

vernent soient menés par elles? Le résultat est toujours le même. Avec une audace complétement inutile dans les circonstances ordinaires de la vie, et qui devient bonne seulement à la guerre, les Lacédémoniennes, dans les cas de danger, n'en ont pas moins été fort nuisibles à leurs maris. L'invasion thébaine l'a bien montré; inutiles comme partout ailleurs, elles causèrent dans la cité plus de désordre que les ennemis eux-mêmes.

(Aristote, *Politique*, liv. II, ch. VI.)

PAGE 99.

LA FEMME A ATHÈNES.

Femmes, j'en jure par nos déesses, aucun motif d'ambition ne m'a fait prendre la parole, mais seulement l'indignation que j'éprouve à vous voir depuis si longtemps en butte aux injures d'Euripide, ce fils d'une marchande de légumes. Quels outrages ne nous prodigue-t-il pas? Il nous appelle adultères, débauchées, passionnées pour le vin, trompeuses, bavardes, mauvaises pièces, le fléau des hommes. Aussi nos maris, rentrant au sortir du théâtre, nous regardent d'un air inquiet et cherchent aussitôt s'il n'y a pas quelque amant caché; nous ne jouissons plus de la même liberté qu'autrefois, tant il a donné de mauvaises idées à nos maris. Une de nous tresse-t-elle une couronne, on la croit amoureuse; si elle laisse tomber un vase en courant par la maison, le mari demande aussitôt en l'honneur de qui on casse la marmite. Il est cause encore que l'on scelle nos appartements, qu'on y met des verrous et que l'on nourrit pour nous garder ces dogues molosses, épouvante des amants. Encore passe pour cela : mais nous n'avons plus comme autrefois la liberté de prendre nous-

mêmes dans les celliers de la farine, de l'huile, du vin. Les hommes portent avec eux de petites clefs laconiennes, secrètes, à trois dents et des plus perfides. Toutefois nous avions su ouvrir les portes en faisant faire un cachet de trois oboles; mais ce maudit Euripide, ce fléau des familles, a appris aux hommes à faire usage des cachets vermoulus, dont on ne saurait imiter l'empreinte. Mon avis est donc qu'il faut travailler à nous défaire de cet ennemi de manière ou d'autre, par le poison ou par quelque autre moyen.

(Aristophane, *les Fêtes de Cérès*, traduction d'Artaud, p. 158.)

PAGE 137.

LA MATRONE ROMAINE.

La femme était systématiquement privée d'instruction et se vantait de son ignorance comme d'une vertu. Cultiver les arts passait encore presque pour un crime. C'eût été se ravaler au niveau de ces courtisanes étrangères, à qui on ne donnait une éducation brillante que pour vendre plus chèrement leurs faveurs... Faut-il s'étonner que les femmes romaines eussent tous les vices de la servitude? Doit-on taxer de mensonges les poëtes qui imputent des goûts ignobles et des débauches honteuses aux femmes des meilleures maisons? Il n'y avait pas un mot dans la langue pour exprimer la jalousie; les lois qui rendaient le divorce si facile pour les hommes montrent combien le mariage était peu de chose dans les idées antiques. Ce qu'ils appelaient amour n'était qu'une satisfaction brutale des sens, et l'infamie semblait avoir un charme de plus pour ces hommes qui ne trouvaient le plaisir que dans

d'ignobles extravagances. Nul sentiment élevé, nul de ces préjugés modernes, résultat des habitudes chevaleresques, n'adoucissait la grossièreté de leurs mœurs, ne les couvrait d'un vernis décevant. Assassiner un rival, égorger un parent pour en hériter, empoisonner un mari pour posséder sa femme, étaient alors des actions trop communes pour étonner personne et dont on se vantait même au milieu d'une orgie.

(Mérimée, *Conjuration de Catilina*, p. 145.)

PAGE 144.

LA FEMME CHRÉTIENNE.

Ma mère obéissait aveuglément à celui qu'on lui fit épouser; aussi, lorsqu'il venait chez elle des femmes dont les maris étaient bien moins emportés que le sien, mais qui ne laissaient pas que de porter jusque sur leur visage des marques de la colère maritale, ma mère leur disait : C'est votre faute, prenez-vous-en à votre langue : il n'appartient pas à des servantes de tenir tête à leurs maîtres; cela n'arriverait pas si, lorsqu'on vous lut votre contrat de mariage, vous aviez compris que c'était un contrat de servitude que vous passiez.

(*Confessions de S. Augustin*, liv. IX, ch. IX.)

PAGE 162.

L'INSTITUT DES GALLOIS.

Les chevaliers, les écuyers, les dames et les demoiselles qui embrassèrent la réforme des Gallois, devaient, suivant

leur institut, pendant les plus ardentes chaleurs de l'été, se couvrir chaudement de bons manteaux et de chaperons doublés, et avoir de grands feux auxquels ils se chauffaient comme s'ils en eussent eu grand besoin; enfin, ils faisaient en été tout ce qu'on fait en hiver, peut-être pour faire allusion au pouvoir de l'amour. L'hiver répandait-il ses glaces sur toute la nature, l'amour alors changeait l'ordre des saisons; il brûlait de ses feux les amants qui s'étaient rangés sous ses lois; une petite cotte simple avec une cornette longue et mince composait tout leur vêtement.

A l'entrée d'un Gallois, d'un de ces amants dans une maison, le mari, soigneux de donner au cheval de son hôte tout ce qu'il lui fallait, le laissait lui-même maître absolu dans la maison, où il ne rentrait point que le Gallois n'en fût sorti. Il éprouvait à son tour, s'il était de la confrérie des Gallois, la même complaisance de la part du mari dont la femme associée à l'ordre sous le nom de Galloise était l'objet de ses soins et de ses visites. « Si dura cette vie « et ces amourettes, grant piece, dit le chevalier de Latour, « jusques à tant que le plus de ceulx en furent mors et peris « de froit et mouroient tous roides auprez de leurs amies. »

(Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, t. II, p. 64.)

PAGE 189.

LE MARI A LE DROIT DE BATTRE SA FEMME.

L'ancienne loi, dit Blackstone, autorisait le mari à corriger sa femme, pourvu que ce fût avec modération; elle a cru que, le mari étant responsable de la mauvaise conduite de sa femme, il était raisonnable de lui donner le

pouvoir de la retenir par des châtiments domestiques, parce qu'en sa qualité de père et de maître il répond de leur conduite. Ce pouvoir confié au mari est pourtant limité par la loi, de façon qu'il lui est défendu d'user d'aucune espèce de violence, *aliter quam ad virum, ex causa regiminis et castigationis uxoris suæ licite et rationabiliter pertinet.*

La loi romaine étendait bien plus loin ce pouvoir, puisque dans le cas de mauvaise conduite elle permettait au mari de punir sa femme même par la flagellation, *flagellis et fustibus acriter verberare uxorem*, et pour les cas moins graves, *modicam castigationem adhibere*. Cette pratique fut même usitée parmi nous jusqu'au règne de Charles II, que ce pouvoir de maltraiter sa femme fut révoqué en doute, de façon que la femme peut avoir recours, dans le cas où elle est maltraitée, au juge de paix, ainsi que le mari contre sa femme. Le peuple, cependant, est toujours resté en possession de l'exercice de ce droit, et les cours de justice permettent encore au mari de priver sa femme d'une partie de sa liberté en cas de mauvaise conduite.

Tels sont les principes aux effets juridiques du mariage parmi nous.

(Blackstone, t. II, p. 163.)

PAGE 194.

IMMORALITÉ DE LA CHEVALERIE.

Comme il n'y avait qu'un pas de la superstition de nos dévots chevaliers à l'irréligion, ils n'eurent aussi qu'un pas à faire de leur fanatisme en amour aux plus grands excès de libertinage; ils ne demandaient à la beauté dont ils étaient esclaves ou plutôt idolâtres, que la bouche et

les mains, c'est-à-dire l'honneur de tenir d'elles leur existence comme en fief; mais on ne les jugera pas trop légèrement si l'on dit que souvent ils furent peu fidèles aux chaînes qu'ils avaient prises. Jamais on ne vit des mœurs plus corrompues que du temps de nos chevaliers et jamais le règne de la débauche ne fut plus universel; elle avait des rues, des quartiers dans chaque ville, et saint Louis gémissait de l'avoir trouvée établie jusqu'auprès de sa tente pendant la plus sainte des croisades. Le moine du Vigeon, vers 1180, parlant de la licence qui régnait alors dans les troupes, comptait dans une de nos armées jusqu'à quinze cents concubines dont les parures montaient à des sommes immenses.

Sous Charles VI, la cour devint le théâtre du scandale; la plus ancienne de nos maisons religieuses en eut le triste spectacle. Après avoir raconté le tournoi donné en l'honneur de la chevalerie du roi de Sicile, le moine de Saint-Denis continue ainsi : « Jusque-là, dit-il, tout allait assez bien, mais la dernière nuit gasta tout par la dangereuse licence de masquer et de permettre toute sorte de postures plus propres à la farce qu'à la dignité de personnes si considérables. Cette mauvaise coutume de faire le jour de la nuit, jointe à la liberté de boire et de manger avec excès, fit prendre des libertés à beaucoup de gens aussi indignes de la présence du roi que de la sainteté du lieu où il tenait sa cour ; chacun chercha à satisfaire ses passions, et c'est tout dire qu'il y eut des maris qui pâtirent de la mauvaise conduite de leurs femmes et qu'il y eut aussi des filles qui perdirent le soin de leur honneur. »

(Sainte-Palaye, t. II, p. 68.)

PAGE 193.

LA VIE DE CHATEAU.

Ce vieux chevalier avait à femme la plus belle dame qui fût lors en France, laquelle venait du plus grand lignage de Normandie, fille du seigneur de Belanges, et était fort louable en toutes perfections appartenant à si noble dame, de grand sens, et entendue à gouverner sa maison mieux que dame quelconque du pays, et riche à l'avenant. Elle avait sa maison seigneuriale à part de celle de M. l'Amiral, entre lesquelles deux était un pont-levis. Or les deux maisons étaient comprises dans une même enceinte. Les meubles et pourvéances d'icelles étaient tant et de si rare façon que le conte en serait long. Là se tenaient jusqu'à dix damoiselles de parage, bien étoffées et habillées, lesquelles n'avaient d'autre soin que de leurs corps et de garder leur dame tant seulement. Entendez qu'il y avait force filles de chambre. Je vous conterai l'ordre et la règle que madame observait. Se levait le matin avec ses demoiselles, et allait dans un bois là près, chacun son livre d'heures en main et son chapelet, et s'asseyaient à part et disaient leurs prières, sans mot souffler tant que priaient; après cueillaient violettes et fleurettes, ainsi s'en retournaient au chateau, en la chapelle, et entendaient basse messe. Sortant de la chapelle, on leur apportait un bassin d'argent auquel étaient poules et alouettes et autres oiseaux rôtis; lors mangeaient ou laissaient à leur volonté, et on leur donnait le vin. Rarement madame mangeait, elle, le matin, ou peu de chose pour faire plaisir à ceux qui là étaient. Aussitôt madame chevauchait ensemble ses demoiselles, et toutes ses haquenées les meilleures et les mieux harnachées qui se pussent voir,

et avec elles les chevaliers et les gentilshommes qui se trouvaient là, et allaient s'ébattre aux champs faisant chapelets de verdure. Là aussi entendre chanter lais, virelais, rondes, complaintes, ballades et chansons de tout art que savent les trouvères de France, en voix diverses et bien accordées. Là venait le capitaine Pero Nino avec ses gentilshommes pour qui se faisaient toutes ces fêtes, et semblablement s'en retournaient au château à l'heure du diner; descendaient de cheval, et entraient dans la salle à manger où trouvaient les tables dressées. Le vieux chevalier, ne pouvant plus chevaucher, les attendait et les accueillait si gracieusement que c'était merveille, car il était chevalier très-gracieux, bien que dolent en son corps. A table, s'asseyaient l'amiral, madame et Pero Nino, et le maître d'hôtel donnait ordre à la table et plaçait chacun un chevalier à côté d'une demoiselle ou un écuyer. Les viandes étaient très-diverses et abondantes avec bons ragoûts tant de chair que de poisson et de fruits selon le jour de la semaine. Tant que durait le diner, qui savait parler celui-là, pourvu qu'il gardât l'honnêteté et la modestie, d'armes et d'amour il pouvait deviser, sûr de trouver oreille pour l'écouter et langue pour lui répondre et le rendre satisfait. Cependant ne manquaient pas jongleurs pour jouer gentils instruments de main. Le *Bénédicité* dit et les nappes ôtées, venaient les ménestrels, et madame dansait avec Pero Nino, et chacun de ses chevaliers avec une demoiselle, et durait icelle danse environ une heure. Après la danse, madame donnait la paix au capitaine, et chacun à la dame avec qui il avait dansé. Puis on apportait les épices et le vin, et on allait dormir la sieste. Le capitaine allait dans sa chambre, laquelle était dans la maison de madame, et l'appelait-on *chambre Touraine*. Aussitôt qu'on se levait après dormir on montait à cheval, et les pages portaient les faucons, et d'avance on avait dépisté les hérons. Madame prenait un faucon *gentil*

sur son poing, les pages faisaient lever le héron, et elle lançait son faucon si adroitement qu'on ne saurait mieux. Là enfin, une belle chasse et grande liesse; chiens de nager, tambours de battre, leurres de sauter en l'air, et damoiselles et gentilshommes s'ébattaient si joyeusement le long de cette eau qu'on ne le saurait conter. La chasse terminée, madame mettait pied à terre, et tous avec elle dans un pré, et on tirait des paniers poulets, perdrix, viandes froides et fruits dont chacun mangeait, puis on faisait des chapelets de verdure et l'on s'en retournait au château en chantant belles chansonnettes. La nuit venant, on soupait, et madame sortait à pied aux champs pour s'ébattre, et l'on jouait à la boule jusqu'à nuit noire. On rentrait aux torches dans la salle, puis venaient les ménestrels, et l'on dansait bien avant dans la nuit. Alors on apportait des fruits et du vin, et prenant congé chacun allait dormir.

Or, de la façon que j'ai dite se passaient tous les jours, toutes les fois que venait le capitaine ou d'autres, selon leur mérite. Tout cela était régi et ordonné par madame, en ses terres et d'autres biens régis par elle, car l'amiral était un riche seigneur possédant des terres et de grosses rentes, mais ne se mêlait de rien, car sa dame suffisait à tout. Et Pero Nino fut tant aimé honnêtement de madame pour le mérite qu'elle voyait en lui, qu'elle lui parlait un peu de ses affaires, et le pria qu'il allât voir son père, un noble chevalier qui s'appelait Belanges, et vivait en Normandie.

(Viollet-le-Duc, *Cronica del conde don Pero Nino.*)

PAGE 186.

MÉPRIS DES FILLES.

Aussitôt que je fus retournée chez moi, je donnai ordre pour faire partir mes trois filles, et les fis conduire par deux de mes amis à l'abbaye de Ville-Chasson, proche Montereau, ayant toujours été d'humeur à ne les confier à personne ; et les mères bien avisées ne doivent jamais faire autrement, sous quelque prétexte de parenté et d'amitié que ce puisse être. Il les faut toujours tenir à sa ceinture, ou en religion ; et pour conclusion, ce sont de fâcheuses bêtes, et bien à charge à des mères qui aiment l'honneur.

(*Mémoires de madame de La Guette*, p. 115. Édition P. Jannet.)

PAGE 196.

LA CEINTURE DE CHASTETÉ.

L'infibulation des femmes est due uniquement à la jalousie des hommes, qui ont été assez insensés, assez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages. Ces barbares ont cru qu'en donnant des entraves aux corps ils subjuguaient ainsi les volontés et l'âme même. Ils ont ignoré que la pudeur règne dans la pureté de l'imagination et l'honnêteté des sentiments. L'infibulation, importation cruelle de l'Asie, consiste en Europe à mettre aux femmes une ceinture tressée de fils d'airain et cadenassée au-dessus des hanches, par le moyen d'une serrure composée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de

caractères ou de chiffres entre lesquels il n'y a qu'une seule combinaison possible pour comprimer le ressort du cadenas, et cette combinaison est le secret du mari. On accuse les Italiens modernes de faire usage de ces instruments, que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de leur plus grande dépravation.

(De Paw, t. II, p. 191.)

PAGE 197.

VENGEANCE DES MARIS.

Il y a des maris qui tuent la dame et le serviteur tout eusemble, ainsi que j'ai ouï dire d'une très-grande dame de laquelle son mari étant jaloux, non pour aucun effet qu'il y eut certes, mais par jalousie et vaine apparence d'amour, il fit mourir sa femme de poison, dont fut un très-grand dommage, ayant paravant fait mourir le serviteur qui était un honnête homme, disant que le sacrifice était plus beau et plus plaisant de tuer le taureau devant et la vache après.

Un autre de par le monde tua sa femme en pleine cour, lui ayant donné l'espace de quinze ans toutes les libertés du monde; toutefois une verve lui prit, et par un matin la vint trouver dans son lit ainsi qu'elle voulait se lever, et ayant gaussé et ri avec elle lui donna quatre ou cinq coups de dague, puis la fit achever à un sien serviteur et après la fit mettre en litière.

J'ai ouï parler d'un brave et vaillant capitaine pourtant qui, ayant eu quelque soupçon de sa femme qu'il avait prise en bon lieu, la vint trouver sans autre suite, et l'estrangla lui-même de sa main de son escharpe blanche,



puis la fit enterrer le plus honorablement qu'il put et assista aux obsèques habillé en deuil, fort triste et le porta fort longtemps. Il en fit de même à une damoiselle de sa dite femme qui lui tenait la main à ses amours.

Une autre, son mari l'enferma dans une chambre et la mit au pain et à l'eau, et bien souvent la faisait fouetter toute nue et la fouettait son saoul, n'ayant compassion de cette belle charnure ni non plus d'émotion, etc., etc.

(Brantôme, *Femmes galantes*, p. 10 et 15, édition Garnier.)

PAGE 225.

LE DESPOTISME FAVORISE LA DÉBAUCHE.

Le sénat contente le peuple en le laissant vivre dans l'oisiveté et dans la débauche, n'y ayant point de meilleur moyen de l'avilir et de le rendre obéissant que de ne lui point contrôler ses plaisirs, et cette vie licencieuse qu'il nomme liberté, quoique ce soit en effet le principal instrument de sa servitude. C'est ainsi que les Perses appelaient Cyrus leur père, parce qu'il les entrainait dans la mollesse, bien que, véritablement, son dessein fût d'en faire de bons esclaves. Les Romains usaient encore de cette politique, assujettissant mieux les peuples par les délices, les spectacles, les jeux publics, que par les armes.

La république de Venise, qui passe pour un modèle de politique, n'aurait peut-être pas duré tant de siècles si elle eût banni les courtisanes, que l'on peut dire avoir été un des meilleurs instruments de sa domination....

Les Vénitiens sont fort adonnés à leurs plaisirs et leurs maitresses leur sont bien plus chères que leurs femmes, qu'ils traitent comme des servantes. Il y a parmi des gens

qui font si peu de cas du mariage que de dire une pure cérémonie civile qui lie l'opinion et non pas la conscience, et qu'une femme libre qu'ils entretiennent n'est de pire condition que leur épouse, que pour des raisons de politique. Aussi leurs femmes ne font aucune difficulté de voir celles qui sont entretenues, quand elles sont en réputation d'être fidèles à celui qui les entretient.

Ils ont cela d'admirable, qu'ils s'accommodent aisément d'une maîtresse en commun, et que ce qui est partout ailleurs un sujet de discorde et de haine produit chez eux l'union et l'amitié. Mais quelque indifférence qu'ils aient pour leurs femmes, ils ne laissent pas d'en être fort jaloux et de les suivre pas à pas dans leurs promenades du carnaval; il y en a même quelques-uns qui les ont poignardées sur de simples soupçons; et cela passe chez eux pour une action de galant homme; mais les nobles ont beau faire, tout fins qu'ils sont ou qu'ils croient être, on leur en fait bien passer au logis.

(Hamelot de la Houssaye, *Histoire du gouvernement de Venise*, p. 577.)

PAGE 328.

LA FEMME EN POLITIQUE.

Cela me paraît surtout sensible dans la manière de sentir et de penser des femmes; je vois un grand nombre de celles-ci qui ont mille vertus privées dans lesquelles l'action directe et bienfaisante de la religion se fait apercevoir; qui grâce à elles sont des épouses fidèles, d'excellentes mères, qui se montrent justes et indulgentes envers leurs domestiques, charitables envers les pauvres, mais quant à cette partie des devoirs qui se rapportent à la vie publique,

elles ne semblent pas même en avoir l'idée ; non-seulement elles ne les pratiquent pas pour elles-mêmes, ce qui est assez naturel, mais elles ne paraissent pas même avoir la pensée de les inculquer à ceux sur lesquels elles ont de l'influence : c'est une face de l'éducation qui leur est comme invisible. Il n'en était pas de même dans cet ancien régime, qui au milieu de beaucoup de vices renfermait de mâles et fières vertus. J'ai souvent entendu dire que ma grand'-mère, qui était une très-sainte femme, après avoir recommandé à son jeune fils l'exercice de tous les devoirs de la vie privée, ne manquait point d'ajouter : Et puis, mon enfant, n'oubliez jamais qu'un homme se doit avant tout à sa patrie.

(*Correspondance de Tocqueville*, lettre à madame Swetchine, t. II, p. 341.)

PAGE 259.

IDÉES DE NAPOLÉON SUR LA POLYGAMIE.

Nous n'y entendions rien, nous autres peuples d'Occident, disait Napoléon ; nous avions tout gâté en traitant les femmes trop bien. Nous les avions portées, à grand tort, presque à l'égal de nous. Les peuples de l'Orient avaient bien plus d'esprit et de justesse, ils les avaient déclarées la véritable propriété de l'homme ; et en effet la nature les avait faites nos esclaves ; ce n'est que par nos travers d'esprit qu'elles osent prétendre à être nos souveraines ; elles abusaient de quelques avantages pour nous séduire et nous gouverner. Pour une qui nous inspirait quelque chose de bien, il en était cent qui nous faisaient faire des sottises. Et continuant d'applaudir aux maximes de l'Orient, il approuvait fort la polygamie, la prétendait dans la nature, et se montrait fort adroit, très-

fécond dans ses preuves : La femme, disait-il, est donnée à l'homme pour qu'elle fasse des enfants. Or, une femme unique ne pourrait suffire à l'homme pour cet objet; elle ne peut être sa femme quand elle est grosse, elle ne peut être sa femme quand elle nourrit, elle ne peut être sa femme quand elle est malade, elle cesse d'être sa femme quand elle ne peut plus lui donner d'enfants; l'homme que la nature n'arrête ni par l'âge, ni par aucun de ces inconvénients, doit donc avoir plusieurs femmes, etc.

Et de quoi vous plaindriez-vous après tout, Mesdames? continuait-il en souriant; ne vous avons-nous pas reconnu une âme? Vous savez qu'il est des philosophes qui ont balancé. Vous prétendriez à l'égalité! Mais c'est folie : la femme est notre propriété, nous ne sommes pas la sienne; car elle nous donne des enfants, et l'homme ne lui en donne pas. Elle est donc sa propriété, comme l'arbre à fruit est celle du jardinier. Si l'homme fait une infidélité à sa femme, qu'il lui en fasse l'aveu, s'en repente, il n'en demeure plus de traces; la femme se fâche, pardonne ou se raccommode, et encore y gagne-t-elle parfois. Il ne saurait en être ainsi de l'infidélité de la femme; elle aurait beau l'avouer, s'en repentir, qui garantit qu'il n'en demeurera rien? Le mal est irréparable; aussi ne doit-elle, ne peut-elle jamais en convenir. Il n'y a donc, Mesdames, et vous devez l'avouer, que le manque de jugement, les idées communes et le défaut d'éducation qui puissent porter une femme à se croire en tout l'égale de son mari; du reste, rien de déshonorant dans la différence; chacun a ses propriétés et ses obligations; vos propriétés, Mesdames, sont la beauté, les grâces, la séduction; vos obligations, la dépendance et la soumission, etc.

(*Mémorial de Sainte-Hélène*, t. IV, p. 227; édition Delloye.)

PAGE 333.

LE DROIT DE SUFFRAGE.

Mais il n'est pas même nécessaire d'en affirmer si long, pour prouver que les femmes devraient posséder le suffrage. S'il était aussi juste qu'il est injuste que les femmes soient une classe subordonnée, confinée aux occupations domestiques, et soumises à une autorité domestique, elles n'en auraient pas moins besoin de la protection du suffrage pour être garanties contre l'abus de cette autorité. Les hommes aussi bien que les femmes ont besoin des droits politiques, non-seulement pour gouverner, mais pour qu'on ne puisse pas les mal gouverner. La majorité du sexe masculin est et ne sera rien autre chose, pendant toute sa vie, que des travailleurs dans les champs ou dans les manufactures ; mais ceci ne rend pas le suffrage moins désirable pour cette majorité, ni son droit au suffrage moins irrésistible, quand elle n'est pas portée à en faire un mauvais usage. Personne ne prétend dire que les femmes feraient un mauvais usage du suffrage. Ce que l'on dit de pire, c'est qu'elles voteraient comme de simples machines, d'après l'ordre de leurs parents du sexe masculin. S'il doit en être ainsi, qu'il en soit ainsi. Si elles pensent par elles-mêmes, ce sera un grand bien, et sinon il n'y aura aucun mal. C'est un bienfait pour les êtres humains qu'on leur retire leurs fers, même quand ils ne désirent pas marcher. Ce serait déjà un grand progrès dans la position morale des femmes de n'être plus désormais déclarées par la loi incapables d'avoir une opinion et d'exprimer une préférence sur les intérêts les plus élevés du genre humain.

Il y aurait quelque avantage pour elles, individuellement,

si elles avaient quelque chose à donner que leurs parents du sexe masculin ne pussent leur prendre de force et fussent néanmoins désireux d'avoir. Ce ne serait pas peu de chose non plus que le mari dût nécessairement discuter la question avec sa femme, et que le vote ne fût plus son affaire exclusive, mais bien une affaire commune. On ne réfléchit pas assez non plus à quel point le fait qu'une femme possède, indépendamment de l'homme, une certaine influence sur le monde extérieur, augmente sa dignité et sa valeur aux yeux d'un homme vulgaire, et inspire à celui-ci un respect qu'il n'aurait jamais ressenti pour les qualités personnelles d'un être dont il peut s'approprier entièrement toute l'existence sociale.

En outre la qualité du vote lui-même serait améliorée. L'homme serait souvent obligé de trouver, en faveur de sa manière de voter, des raisons assez honnêtes pour décider un caractère plus droit et plus impartial à servir sous la même bannière. Souvent, grâce à l'influence de la femme, il demeurerait fidèle à son opinion sincère. Souvent aussi l'influence de la femme serait exercée, non au profit du bien public, mais au profit de l'intérêt personnel ou de la vanité mondaine de la famille. Mais partout où telle serait la tendance de l'action féminine, elle se fait déjà sentir pleinement dans cette mauvaise direction, et cela d'autant plus certainement, qu'avec la loi et la coutume actuelles la femme est trop complétement étrangère à la politique, dès qu'un principe y est mêlé, pour sentir qu'il y a là un point d'honneur. Or, la plupart du temps, nous avons aussi peu de sympathie pour le point d'honneur des autres, quand ce n'est pas le nôtre, que nous en avons pour les sentiments religieux de ceux qui ne professent pas la même religion que nous.

Donnez un vote à la femme, et elle sent l'effet du point d'honneur. Elle apprend à regarder la politique comme

une chose sur laquelle on lui permet d'avoir une opinion, et au sujet de laquelle chacun doit agir d'après son opinion; elle acquiert un sentiment de responsabilité personnelle dans la question, et elle ne pense plus désormais, comme elle le fait aujourd'hui, que (quelque dose de mauvaise influence qu'elle puisse exercer), pourvu qu'elle persuade l'homme, tout est bien, et que la responsabilité de celui-ci couvre tout. C'est seulement lorsqu'on l'encourage à se former une opinion et à se faire une idée intelligente des raisons qui doivent l'emporter chez elle sur les tentations de l'intérêt personnel et de l'intérêt de famille, qu'elle peut cesser d'agir comme une force dissolvante sur la conscience politique de l'homme. On ne peut empêcher son action indirecte d'être nuisible qu'en la changeant en action directe.

(M. J. Stuart Mill, *le Gouvernement représentatif*, ch. VIII, p. 216 et suivantes.)

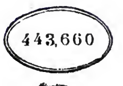
FIN.



TABLE

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LA FAMILLE

I

LA MÈRE

1 vol. in-8°............. 5 fr.

II

LE PÈRE

1 vol. in-8°....... ...... 5 fr.

III

L'ENFANT

1 vol. in-8°. .. .. 5 fr.

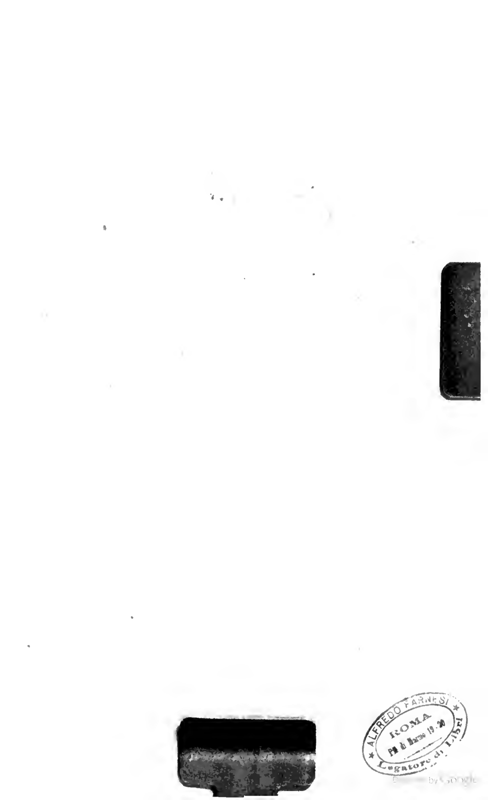
Les tomes II et III sont en préparation

LA NOUVELLE BABYLONE. 2e édition. 1 vol. in-8°...... 3 fr. 50
— — 4e édition. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. »
LES MORTS INCONNUS. — LE PASTEUR DU DÉSERT. 2e édition. 1 vol. in-18 jésus......... .... 1 fr. 50
LE MONDE MARCHE. 2e édition. 1 vol. in-18 jésus...... . 1 fr. 50
PROFESSION DE FOI DU XIXe SIÈCLE. 5e édition. 1 vol. in-8°... .... 3 fr. 50
— — 6e édition. 1 vol. in-18. 3 fr. »
HEURES DE TRAVAIL. 2 vol. in-8°...... .... 7 fr. »
LES ROIS PHILOSOPHES. 1 vol. in-8°.................. 3 fr. 50
DÉCADENCE DE LA MONARCHIE FRANÇAISE. 3e édition, considérablement augmentée. 1 vol. in-8°....... 5 fr. »
LES DROITS DE L'HOMME. 1 vol. in-8°.............. .. 3 fr. 50
LA NAISSANCE D'UNE VILLE. 1 vol. in-8°............ 3 fr. 50
HISTOIRE DES TROIS JOURNÉES DE FÉVRIER 1848. 1 vol. in-8°.. .... 1 fr. 50

BROCHURES, FORMAT IN-OCTAVO, A UN FRANC

LE DROIT DE PARLER
LA COMÉDIE ITALIENNE
LA TRAGÉDIE ITALIENNE
LES FÊTES DE L'INTELLIGENCE
ADRESSE AU ROI COTON
LE CRIME
LE 31 MAI
L'OMBRE DE 89
LE TERMITE
LA CHARTE DU FOYER
DISCOURS D'UN DÉPUTÉ
QUI PERD GAGNE
LES TREIZE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.


ALFREDO FARNESI
ROMA
Legatore di Libri
by Google

